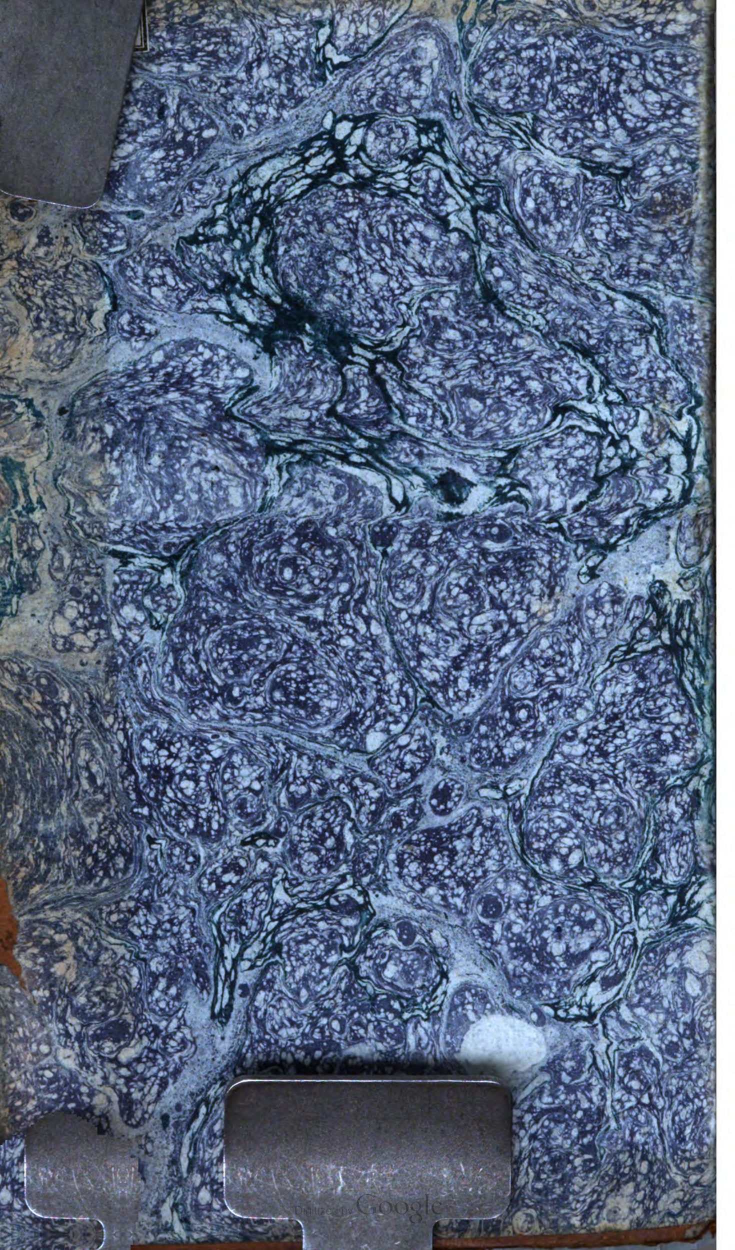
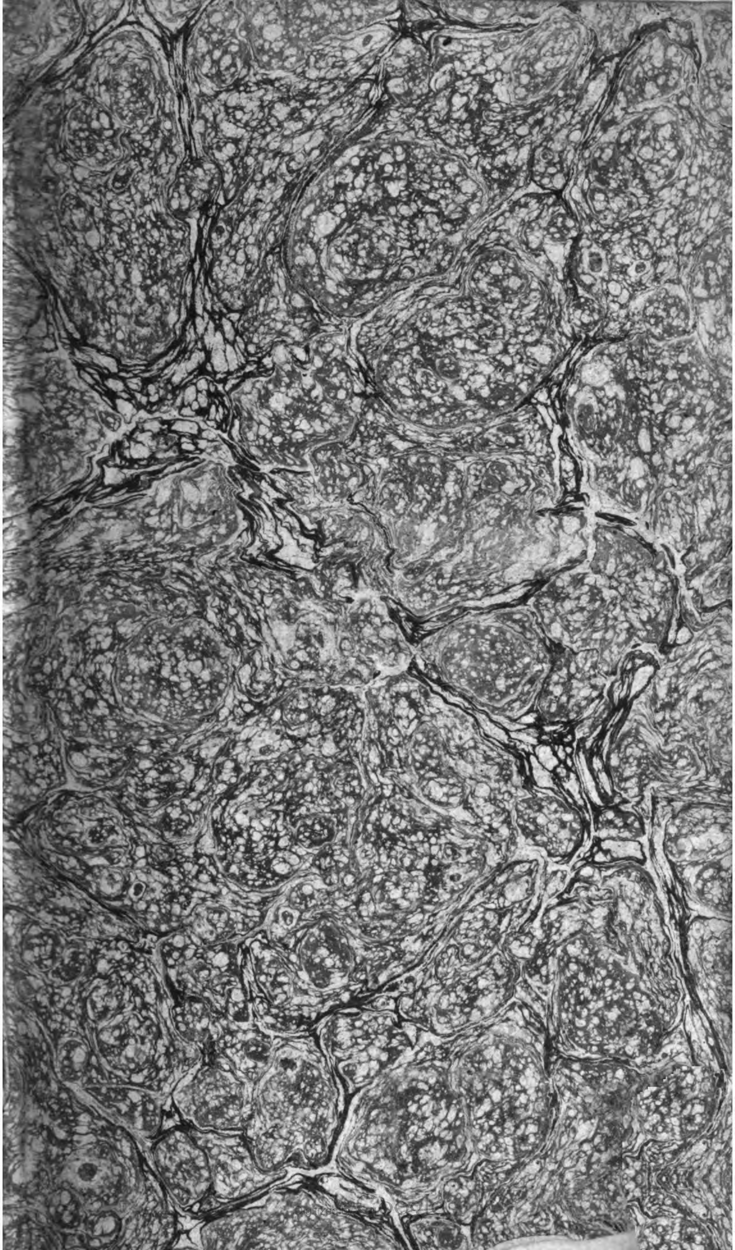
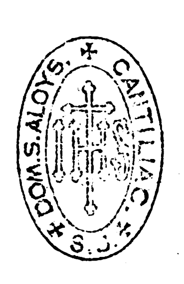




LES
CINQ FABULISTES.

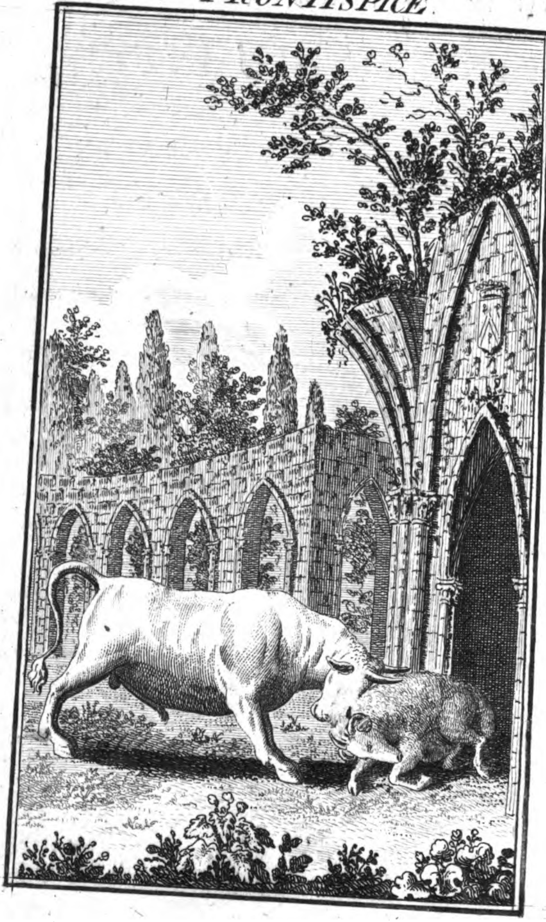
TOME SECOND.



Enfans, de mes leçons tâchez de profiter ;
C'est mon amour pour vous qui dicta cet ouvrage.
Heureux si par mes soins vous pouvez éviter
Les maux que doit souffrir l'enfant qui n'est pas sage !

La Morale de l'Enfance.

FRONTISPICE



LES
CINQ FABULISTES,
OU
LES TROIS CENTS FABLES
D'ÉSOPE, DE LOCKMANN,
DE PHILELPHE, DE GABRIAS ET D'AVIENUS;

OUVRAGE suivi des FABLES MYTHOLOGIQUES, puisées dans les meilleurs écrivains de l'Antiquité; et destiné à donner à la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, la connaissance de l'histoire ancienne, et à la porter à la pratique des bonnes mœurs.

PAR M. DE BELLEGARDE.

DIXIEME EDITION,
ENRICHIE DE 168 FIGURES GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE.



TOME SECOND.

A PARIS,
Chez J.-CH. PONCELIN, Imprimeur-Libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17.

AN X. — 1802.

La Corneille et la Cruche.

Tom. II. *Pag. I.*



Le Laboureur et le Taureau.

Page. 2.



LES
CINQ FABULISTES.

FABLE CCVII.

LA CORNEILLE ET LA CRUCHE.

La Corneille avait soif ; jusqu'au fond d'un vaisseau
Son bec n'atteignant pas, soudain elle s'écrie :
Mettons-y des cailloux pour faire monter l'eau.
Tant la nécessité réveille l'industrie.

Une Corneille fort altérée trouva de l'eau ; mais dans le fond d'un vase si creux et si étroit, que son bec n'y pouvait atteindre. L'obstacle semblait insurmontable ; cependant comme elle mourait de soif, la nécessité où elle se trouvait de se désaltérer, lui en fit trouver le moyen. Pour cet effet, elle amassa nombre de petits cailloux, les porta, l'un après l'autre, dans son bec, et les laissa tomber au fond du vase. Par cet expédient, l'eau y monta avec le tems, et si haut, que la Corneille but enfin tout à son aise.

Le vase était profond, et pourtant l'on y puise
De l'eau que l'on ne doit qu'à sa subtilité.
Croyez, après cela, que notre esprit s'aiguise
Et devient inventif par la nécessité.

N'en désespère point ; la chose est difficile,
Mais quoique l'obstacle soit grand
Avec un peu d'adresse, il n'est si mal habile
Qui ne se tire bien de ce qu'il entreprend.

FABLE CCV II.

LE LABOUREUR ET LE TAUREAU.

Un Laboureur pourvu d'un Taureau fort méchant,
S'avisa de scier ses cornes sur le champ :
Bien loin que ses fureurs en soient pacifiées,
Il en fut plus méchant, quand on les eut sciées.

Un Laboureur s'avisa de scier les cornes à un Taureau qui les lui présentait à tous momens ; mais il ne s'en trouva que plus mal. Le Taureau, qui se désespérait d'avoir perdu le moyen de lui nuire, frappait la terre avec ses pieds, et de telle furie, que le Laboureur était offusqué de la poussière qui s'en élevait. Hélas ! disait l'homme, de quoi m'a servi la précaution que j'ai prise ? Ce méchant animal me fait maintenant plus de peine avec ses pieds, qu'il ne m'en faisait ces jours passés avec sa tête.

Pour dompter ce Taureau, l'homme fit ce qu'il put,
Il y perdit son tems. Ainsi l'on a beau faire,
Jamais on ne réforme un mauvais caractère.
Le méchant est toujours, et sera ce qu'il fut.

Il est des esprits indociles,
Que rien ne peut ni dompter ni fléchir.
C'est un joug bien terrible, et dont les plus habiles,
Avec tout leur savoir, ont peine à s'affranchir.

FABLE CCIX.

LE PAON ET LA PIE.

Le Paon est élu roi, comme un fort bel oiseau ;
La Pie en murmure et s'irrite
Qu'on ait peu d'égards au mérite :
Est-il sûr qu'on soit bon, parce que l'on est beau ?

Un jour les oiseaux s'assemblèrent, à dessein de nommer entr'eux un roi, qui fût capable de les gouverner. Chaque oiseau, pour se concilier les suffrages de l'assemblée, fit valoir, tout autant qu'il le put, les avantages qu'il avait reçus de la nature. L'Aigle parla de sa force, le Coq de son courage, le Perroquet de sa mémoire, et la Pie de son esprit ; mais ce fut en vain que les uns et les autres vantèrent à la diète leurs bonnes qualités ; on y fit pas la moindre attention ; au contraire, le récit qu'ils en firent ennuya. Là-dessus le Paon vint à son tour étaler sa belle queue : dès qu'il parut, les oiseaux, charmés de la bigarrure de son plumage, lui donnèrent leurs voix ; de sorte que sans vouloir écouter les remontrances de la Pie, qui soutenait que ce Paon n'avait point d'autre mérite que celui de sa queue, ils lui rendirent hommage, et sur le champ le proclamèrent roi.

La Pie à fort bon droit sifflait un choix peu sage :
C'est l'esprit qui gouverne, et non pas le visage.
Chez un prince éclairé, la beauté sied fort bien ;
Mais dans qui n'est que beau, qu'on la compte pour rien.

FABLE CCX.

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.

Le Rossignol, surpris par le Milan agile,
Criait : Cherchez ailleurs de quoi faire un repas.
Mais, lui dit le Milan, je serais mal habile
De quitter ce que j'ai pour ce que je n'ai pas.

Un Milan fort affamé tenait un Rossignol sous ses serres. Milan, s'écriait celui-ci, donnez-moi la vie, je vous ferai entendre des chansons capables de vous ravir : ma voix, vous le savez, enchanterait les Dieux mêmes. J'en doute si peu, répliqua le Milan, que je t'écouterais de grand cœur, si je ne sentais qu'à présent j'ai beaucoup plus besoin de nourriture que de musique. Cela dit, il le croque.

Chansons et beaux discours n'appaisent point la faim,
Jadis, à maint prêcheur, le dit maint catholique :
La ligue avait, dit-on, bien plus besoin de pain
Que de leur rhétorique.

FABLE CCXI.

L'HOMME DECOIFFE.

Un galant était chauve, et comme en pleine fête
Sa perruque en tombant l'allait défigurer ;
Pourquoi ces faux cheveux tiendraient-ils à ma tête,
Dit-il, puisqu'à leur tête ils n'ont su demeurer?

Un Homme chauve se vit obligé de couvrir sa tête de cheveux empruntés. Un jour, comme il dansait en bonne compagnie, il donna en sautant un tel branle à son corps, que sa fausse chevelure en tomba par terre : chacun se mit à rire. Messieurs, dit le danseur, dans le dessein de faire cesser la risée par quelque bon mot : vous ne devez pas être surpris que ces cheveux n'aient pu tenir sur la tête d'autrui, lorsqu'ils n'ont pu rester sur la leur propre.

En pareille aventure, un sot n'eût su que dire :
Toujours d'un mauvais pas l'homme d'esprit se tire.
Manque-t-il? D'un bon mot il sait tout réparer,
Et sa faute souvent ne sert qu'à l'honorer.

FABLE CCXII.

L'ENFANT ET L'AVARE.

Un Enfant pleurait auprès d'un puits, et donnait des marques d'une grande douleur. Un Avare qui passait par là, s'approcha de lui, et lui demanda le sujet de ses larmes, et pourquoi il s'affligeait de la sorte. Que je suis malheureux ! répondit cet enfant en pleurant toujours de plus en plus; j'avais une cruche d'or, qui vient maintenant de tomber dans le puits, parce que la corde s'est rompue. L'Avare, aveuglé par sa convoitise, ne s'avisa point de demander à l'Enfant d'où il avait apporté cette cruche d'or, ni comment elle lui était tombée entre les mains. Sans balancer davantage, il quitte ses habits, et descend dans le puits, où il ne trouva point la cruche d'or, dont l'Enfant lui avait parlé; mais il fut bien plus surpris, lorsqu'étant sorti du puits, il ne trouva pas non plus ses habits, que l'Enfant avait emportés, et qu'il avait cachés dans la forêt voisine, où il s'était sauvé.

La plupart des enfans sont remplis d'innocence;
Leur âge est un rempart contre l'iniquité :
Et qui veut abuser de leur simplicité,
Voit souvent le succès tromper son espérance.

FABLE CCXIII.

LE LION ET LA CHEVRE.

Un Lion ayant apperçu une Chèvre qui broutait sur le haut d'un rocher. Que ne descends-tu dans la plaine, lui dit-il, où tu trouveras en abondance le thim et les saules verts que tu mangeras à ta discrétion ? Quitte ces lieux secs et stériles, et viens en pleine campagne. Je te suis fort obligée, lui répondit la Chèvre, du bon avis que tu me donnes; mais ton intention me paraît suspecte, et je ne crois pas que tu me parles sincèrement.

Ce conseil paraît bon ; mais enfin examine,
Quel motif te l'a fait donner.
S'il vient d'un ennemi, tu dois le soupçonner ;
Il tend sans doute à ta ruine.

FABLE CCXIV.

LE VŒU DU MALADE.

Un homme étant malade, et ne possédant rien,
Fait vœu d'offrir cent bœufs, en cas qu'il en guérisse ;
Sa femme dit : Comment fournir au sacrifice ?
Ma femme, à cela près, dit-il, portons-nous bien.

Un Laboureur dangereusement malade voua cent bœufs à Esculape. Il les lui devait immo-

ler, bien entendu, lorsqu'il serait guéri. Cent bœufs, s'écria sa femme ! Vous n'y pensez pas, mon fils ; eh ! grand Dieu, où les prendre, quand je n'en vois pas un seul dans notre étable ? Taisez-vous, lui répondit le malade ; si j'en reviens, il faudra bien que le bon Esculape se contente, s'il lui plaît, de notre veau.

Dans l'orage, il n'est vœu qui coûte au passager.
Les Dieux peuvent tout prendre. Est-on hors de danger ?
A-t-on gagné le port ? Sot qui tiendrait parole.
Encor, Dieu sait quel veau, si le prêtre l'immole.

FABLE CCXV.

LE BERGER ET LE CHIEN.

Un Berger nourrissait son Chien de Brebis mortes ;
Et comme la plus grasse approchait du trépas :
De l'air, dit-il au Chien, dont tu te déconfortes,
Tu craindrais volontiers qu'elle ne mourût pas.

Un Berger avait donné plusieurs fois à son Chien les brebis qui mouraient chez lui de maladie. Un jour une des plus grasses de son troupeau tomba malade ; alors le Chien parut plus triste que de coutume. Le Berger lui en demanda la cause ; sur quoi l'autre lui répondit, qu'il ne pouvait, sans s'affliger, voir la meilleure brebis du troupeau en danger de périr. Tu me portes bien la mine, lui répartit l'homme, de penser beaucoup plus à ton intérêt qu'au

mien ; tu as beau dissimuler, va, je suis bien persuadé que tu ne t'attristes de la maladie de ma brebis, que parce que tu crains qu'en réchappant, elle ne t'échappe.

Concluons de ceci, qu'il faut se méfier
De la douleur d'un héritier.
Ce neveu, quand il pleure, et peut-être de joie,
Craint-il de perdre un oncle, ou de manquer sa proie ?

FABLE CCXVI.

LE SERPENT, LE RENARD ET LE HÉRISSON.

Le Serpent ayant résolu de se venger du Renard, se mit à le caresser, et lui tint ce langage. Je ne sais, lui dit-il, si tu connais par expérience, combien la chair du Hérisson est délicate et de bon goût. Il n'y a point de mets plus exquis, ni qui te convienne mieux ; si tu en avais tâté, tu ne voudrais plus manger d'autre chose. Je te conseille d'en faire l'expérience. Voici un Hérisson qui se présente fort à propos, tu pourras aisément le surprendre, car il ne se tient point sur ses gardes. Attaque-le promptement, sans redouter ses pointes. A peine le Serpent eut-il achevé sa harangue, que le Renard se jeta sur le Hérisson à corps perdu, pour le manger ; mais l'Hérisson eut recours à sa ruse ordinaire : il se ramassa en rond comme une boule toute hérissée de pointes. Le Renard ne s'en effraya point d'abord,

et résolu de poursuivre sa proie, ne voulut point lâcher prise, espérant toujours de venir à bout du Hérisson; mais plus il le serrait, plus il sentait la pointe de ses aiguillons. Enfin vaincu par la douleur, il abandonna son entreprise, en s'écriant : O Dieux, que vous avez produit une dangereuse espèce d'animaux! mais je suis bien puni, d'avoir cru si légèrement le conseille d'un traître.

Toujours dans leurs conseils les méchans sont à craindre,
Et sous de beaux dehors quelque piége est tendu.
Des maux qu'ils t'ont causés, tu ne dois pas te plaindre
A ta crédulité ce châtiment est dû.

FABLE CCXVII.

LE FERMIER ET L'OIE.

Un homme avait une Oie, et c'était son trésor :
Car elle lui pondait tous les jours un œuf d'or :
La croyant pleine d'œufs, le fou s'impatiente,
La tue, et d'un seul coup, perd le fonds et la rente.

Un homme avait dans sa maison une Oie qui lui pondait chaque jour un œuf de pur or. Cet homme, se persuadant follement qu'il y avait dans le ventre de l'Oie une mine de ce précieux métal, la tua, pour s'enrichir tout d'un coup. Mais ayant ouvert le ventre de son Oie, et n'y trouvant que ce que l'on trouve dans les Oies ordinaires, il commença à se désespérer, et à

Le Fermier et l'Oie.

Tom. II. *Page. 10.*



Le Singe et son Fils.

Page. 11.



jeter de hauts cris, de sorte qu'il perdit des richesses médiocres, tout en voulant en amasser d'immenses et d'excessives.

Réprime en tes souhaits cette ardeur violente,
Qui te fait prendre un ridicule espoir,
D'un sort heureux et doux il faut qu'on se contente.
On perd tout quelquefois, quand on veut trop avoir.

Pour vouloir trop avoir, on perd tout. Je l'ai dit :
Je le repète encor; mais qui peut d'un avare
Assouvir ici bas la passion bizarre?
Quel trésor, quel Pérou jamais le satisfit?

FABLE CCXVIII.

LE SINGE ET SON FILS.

Embrassant ses petits, le Singe s'en défait
Par une tendresse maudite.
A force d'applaudir soi-même à ce qu'on fait,
L'on en étouffe le mérite.

Un Singe était fou de l'un de ses petits; jour et nuit il le baisait, l'embrassait et le serrait. Cette folle tendresse fut bientôt funeste au petit Singe; car un jour que son père le tenait entre ses bras, il fit, en l'y pressant, un tel effort, qu'il lui fit perdre haleine, et l'étouffa.

Aime tous tes enfans en véritable père;
Tiens la balance égale, et ne t'aveugle pas;
Si ton cœur, tout à l'un, aux autres le préfère,
Tu croiras l'embrasser, et tu l'étoufferas.

Ce point est important. Pensez-y, tendres pères;
N'ayez pour vos enfans que les soins nécessaires.
En prendre trop de soin, les aimer à l'excès,
C'est les perdre : avec eux ménagez vos bienfaits.

FABLE CCXIX.

LES RATS TENANT CONSEIL.

Le Chat étant des Rats l'adversaire implacable,
Pour s'en donner de garde, un d'entr'eux proposa
De lui mettre un grelot au col : nul ne l'osa.
De quoi sert un conseil qui n'est point praticable?

LES Rats tenaient conseil; ils délibéraient sur ce qu'ils avaient à faire pour se garantir de la griffe du Chat, qui avait déjà croqué plus des deux tiers de leur peuple. Comme chacun opinait à son tour, un des plus habiles se leva. Je serais d'avis, dit-il d'un ton grave, qu'on attachât quelque grelot au col de cette méchante bête; elle ne pourra venir à nous, sans que le grelot nous avertisse d'assez loin de son approche; et comme, en ce cas, nous aurons tout le tems de fuir, vous concevez bien qu'il nous sera fort aisé de nous mettre, par ce moyen, à couvert de toutes surprises de sa part; et toute l'assemblée applaudit aussitôt à la bonté de l'expédient. La difficulté fut de trouver un Rat qui voulût se hasarder à attacher le grelot; chacun s'en défendit. L'un avait la patte blessée, l'autre la vue courte; je ne suis pas assez fort,

disait l'un ; je ne sais pas bien comment m'y prendre, disait l'autre. Tous alléguèrent divers excuses, et si bonnes, qu'on se sépara sans rien conclure.

C'est ainsi que, sans fruit, plus d'un conseil s'assemble ;
Jamais, en opinant, le conseiller ne tremble :
Lui parle-t-on d'agir ? Le cas n'est pas égal ;
L'on conseille fort bien, l'on exécute mal.

FABLE CCXX.

JUPITER ET LES ANIMAUX.

De tous les animaux Jupiter vit la race ;
Le Singe y vint, qui fit une laide grimace :
Et parmi tant d'enfans de bêtes et d'oiseaux,
Ne trouva que les siens de beaux.

Jupiter dit un jour : Que tous les animaux comparaissent devant moi ; je veux entendre leurs plaintes ; et les imperfections qu'ils voudront que je réforme en eux, je les réformerai. Ceux-ci obéirent, et comparurent. Alors le Dieu, qui comptait trouver parmi eux grand nombre de mécontens, crut que l'Eléphant allait se plaindre de sa queue, le Chameau de ses oreilles, au moins l'Ours de sa masse informe. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il eut reconnu qu'ils étaient tous si satisfaits de leurs formes, qu'ils lui savaient même mauvais gré de ce qu'il avait pu les soupçonner de mé-

contentement sur cet article! l'on glosa bien sur ses voisins. On ajouta à celui-ci, on retrancha de cet autre; mais chacun en particulier soutint qu'à son égard, il n'y avait rien à corriger. Le Singe même remercia fièrement Jupiter, et se crut tout aussi bien taillé qu'il pouvait l'être.

Hommes, ainsi nous sommes faits;
Mécontens du voisin, de nous très-satisfaits:
Nous voyons d'un œil net tous les défauts des autres,
Et nous sommes, hélas! aveugles pour les nôtres.

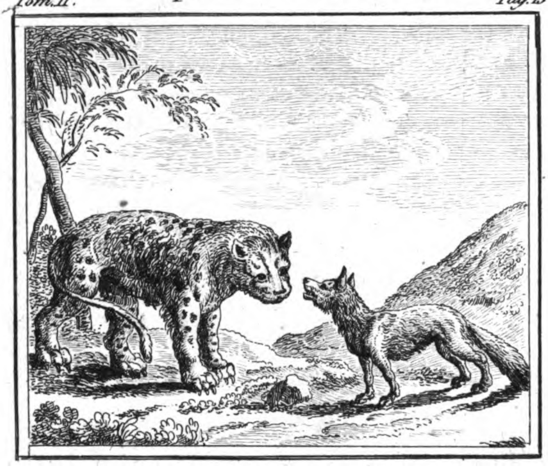
FABLE CCXXI.

LE RENARD ET L'ÉCREVISSE.

L'Écrevisse, fâchée de se voir l'objet des railleries du Renard, qui lui reprochait qu'elle marchait à réculons, lui dit un jour tout en colère: Ne m'insulte pas comme tu fais; je te défie à la course; et quoique tu te vantes de ta vîtesse, je te surpasserai en légèreté. Le Renard regardant l'Ecrevisse avec un ris moqueur, accepta le défi. Alors l'Ecrevisse s'accrocha subtilement à sa queue, sans qu'il s'en apperçût, et s'y tint ferme, pendant que le Renard courait. Lorsqu'il fut arrivé auprès du but, il se détourna pour voir où était l'Ecrevisse; mais elle se détacha finement de la queue du Renard et elle se trouva par ce moyen plus avancée

Le Leopard et le Renard.

Tom. II. *Pag. 15*



La Chatte metamorphosée en Femme.

Pag. 16.



que lui, plus près du but. Alors se moquant de son adversaire, elle eut l'audace de lui dire, qu'elle avait mieux couru que lui. On te croirait, lui répartit le Renard, si tu pouvais marcher autrement qu'à reculons.

Où l'habileté manque on fait agir l'adresse,
Par là de grands projets ont été couronnés.
Quel plaisir pour celui que la ruse intéresse,
Quand les plus fins par lui sont attrapés.

FABLE CCXXII.

LE LÉOPARD ET LE RENARD.

Le Léopard tenait au Renard ce langage :
Lequel, à votre avis, est le plus beau de nous ?
De la beauté sur moi vous avez l'avantage ;
Mais, lui dit le Renard, j'ai plus d'esprit que vous.

Le Léopard prétendait avoir de grands avantages sur le Renard ; Remarque bien, lui disait-il, la beauté de ma peau, vois comme elle est luisante, tachetée et mouchetée. Ami, de bonne foi, penses-tu que, de la tienne à la mienne, il puisse y avoir l'ombre de comparaison ? J'en vois si peu, répartit le Renard, que je t'avouerai franchement que je me croirais fort au dessous de toi, si je ne savais que les connaisseurs font un peu plus de cas de l'esprit que de la peau.

Le Renard eut raison ; son sentiment décide
Un point que le beau sexe a souvent contesté.
Mieux vaut l'esprit que la beauté :
L'un a plus de brillant, l'autre plus de solide

Ne t'enfle point d'orgueil par la beauté du corps ;
Elle est sujette au tems, le moindre mal l'efface.
Mais les dons de l'esprit sont de riches trésors,
Qui demeurent lorsque tout passe.

FABLE CCXXIII.

LA CHATTE

MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.

Un homme aimait sa Chatte, et de crainte du blâme,
Vénus, à sa prière, en composa sa femme ;
Elle, friande et vive, oubliant le mari,
Courut à la souri.

Un homme aima sa Chatte, et si éperdûment, qu'il pria Vénus de la métamorphoser en femme. La déesse en rit, et d'abord n'en voulut rien faire. Cependant l'homme redouble ses prières, ne sort des autels, pleure, crie, en un mot, se désespère. Que la Chatte soit donc telle qu'on la souhaite, dit Vénus. Et cela dit, l'animal se dresse sur ses pieds, allonge, croît, et devient une beauté parfaite. Le galant exaucé, la caresse, l'embrasse, et s'imagine que, sans penser à ce qu'elle fut, elle ne va plus s'occuper que de lui ; mais il s'en flatte bien mal à propos. Pendant qu'il la tient entre ses bras, une souris

paraît, et la femme saute hors de son lit pour courir après elle, plus attentive mille fois à la poursuivre, qu'à répondre aux caresses de son mari.

On dissimule en vain. Voit-on ce qui nous touche?
Le cœur, pour se montrer, est bientôt sur la bouche.
Transformez un rimeur en ce qu'il vous plaira,
Qu'on lui parle de vers, il se découvrira.

Le hasard quelquefois nous élève en un rang,
Où nous n'aurions osé prétendre;
Mais quelquefois en nous marque toujours le sang
Dont le Ciel nous a fait descendre.

FABLE CCXXIV.

LE FAUCON ET LA COLOMBE.

LE Faucon ayant apperçu une Colombe, alla fondre précipitamment sur elle, pour la dévorer. Il la tenait déjà entre ses serres, lorsqu'il apperçut par hazard un Pigeon, qui lui parut plus gros et mieux nourri. Il lâcha la Colombe, pour courir après le Pigeon. La colombe se voyant en liberté, s'enfuit à tire d'aîles. Le Pigeon volait avec tant de légèreté et tant de vitesse, que le Faucon ne put jamais l'atteindre. Il voulut donc courir après la Colombe, qui était déjà bien loin; de sorte qu'il ne prit ni l'un ni l'autre.

Ta fortune est assez heureuse.
Pourquoi d'autres projets veux-tu venir à bout?
L'avide convoitise est souvent dangereuse;
Et qui veut trop avoir, perd tout.

FABLE CCXXV.

LES DEUX VOYAGEURS.

Deux jeunes hommes convinrent de voyager ensemble; et avant de se mettre en route, ils se promirent mutuellement de ne point s'abandonner dans tous les périls où ils pourraient se trouver. Quelques jours après ils rencontrèrent sur leur route un Sanglier, qui vint à eux d'un air furieux. Les deux Voyageurs se défendirent d'abord avec beaucoup de courage, et se servirent de leurs armes avec toute l'adresse dont ils étaient capables. Ils arrivèrent sur le bord d'un ruisseau que les eaux de la pluie avaient extrêmement enflé. Ils se querellèrent à ce passage, et cette dispute à contre-tems fut cause que l'un d'eux se noya misérablement, et que l'autre fut dévoré par le Sanglier.

Quand deux amis se désunissent,
Dans leurs dissensions tout est à redouter.
Emportés sur un rien, et vifs à contester,
Quelquefois tous les deux périssent.

FABLE CCXXVI.

LES DEUX MÉDECINS ET LE MALADE.

Un de ces médecins qui font tant de visites,
Au malade gissant disait toujours : Tant mieux;
Et le Malade, fait à ce style ennuyeux,
Disait : Mes héritiers pensent comme vous dites.

Un Malade rendait compte à deux Médecins qui le visitaient, des différens symptômes de son mal. A chaque chose qu'il exposait, l'un des docteurs répondait toujours : Tant mieux ; et l'autre toujours tant pis. Le Malade bien entendu, nos deux Médecins opinèrent sur la maladie, et le sentiment de l'un fut tout opposé à celui de l'autre. L'embarras pour le moribond fut de choisir : le choix était des plus difficiles. Les deux avis étaient soutenus de part et d'autre avec opiniâtreté, et ne manquaient pas de raisons, sinon solides, au moins très-spécieuses; d'ailleurs bien énoncées. Parmi ces contrariétés, le malade suait et ne savait quel parti prendre. A la fin pourtant, il le prit au hasard, et s'en tint à l'avis du médecin Tant-pis, puis il suivit exactement l'ordonnance du docteur, prit ses remèdes, et mourut. Les Médecins tiraient deux avantages de sa mort. Tant-pis disait qu'il l'avait bien prévu, tandis que Tant-mieux publiait qu'infailliblement le Malade serait sorti

d'affaire, s'il n'eût pas voulu se gouverner à sa tête.

Malades, profitez d'un avis salutaire.
Prétendez-vous guérir? Que Tant-mieux, ni Tant-pis
N'entrent jamais chez vous. C'est du sage Molière,
Qui bien les connaissait, que je tiens cet avis.

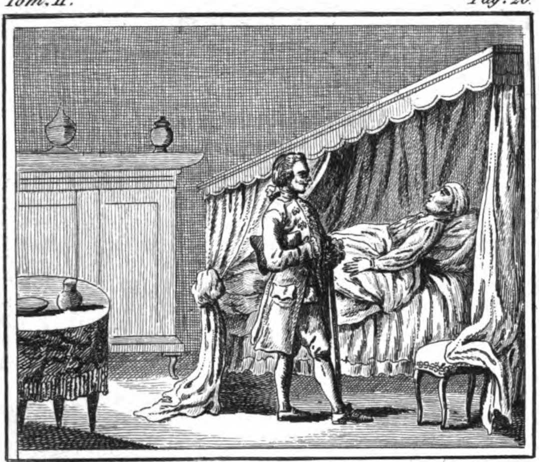
FABLE CCXXVII.

LE MALADE ET LE MÉDECIN.

Un Malade, interrogé par son Médecin sur l'état de sa santé et de quelle manière il avait passé la nuit, lui répondit qu'il avait extrêmement sué. C'est un bon signe, lui répliqua le Médecin. Il fit le lendemain les mêmes questions que le jour précédent au Malade, qui lui dit que le froid l'avait tellement saisi, qu'il en avait pensé mourir. Ce pronostic est encore fort bon, lui répartit le Médecin. Enfin le troisième jour, le Médecin ayant demandé au Malade comment il se portait, et le Malade lui ayant répondu qu'il devenait hydropique : Tant mieux, répliqua ce charlatan, cette crise est une marque de santé, et vous serez bientôt tiré d'affaire. Après que le Médecin se fut retiré, l'un des amis du malade lui demanda en quel état il se trouvait. Hélas! mon ami, lui répliqua-t-il, on dit que je me porte bien, et cependant je sens bien que je vais mourir.

Le Malade et le Medecin.

Tom. II. Pag. 20.



la Perdrix et les Coqs.

Pag. 21.



Ne prends aucune confiance
En ceux qui font passer tes défauts pour vertus,
Ce sont cœurs lâches, abattus,
Dont tu dois rejeter l'indigne complaisance.

FABLE CCXXVIII.

LA PERDRIX ET LES COQS.

La Perdrix bien battue, eut un dépit extrême
Que les Coqs, peu galans, la traitassent ainsi;
Depuis, voyant qu'entr'eux ils en usaient de même,
Patience, dit-elle, ils se battent aussi.

Un homme qui se plaisait à nourrir une grande quantité de poulets, acheta une Perdrix qu'il mit dans sa basse-cour, parmi ses autres volailles. Dès que les Coqs la virent, ils lui donnèrent la chasse pour l'empêcher de manger, et ils la béquetèrent avec tant de violence, qu'elle fut obligée de s'enfuir. La Perdrix, fort affligée de se voir chassée de la sorte, parce qu'elle était étrangère et nouvelle venue, se consola un moment après, en voyant les Coqs acharnés les uns contre les autres, se déchirer des griffes et du bec. S'ils se font une guerre si cruelle, dit la Perdrix, quoiqu'ils aient été nourris ensemble, et s'ils se traitent avec tant d'inhumanité, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'aient rebutée, moi qui ne suis qu'une étrangère.

De bien des maux dont l'homme est affligé,
La patience est l'unique remède.
Avec des turbulens tu te vois engagé ;
Ne dis rien, souffre, et te possède.

Vous qui, sous les méchans, vivez dans les alarmes,
Vertueux, essuyez vos larmes.
Vous vous plaignez. Hélas ! l'un de l'autre jaloux,
Ils sont, dans leurs fureurs, plus malheureux que vous.

FABLE CCXXIX.

LES RIS ET LES PLEURS.

On raconte que deux hommes passaient toute leur vie à considérer la vicissitude des choses humaines. Un des deux pleurait, l'autre riait toujours. Quelqu'un ayant fait réflexion sur leur différente conduite, les aborda, et ayant salué le Pleureur, lui demanda pour quel sujet il pleurait de la sorte sans relâche. Je considère avec attention, répondit-il, ce qui se passe dans le monde, et j'y vois principalement trois choses qui me font beaucoup de peine. Prémièrement je déplore la misère des rois et des grands, qui étant les arbitres des choses humaines, et les maîtres souverains, et pour ainsi dire, comme les dieux de la terre, n'ont cependant ni pieds, ni mains, ni yeux, ni oreilles, et ne voient et n'agissent que par les organes d'autrui. Ils ne parlent, ils ne dorment que selon le caprice des autres. Enfin, dans ce

haut degré de gloire et de félicité, ils vivent d'aumônes, ou de voleries. Secondement, la crainte que j'ai que le monde ne finisse bientôt, et qu'il ne soit consumé par un incendie général, est pour moi une source intarissable de larmes; car je vois qu'une affreuse sécheresse consume et brûle toutes choses. Cela vient peut-être de cette ardeur que l'on a de boire, et de ce que plusieurs nations disputent entre elles à qui se servira des plus grandes coupes, et des plus grands pots. En troisième lieu, l'indignation me force encore à pleurer. Je suis fâché que la vendange ne précède pas la moisson, car il serait bien plus agréable de recueillir les grappes de raisins pendant l'été que pendant l'automne. Ce serait un excellent rémède pour tempérer les chaleurs de cette saison, qui sont excessives et incommodes; et l'on pourrait agréablement se desaltérer avec cette liqueur nouvelle. Après que l'étranger eut connu les sujets que celui-ci avait de pleurer sans cesse, il s'adressa à l'autre, et lui demanda ce qui le faisait rire toujours. Tout ce que je vois dans le monde, lui répondit-il, me paroît ridicule, comme il paraît digne de compassion à mon ami; mais je ris principalement de trois choses. Premièrement, je ris de la confiance des mortels, et de l'opiniâtreté qu'ils font paroître à braver leurs maux? Car quand ils ont fait naufrage, à peine se donnent-ils le loisir de radouber leur vaisseau, qu'ils s'exposent à de nouveaux dangers. Quoiqu'ils aient reçu plusieurs

blessures dangereuses dans les combats, ils ne laissent pas de retourner à la guerre, avant que leurs plaies soient fermées. Les ivrognes oublient aisément les maux que leur cause leur incontinence, et recommencent dès le lendemain à boire avec plus d'excès. Les joueurs ne peuvent s'abstenir du jeu pour les pertes qu'ils y ont faites. Un homme que la mort a délivré d'une femme querelleuse, bizarre, incommode, insupportable, se donne à peine le loisir de faire les funérailles de cette première femme, qu'il songe à se remarier. En second lieu, les contre-tems des hommes me font rire; car ils ajoutent à la joie de la bonne chère et des festins le plaisir du chant, et des instrumens de musique; et ils mêlent les plaintes et les gémissemens parmi les douleurs et les larmes des personnes affligées. En troisième lieu, ne trouvez-vous pas fort ridicule de donner tant d'argent aux médecins, quoique l'on en trouve par-tout un si grand nombre qui donnent les remèdes pour rien? Car y a-t-il une vieille qui ne fasse pas maintenant profession de médecin? Mais quand cela ne serait pas, combien trouverons-nous des maux, dont il ne faudrait pas guérir les hommes? Pourquoi guérir les envieux du mal des yeux; les gourmands, des maux de la bouche; les femmes et les médisans, des maux de la langue et du gosier; les curieux et les parasites de l'asthme; les colériques, des maux d'estomac; ceux qui gardent le célibat, des maux qui viennent aux parties néces-

saires à la génération; les larrons, de la goutte; les soldats, de la folie? Il serait avantageux à la république de ne point guérir tous ces gens-là de ces sortes de maux. L'étranger lui en demanda la raison. C'est, répliqua celui qui riait toujours, que si les envieux avaient les yeux faibles et attaqués de quelque incommodité, ils verraient moins clairement les biens et la prospérité d'autrui; ils se figureraient qu'elle soit plus grande; et cette imagination redoublerait leur douleur. Quels maux ne causeraient point aux gourmands les continuelles incommodités de bouche? Les femmes et les médisans parleraient moins, et inventeraient moins de calomnies, s'ils avaient la langue embarassée. Il serait à propos que les parasites et les curieux fussent travaillés d'un asthme continuel, qui les empêcherait de s'informer avec tant de soin des affaires d'autrui, ou de courir aux tables avec tant d'avidité. Si les personnes sujettes à la colère, avaient des grands maux d'estomac, elles ne s'abandonneraient pas à de grands emportemens. Qu'est-il besoin que ceux qui gardent le célibat, aient si saine une partie de leur corps qui leur est si inutile? Si les larrons avaient toujours la goutte, ils ne pourraient aller voler personne. Vous savez que les poëtes représentent les plus grands héros, et même le dieu Mars, tout furieux dans les combats. Il faut donc laisser la fureur en partage aux soldats, afin qu'ils en deviennent plus redoutables à leurs ennemis. Après cela, les deux Phi-

losophes recommencèrent à pleurer, et à rire, selon le différent rôle qu'ils faisaient. L'étranger se sépara d'eux, et continua son voyage.

FABLE CCXXX.

LE PALMIER ET LA CITROUILLE.

Le Palmier était demeuré stérile durant plusieurs années; mais il se flattait de l'espérance de porter à l'avenir des fruits plus beaux que par le passé. Un villageois sema par hasard au pied de ce Palmier, plusieurs grains de Citrouille, qui produisirent de grosses tiges, et des feuilles fort larges, qui s'élevant le long du Palmier, portèrent leur fruit jusqu'au plus haut de ses branches. Eh quoi! dit le Palmier tout en colère à la Citrouille, toi qui n'es que ventre et que graîne, as-tu bien l'audace de t'élever jusqu'à moi, et d'empiéter sur mes terres? Contente-toi de te renfermer dans tes bornes, et n'usurpe pas avec tant d'insolence un fonds qui m'appartient. Ces paroles du Palmier irritèrent plus que jamais l'orgueil de la Citrouille. Je me moque de toi, lui répliqua-t-elle fièrement; je porte ma tige et mes feuilles où il me plaît, et j'occupe plus de terrein que mes voisins ne le voudraient. Mais tu ne connais pas encore tout mon pouvoir; mes enfans, dont le nombre croît chaque jour, te l'ap-

prendront à ta honte. Voilà sans doute des menaces bien insolentes, répartit le Palmier; mais au moins apprends-moi depuis quel tems tu t'es élevée si haut, et si tu ne rampes plus à terre. C'est seulement depuis trois mois, répondit la Citrouille, que je suis parvenue à ce point d'élévation où tu me vois. Tu n'as pas perdu ton tems, répliqua le Palmier; mais aussi ne te reste-t-il plus de chemin à faire.

Cesse de t'applaudir, de voir en un moment
Ta fortune si haut montée;
Une grandeur soudaine et trop précipitée
Est bien sujette au changement.

FABLE CCXXXI.

LE LION ET LE POURCEAU.

Un *Lion* passant un jour dans une forêt, voulut se détourner d'un chemin rempli de boue. Il apperçut un Pourceau dans le milieu de la fange, qui s'y veautrait. Infâme animal, lui dit-il, n'as-tu point de honte de venir chercher un lieu si vilain et si puant, qui fait soulever le cœur de tout le monde? Ne ferais-tu pas mieux de te tenir toujours net et propre, au lieu de salir, comme tu fais, tes soies dans la fange? Le Pourceau reçut de fort mauvaise grace cette rémontrance. De quoi te mêles-tu, répliqua-t-il au Lion? je ne censure point ce que tu fais;

laisse-moi vivre à ma fantaisie et ne te mêle point de mes affaires. Je fais ce qu'il me plaît ; fais de même ce que tu voudras, et vis à ta mode.

Chacun selon son goût se forme des plaisirs.
Quel droit a-t-on d'y trouver à redire ?
Comme notre penchant règle seul nos désirs ;
Lorsqu'ils sont satisfaits, cela nous doit suffire.

FABLE CCXXXII.

LE SATYRE ET LE PAYSAN.

Un Villageois traita son hôte comme il faut,
Qui soufflait dans ses doigts, et dessus son potage :
Dieu me garde, dit-il, d'écouter davantage
Une bouche qui souffle et le froid et le chaud.

Un Paysan ayant rencontré dans une forêt un Satyre demi-mort de froid, le conduisit dans sa maison. Le Satyre voyant que ce Paysan soufflait dans ses mains, lui en demanda la raison. C'est pour les réchauffer, lui répondit-il. Peu de tems après, s'étant mis à table, le Satyre vit que le Paysan soufflait dans son potage. Il lui demanda, tout étonné, pourquoi il le faisait. C'est pour le refroidir, répliqua le Paysan. Alors le Satyre se levant de table, sortit promptement de la maison. Je ne veux point de commerce, dit-il au Paysan, avec un homme qui souffle de la même bouche le chaud et le froid.

Le Satyre et le Paysan.



Le Taureau et le Rat.



Compte pour un honteux défaut
De n'avoir pas au cœur ce que ta bouche exprime.
Qui souffle le froid et le chaud,
Ne mérite pas qu'on l'estime.

À la cour, au barreau souffle tel est d'usage ;
Plus d'un rimeur encor le reçut en partage,
Tel me chante au matin, qui me drape le soir ;
Lorsque l'ode a dit *blanc*, l'épigramme dit *noir.*

FABLE CCXXXIII.

LE TAUREAU ET LE RAT.

Le Rat mordit au pied le Taureau qui fut tendre :
En si grande colère il ne s'était point mis ;
Cependant sa fureur ne sut à qui s'en prendre.
Dans le monde il n'est point de petits ennemis.

Un Taureau était couché sur la litière : en ruminant, il réfléchissait sur sa force. Otez l'éléphant et le lion, disait-il en lui-même, je suis sans contredit le plus fort et le plus redoutable de tous les animaux ; hors ces deux-là, de tous les autres, quels qu'ils soient, je n'en crains aucun. Pendant qu'il s'en faisait ainsi accroire, un Rat sortit d'un des trous de l'étable, et vint brusquement lui mordre le pied, puis courut regagner l'endroit d'où il était sorti. Alors le Taureau qui avait ressenti une douleur si vive, qu'il n'avait pu s'empêcher d'en mugir, changea de langage ; et désespéré de se voir exposé

aux insultes d'un Rat, il le mit au rang des animaux qu'il avait à craindre.

Contre chacun, sans te contraindre,
Par ton rang élévé, tu te crois tout permis ;
Mais souviens-toi qu'il n'est point d'ennemis,
Quelque faible qu'il soit, que l'on ne doive craindre.

Qui l'aurait cru, qu'un rat eût pu, d'une morsure,
Blesser au vif cet animal ?
De ceci que conclure ?
Qu'un petit ennemi peut faire bien du mal.

FABLE CCXXXIV.

LE PASSEREAU ET L'HIRONDELLE.

Un Passereau ayant apperçu sur le toit d'une maison une Hirondelle qui chantait sans cesse, lui tint ce langage : En vérité je porte envie à ton bonheur, tu passes toute ta vie dans la joie, sans appréhender le chagrin ni aucune infortune; et moi je me vois sans cesse exposé à de continuelles alarmes. Le mouvement de la moindre feuille me glace et me fait trembler. Cependant ton assurance est telle, que tu demeures tranquille parmi le bruit des hommes, et que tu ne t'enfuis point à leur approche. Je ne comprends pas pourquoi ils te ménagent de la sorte, puisque le bruit que tu fais doit les incommoder beaucoup. Ma surprise est donc bien fondée, de voir qu'ils te laissent en paix, et

qu'ils ne te chassent pas comme une fâcheuse et une importune, et de ce qu'ils ne tendent pas des piéges pour te faire mourir. L'Hirondelle fit cette réponse au Passereau, élevant sa voix plus haut qu'à l'ordinaire : C'est à tort, lui dit-elle, que tu m'insultes de la sorte; car quelque mérite que tu croyes avoir, par quel endroit oses-tu te comparer à moi? Ton chant est tout uni et toujours sur le même ton; il n'y a rien de doux, ni de mélodieux dans ton ramage; tu fais un tort considérable aux moissons; car le grain n'est pas plutôt semé, que tu le manges, et tu détruis par ce moyen l'espérance des laboureurs. Ils n'ont point à me reprocher un semblable dégât; ainsi ils me souffrent de bon cœur dans leurs maisons, parce que je les réjouis par mon chant. Outre tous ces avantages, j'ai encore le talent de purger l'air des insectes et des autres animaux qui l'empoisonnent. Tâche donc de faire comme moi; alors les hommes te témoigneront la même complaisance qu'ils me témoignent.

Toujours au moindre bruit l'ame de trouble atteinte,
Tu fuis, et voudrais te cacher.
Qui n'a rien à se reprocher,
Demeure ferme, et vit sans crainte.

FABLE CCXXXV.

LA PIE ET SON POUSSIN.

La Pie voulant donner des leçons à l'un de ces petits avant que de le laisser sortir du nid ; évite autant que tu pourras, lui dit-elle, l'approche de quelque homme que ce soit. Si tu vois qu'il porte un arc, tiens pour assuré que la flèche est toute prête, et qu'on le décochera contre toi. S'il se baisse pour ramasser une pierre, prends garde qu'il ne te la jette pour t'écraser. Ma mère, lui répliqua le petit, votre avis me paraît fort sage et fort utile ; mais si cet homme, dont vous parlez, a fait amas de pierres, et qu'il les ait cachées dans son sein, comment pourrai-je éviter cette surprise ? Je crois que le plus sûr est de prendre d'abord la fuite, et de m'éloigner de mon ennemi, sans m'amuser à observer ses actions, de peur que cette recherche ne me soit funeste. C'est bien raisonner, répartit la Pie ; ce parti me semble beaucoup plus sûr ; et je trouve ton avis préférable au mien.

Avec raison les vieillards sont prisés,
Leur jugement est mûr, leur prudence solide ;
Mais pour prendre au besoin un bon conseil pour guide,
Les jeunes quelquefois sont les plus avisés.

FABLE CCXXXVI.

LE LOUP, LE RENARD ET L'ANE.

Le Loup, le Renard et l'Ane partirent de compagnie pour aller faire des courses par le monde. A peine se furent-ils embarqués dans le vaisseau qui devait les porter, qu'ils se virent attaqués d'une furieuse tempête. La peur les saisit, quand ils virent le péril qui les menaçait. Alors le Renard s'adressant au Loup, lui dit en gémissant : Hélas ! compagnon, il faut que nous ayons commis quelque grand crime ; et c'est ce qui attire sur nous l'orage effroyable qui va nous faire périr. Reconnaissons notre faute, et demandons-en pardon à Jupiter, afin qu'il nous délivre de ce péril. Cette réflexion fit trembler le Loup. Eh ! s'écria-t-il tout tremblant, grands Dieux, que j'ai dévoré de moutons et de veaux ; et que j'ai de regret de n'en pouvoir manger davantage ! Ton crime est énorme, lui répart le Renard ; mais parce que ton penchant t'a porté à le commettre, tu mérites d'être traité avec quelque indulgence. Pour moi, j'ai fait main basse sur les chapons, sur les poules, sur les canards et sur les autres oiseaux domestiques ; mais le crime qui me fait le plus de peine, c'est qu'ayant voulu, au travers d'un trou, attraper une poule qui mangeait du grain, je ne lui emportai que la tête ;

le reste du corps, qui était assez gras, demeura de l'autre côté tout ensanglanté. L'Ane, les ayant entendu raconter leur histoire, parla en ces termes : A ce que je vois, mes chers, vous êtes tous deux bien plus coupables que moi, car je porte la farine, et je ne mange que le son ; on me charge de vin, et je ne bois que de l'eau. Cependant puisque vous avez avoué vos fautes de si bonne foi, je vous dirai aussi, avec beaucoup de sincérité, qu'un jour portant des paniers pleins de pain, que mon maître envoyait vendre au marché, je laissai doucement glisser les paniers le long de mon cou jusqu'à terre, et je mangeai la farine qui se trouva au fond ; mais j'en fus rudement châtié ; car mon maître, à mon retour, me donna mille coups de bâton, et il m'aurait assommé sans doute, s'il n'avait pas cru que je lui étais encore nécessaire. Le Renard et le Loup, qui avaient comploté ensemble de se défaire de l'Ane, s'écrièrent de concert : Oh, le grand crime ! Voilà indubitablement la cause de cette tempête qui va nous faire périr. Il faut que nous le jetions sur le champ dans la mer, le malheureux Ane, qui est la cause de tous nos maux. Ils n'eurent pas plutôt pris cette résolution, qu'ils l'exécutèrent, sans se soucier des cris de l'Ane, qui se plaignait de leur perfidie.

Fuis ceux qui, plus puissans que toi,
Ne font point scrupule du crime.
De leur seul intérêt ils reçoivent la loi.
Et tôt ou tard tu seras leur victime.

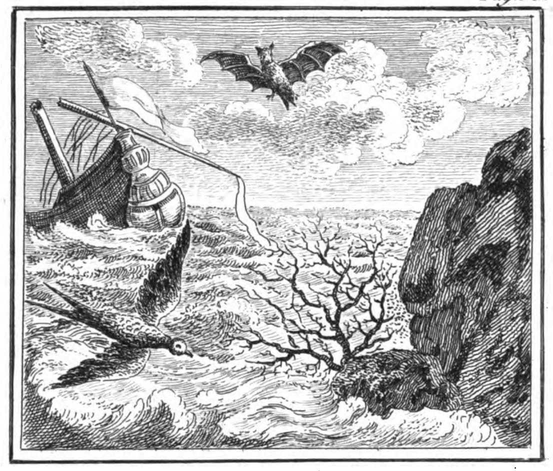
Le Charbonnier et le Teinturier.

Tom. II. *Pag. 35*



Le Buiſson, le Plongeon et la Chauve Souris.

Pag. 36.



FABLE CCXXXVII.

LE CHARBONNIER ET LE TEINTURIER.

Le Charbonnier pressait le Foulon à toute heure
De venir avec lui partager sa demeure,
Car ils étaient tous deux amis et grands cousins;
Mais, lui dit le Foulon, tu noircis tes voisins.

Compère, disait un Charbonnier à son ami le Teinturier, ma maison est des plus commodes, croyez-moi, venez-y loger; foi d'ami, vous y serez à merveille. Je le crois, répliqua l'autre, en le remerciant de son offre. Oui, chez toi je serai fort bien; mais dans un logis où ton charbon ne pourra noircir mes étoffes, je serai, ce me semble, encore mieux.

Charbonnier pour voisin ne me plaît nullement,
Moins encor l'écolier, le reclus et le grand.
S'en écarter, c'est être sage:
Tels voisins n'ont jamais causé que du dommage.

Vois avec quel ami tu prends de l'habitude;
Demain tu deviendras ce qu'il est aujourd'hui.
S'il est d'un naturel grossier, sauvage, rude,
Tu seras grossier comme lui.

FABLE CCXXXVIII.

LE BUISSON, LE PLONGEON, ET LA CHAUVE-SOURIS.

Le Buisson, ruiné de bien et de crédit,
Semble se prendre à tout des pertes qu'il a faites.
Le Plongeon dans la mer cherche ce qu'il perdit,
Et la Chauve-Souris se cache pour ses dettes.

Le Buisson, le Plongeon et la Chauve-Souris s'associèrent ensemble pour négocier. Le Buisson contribua d'une robe, et la mit sur un vaisseau qui partait pour les Indes. Le Plongeon y porta un lingot d'or pour sa part, et la Chauve-Souris quelqu'argent qu'elle avait emprunté pour la sienne. Quelque tems après le vaisseau mit à la voile, et ne fut pas plutôt hors du port, qu'il fut accueilli d'un ouragan, et périt avec tout ce qu'il portait : delà vient que le Plongeon se tient toujours sur les bords de la mer, dans l'espérance qu'elle rendra son or ; que la Chauve-Souris n'ose se montrer de jour, de peur de rencontrer ses créanciers ; et que le Buisson, qui s'imagine à tous momens revoir sa robe, accroche celles de tous les passans.

Ces fous dans le souci passent toute leur vie.
Que conclure de leur folie ?
Qu'ici bas l'intérêt est le premier ressort,
Et que l'homme par lui se meut jusqu'à la mort.

Tu dis qu'à ton malheur rien ne peut s'égaler.
Tu perds beaucoup, je le confesse ;
Mais à quoi bon s'en tourmenter sans cesse ?
La perte est sans remède, il faut s'en consoler.

FABLE CCXXXIX.

LE LOUP ET LE RENARD.

Le Loup et le Renard s'associèrent ensemble pour aller chercher de la proie, promettant réciproquement de partager avec équité tout le butin qu'ils feraient dans leur course. Cette résolution étant prise, ils convinrent de leurs faits, et se mirent en campagne. Ils rencontrèrent d'abord un beau Cheval, qui paissait à l'aise dans une vaste prairie. Cet objet leur causa une joie sensible, se flattant de s'emparer d'une si belle proie, qui devait suffire pour les nourrir pendant plusieurs jours. Ils résolurent de l'attaquer sans différer davantage. Cependant la crainte du péril les étonna d'abord, de sorte qu'ils résolurent de tenter l'artifice, et d'aller reconnaître le Cheval, avant que d'avoir recours à la force ouverte, et tâcher de le prendre par surprise. Le Renard l'aborda le premier, et le flattant, lui dit : Je te prie de me déclarer, qui tu es, quel set ton nom, et de quelle famille tu descends. On peut juger à ta contenance que ton origine est noble et illustre ; car tu as la mine fort avantageuse et un

grand air. Ce compliment obligea le cheval à se tenir davantage sur ses gardes. Je suis bien fâché, répondit-il au Renard, de ne pouvoir éclaircir tes doutes, ni t'apprendre ce que tu as envie de savoir. J'étais si jeune quand je perdis ma mère et tous mes parens, que je n'ai jamais pu avoir une véritable connaissance ni de mon origine, ni même de mon nom. Cependant si tu veux absolument satisfaire ta curiosité, tu n'as qu'à me regarder fixement au pied, et tu y trouveras distinctement écrit tout ce que tu demandes. Je ne sais pas lire, dit le Renard; voilà pourquoi il faut que je m'adresse à mon compagnon. Ayant dit cela, il se tourna vers le Loup, et lui raconta l'affaire de point en point, avec une promesse expresse de lui être toujours fidèle, et de ne l'abandonner jamais. Sur cette espérance, le Loup, qui se croyait plus habile que le Renard, s'approcha du Cheval, et l'abordant avec des yeux étincelans de colère : Qui es-tu, lui dit-il? qui est ton père, quelle est ta naissance? Tu pourras apprendre exactement toutes ces circonstances, lui répliqua le Cheval, si tu veux me regarder sous le pied, où mon père les écrivit de point en point avant que de mourir. Le Loup accepta la proposition, disant qu'il avait appris autrefois à lire. Alors le Cheval leva le pied, et frappa le Loup si rudement, qu'il l'étendit par terre tout étourdi du coup. Le Renard le voyant dans un état si pitoyable : Voilà, lui dit-il en raillant, tout le fruit que vous avez recueilli de votre

grand savoir. Pour moi, je n'ai jamais rien appris, et votre exemple fait que je ne me repens pas de mon ignorance. Si j'avais su lire comme vous, le même malheur me serait peut-être arrivé. Ainsi quand j'aurais cent enfans, et quand ces enfans auraient autant de petits-fils, je leur conseillerais à tous de n'apprendre jamais ni à lire ni à écrire; car ceux qui se piquent d'une science si sublime, ne sont pas toujours les plus prudens, ni les plus sages. Tandis qu'ils raisonnaient ensemble de la sorte, le Cheval eut tout le loisir de s'éloigner d'eux à toutes jambes. Le Renard aida son compagnon à se relever de terre le mieux qu'il put; mais à peine pouvait-il se soutenir sur ses jambes. Que je suis malheureux! s'écria-t-il, d'être tombé dans une si grande infortune, pour avoir été trop savant, et que tu dois te savoir bon gré de ton ignorance! Alors le Renard se mit à plaisanter sur l'aventure du Loup et à le blâmer de sa sottise. Après cela ils se mirent en chemin pour s'en retourner; l'un bien satisfait d'avoir évité le péril, par sa prévoyance; l'autre tellement abattu de sa blessure, qu'à peine put-il regagner le bois.

Que de subtils ressorts pour tromper se déploient!
Que d'artificieux détours!
Crains d'en espérer trop; la ruse tous les jours
Tourne contre ceux qui l'emploient.

FABLE CCXL.

LE PASSANT ET L'OURS.

Un homme doublait le pas, pour arriver à sa maison avant la nuit. Voyant que les ombres commençaient déjà à se répandre sur la terre, et que la neige était si haute, qu'il avait toutes les peines du monde à s'en retirer, il résolut de chercher quelque asyle, pour se mettre à couvert et pour y passer la nuit. Il ne trouva qu'une caverne, qui servait de retraite à un Ours. Il hésita d'abord s'il entrerait, craignant qu'une bête aussi féroce ne le mît en pièces et ne le dévorât. Cependant comme le froid commençait à le saisir, il aima mieux s'exposer à la merci de l'Ours, que de se laisser mourir de froid. L'Ours oublia en quelque façon sa férocité naturelle; et le voyant entrer dans sa caverne, il se mit à le caresser, lui offrant des noix et des pommes. Il étendit de la paille, du foin et des feuilles d'arbres pour lui servir de lit. Cette réception rassura le Voyageur, qui n'était entré qu'en tremblant. Il mangea des fruits que l'Ours lui avait présentés, et se coucha pour y reposer un peu, attendant avec impatience le retour du Soleil. Sitôt qu'il le vit paraître, il quitta brusquement son hôte, qui dormait encore, et fit grande diligence

pour aller à sa maison, où il ne se rendit qu'avec de grandes fatigues. Ses voisins furent tout étonnés de le voir, et ils ne pouvaient comprendre comment il avait pu se retirer des neiges. Il leur raconta de point en point son aventure, et leur dit, qu'il avait passé la nuit dans la grotte d'un Ours, et que s'ils voulaient, il leur serait fort aisé de l'y surprendre. Ils approuvèrent tous le conseil qu'il leur donnait, et prirent des armes pour aller attaquer l'Ours, qui les voyant arriver en bon ordre, jugea bien qu'il ne pourrait jamais résister à tant d'ennemis, et qu'il serait accablé par le nombre; mais il emprunta des forces de son désespoir, pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il se jeta à corps perdu dans la foule, et choisit l'ingrat qui l'avait trahi, après en avoir été reçu avec tant de courtoisie, et d'une manière si obligeante. Il déchira ce malheureux avec ses dents et avec ses ongles, et se laissa tomber sur lui, ayant la consolation de le voir périr, en périssant lui-même.

Qui reçoit un bienfait, fût-ce d'un ennemi,
Mérite en l'oubliant la peine la plus rude.
Quelque haine, où le cœur se puisse être affermi,
Peut-on vivre content, noirci d'ingratitude?

FABLE CXLI.

LE RENARD ET LE LYNX.

Un Renard allant chercher quelque proie, trouva par hasard un Lynx, dont il s'approcha, faisant semblant de le flatter et de le caresser. Où allez-vous tout seul, lui dit-il, ô le plus beau et le plus aimable de tous les animaux? Ne serez-vous point fâché que je vous accompagne jusqu'au lieu de votre retraite? ou si cela vous incommode, avez-vous pour agréable de venir à la mienne? Vous ne sauriez m'obliger plus sensiblement, et je ferai de mon côté tout mon possible pour vous y bien recevoir. Ce fut le compliment que le Renard fit au Lynx, d'un air flatteur et caressant. Mais voyant que le Lynx le dédaignait, et qu'il ne faisait semblant de l'écouter; plein de courroux il changea de langage, et lui dit fièrement: Je ne me repens point de t'avoir appelé beau, puisque tu l'es en effet; mais je suis fâché de voir tant de brutalité, avec tant d'agrément. Es-tu devenu muet, ou ta bêtise est-elle si grande, que tu ne puisses pas faire le moindre compliment à celui qui te comble de louanges? Le Lynx se voyant poussé de la sorte par le Renard, lui répartit sur le même ton: Tu es bien plus sot toi-même, avec ton babil dont tu étourdis

Les deux Hommes et l'Ane.

Tom. II. Page 43.



La Tortue et le Lièvre.

Pag. 44.



tout le monde : tu ressembles à ces grands parleurs, qui ne peuvent trouver la fin de leurs discours. Tu en dis trop pour pouvoir exécuter tout ce que tu veux ; toutes ces belles paroles sont artificieuses, et ne viennent point du cœur. Voilà pourquoi je fais si peu de cas de ce que tu dis, et je n'y ajoute point foi.

Quand d'éblouir quelqu'un la faible ardeur t'occupe,
Tu lui prodigues de l'encens ;
Mais de cet art flatteur tu peux être la dupe,
Si tu trouves des yeux perçans.

FABLE CCXLII.

LES DEUX HOMMES ET L'ANE.

Deux hommes disputaient pour un Ane perdu ;
A se l'approprier et l'un et l'autre butte.
Il m'appartient, dit l'un ; l'autre dit : Il m'est dû.
L'Ane, en se dérobant, emporta la dispute.

Un Ane s'était égaré : deux hommes le trouvèrent, et ce fut à qui s'en saisirait. Comme l'un prétendait l'avoir, aussi l'autre ; le plus fort l'emportera, se dirent-ils ; et tous deux dans l'instant se donnèrent des coups de poing l'un contre l'autre. Ils se battaient fort mal à-propos ; car pendant qu'ils se terrassent, le baudet se tire à quartier, se sauve, et de cette manière accorde net les deux combattans.

Pour un gallion pris, deux corsaires se battent;
Et tandis que tous deux se flattent
D'en faire leur profit,
Le navire s'évade, et le combat finit.

Tu tâches d'emporter ce qui ne t'est point dû :
Il n'est rien, pour l'avoir, qu'un concurrent n'emploie;
C'est entre vous beaucoup de tems perdu;
Pendant ce tems, adieu la proie !

FABLE CCXLIII.

LA TORTUE ET LE LIEVRE.

Le Lièvre et la Tortue allaient pour leur profit :
Qui croirait que le Lièvre eût demeuré derrière ?
Cependant je ne sais comment cela se fit,
Mais enfin la Tortue arriva la première.

Le Lièvre raillait un jour la Tortue, et lui reprochait son extrême lenteur. Parions, lui dit celle-ci, que j'arriverai plutôt que toi à cet arbre que tu vois planté au bout de ce champ. Une Tortue défier un Lièvre à la course, répartit l'autre ! allez, ma mie, la tête vous tourne. Avant que de me faire un défi si extravagant, il fallait considérer que je puis faire en quatre sauts plus de chemin que vous n'en feriez, vous, en quatre semaines. N'importe, reprit la Tortue; et cela dit, elle partit, sans perdre le moindre instant. Le Lièvre, sans s'en mettre en peine, lui laissa prendre le devant, badine, recule, s'amuse à brouter l'herbe, bien sûr, disait-

il en lui-même, de regagner le tems qu'il perdait : cependant la Tortue avançait toujours. Comme l'autre la voit à deux doigts du terme, il s'élance, et part comme un éclair; mais il n'était plus tems, la Tortue touchait au but. Quelqu'effort que fit le Lièvre, il ne put arriver que le dernier, et perdit ainsi la gageure.

Pour faire réussir une grande entreprise,
Il ne faut rien précipiter.
Dans ces occasions la lenteur est de mise,
Et l'on perd le succès que l'on veut trop hâter.

Est-il tems de partir, lorsque votre adversaire
Arrive au bout de la carrière?
Négligens, ou toujours demeurez en repos,
Ou, si vous voulez vaincre, hâtez-vous à propos.

FABLE CCXLIV.

L'OURSE ET LE CHIEN.

Un Chien s'étant égaré dans la campagne, et se sentant pressé de la faim, entra dans la caverne d'une Ourse, et la pria très-instamment de vouloir lui donner à manger. L'Ourse eut compassion du Chien, le voyant réduit aux derniers abois. Elle lui servit tout ce qu'elle avait de bon à manger. Le Chien ayant mangé à sa discrétion, alla se coucher pour dormir. Ce procédé surprit l'Ourse, qui ne parut pas moins étonnée de la paresse, que de la gourmandise

de son hôte. Elle le réveilla, et lui dit d'un ton brusque : Lève-toi promptement, afin que nous allions ensemble à la chasse, pour avoir de quoi souper. C'est assez de dormir pendant la nuit; il faut travailler pendant le jour; suis-moi, et fais ce que je te dis, puisque je t'ai donné à dîner. Quoique l'Ourse parlât avec beaucoup de chaleur, à peine put-elle faire ouvrir les yeux au Chien, qui trouvait fort mauvais que l'Ourse eût interrompu son sommeil, et qu'elle l'eût troublé dans son repos. Ne vous hâtez pas tant, dit-il à l'Ourse, et laissez-moi dormir à mon aise encore quelque tems, si vous voulez que ma santé n'en souffre; car on s'incommode, quand on se met au travail incontinent après le repas. Lorsque j'aurai suffisamment reposé, je chasserai avec plus de courage et de disposition. Le Chien ayant parlé de la sorte, se remit à dormir. Sa nonchalance et sa paresse irritèrent tellement l'Ourse, que se jetant sur le Chien, elle le mit en pièces sur le champ, et le dévora, sans se mettre en peine d'aller plus loin chercher d'autre proie, pour remédier à la faim dont elle se sentait pressée.

Lorsqu'on a bien souffert, rien n'est plus dangereux
Qu'un état d'abondance où tout nous réussisse.
On s'oublie, on se perd à force d'être heureux,
Et l'excès du repas nous creuse un précipice.

FABLE CCXLV.

LE SINGE ET LE CHIEN.

Un vieux Singe voyant un jeune Chien qui rongeait un os, résolut de lui jouer un tour de son métier, et de lui enlever cet os. Dans ce dessein, il l'aborda, et se mit à jouer avec lui pour l'amuser, et pour lui faire lâcher prise. Le Chien ne donna point dans le panneau que le Singe lui tendait, et grondant entre ses dents, il continua toujours à ronger son os, sans se soucier des caresses du Singe, qui continuant dans son entreprise, tourna le Chien en tant de manières, qu'il lui ôta enfin de force, ce qu'il n'avait pu lui ôter par adresse.

Crains ceux qui, plus rusés que toi,
Sous couleur d'amitié, te cherchent, te caressent;
C'est pour avoir ton bien qu'à te voir ils s'empressent;
Bientôt de leur dessein la force fera foi.

FABLE CCXLVI.

LE PAYSAN ET L'OURS.

Un Ours craignant d'être surpris dans sa caverne, en boucha si bien l'entrée avec une grosse pierre, qu'il lui fut impossible de la remuer,

lorsqu'il en voulut sortir pour aller dans la campagne chercher de quoi appaiser la faim qui le tourmentait. Il se mit à heurler d'une manière pitoyable, de sorte qu'un Paysan qui passait par hasard auprès de sa caverne, s'en approcha, ayant entendu les heurlemens de l'Ours, qui apperçut le Paysan au travers d'un trou. Il le pria très-instamment de le secourir dans l'embarras où il se trouvait, lui promettant d'avoir reconnaissance éternelle de ce bon office. Le Paysan consentit à faire ce que l'Ours souhaitait, et fit de si grands efforts, qu'il ôta à force de bras cette pierre de l'entrée de la caverne. L'Ours voyant la porte débouchée, sortit au même moment, et fit mille démonstrations d'amitié à son libérateur, lui protestant qu'il tâcherait de lui donner des marques effectives de sa reconnaissance. Ils marchèrent de compagnie, après des complimens réciproques, l'Ours entretenant toujours le Paysan du service important qu'il lui avait rendu, et des grandes obligations qu'il lui avait. A peine eurent-ils fait quelques pas, que cet animal farouche changea de langage, et parla au Paysan en ces termes : Je meurs de faim, il faut tout présentement que je te dévore. Eh quoi ! lui repartit le Paysan transi de frayeur, je t'ai conservé la vie, par le secours que je t'ai donné, et tu veux me faire mourir ? C'est donc ainsi que tu rends le mal pour le bien ? Il ne faut point tant de raisonnemens, répliqua l'Ours, c'est une affaire résolue ; je veux te dévorer, et je suis en droit de

le faire. Sur quoi ce droit est-il fondé, demanda le Paysan? Si tu peux m'apporter quelque raison légitime pour autoriser ce que tu as envie de faire, j'y consens. L'Ours, qui ne pouvait goûter le raisonnement du Paysan, lui fit cette réponse : Ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes comptent pour rien les services passés, et qu'ils mettent en oubli les bienfaits qu'ils ont reçus. Sur ce principe n'ai-je pas raison de vouloir te manger? Et afin que tu ne m'en croyes pas sur ma parole, prenons l'avis des trois premiers passans que nous trouverons en notre chemin, et rapportons-nous-en à leurs décisions. Le Paysan accepta la proposition de l'Ours. Peu de tems après, un Cheval vint à passer auprès d'eux, et l'Ours lui tint ce langage : Nous t'avons choisi pour arbitre d'un différend qui est survenu entre nous deux. Voici le fait: Nous disputions pour savoir s'il n'est pas vrai que dans le tems où nous sommes, l'on met incontinent en oubli les bienfaits reçus. Et peut-on en douter, répondit le Cheval? Je ne l'ai que trop appris par ma propre expérience. Quand j'étais jeune, et plein de force, je servais mon maître durant la guerre, et je lui ai aidé à remporter plusieurs victoires. Aussi me récompensait-il fort bien des importans services que je lui rendais. J'avais toujours un harnois fort riche ; on me fournissait du foin et de l'avoine en abondance. Mais depuis que la vieillesse m'a ôté mes forces, et que je ne suis plus bon à rien, car à peine puis-je me soutenir, et mettre les pieds l'un devant l'autre ;

depuis ce tems-là, dis-je, on m'a retranché mon ordinaire ; l'on ne me donne qu'une médiocre quantité de foin ; je ne couche que sur de la paille ; on ne me caresse, et l'on ne me flatte plus comme l'on faisait auparavant, et l'on me donne mille coups de bâton. Cet exemple est une preuve évidente que l'on ne reconnaît plus les services passés. Ce discours alarma étrangement le Paysan, et il croyait déjà que son procès était perdu, lorsque l'Ours et lui apperçurent un grand chien maigre et hideux ; ils le saluèrent lorsqu'il les aborda, et lui firent la même proposition qu'ils avaient faite au Cheval: Voici de quelle manière il leur répondit : Lorsque j'avais encore tout le feu et toute l'ardeur de la jeunesse, je suivais mon maître à la chasse, je courais le cerf et le sanglier, et toujours avec succès. Mon maître et tous les domestiques de la maison me faisaient mille caresses, et me fournissaient abondamment de quoi vivre : alors je ne me nourrissais que de pain blanc, et l'on me donnait chaque jour de la paille fraîche pour me coucher ; mais depuis que mes jambes sont devenues roides et languissantes par la vieillesse, et que je suis incapable de faire les mêmes exercices que je faisais auparavant, je me vois tous les jours maltraité ; à peine peut-on me souffrir dans le logis ; on m'en chasse impitoyablement à coups de pierre et de bâton : en faut-il davantage pour montrer qu'on oublie aisément les bienfaits ? Les alarmes du Villageois furent augmentées par ce raisonne-

ment du Chien, de sorte qu'il croyait déjà voir l'Ours se jeter sur lui pour le dévorer ; mais il se rassura un peu à la vue d'un troisième passant, qui devait, comme les deux premiers, donner son avis sur le différend qu'il avait avec l'Ours. C'était un homme déjà assez avancé en âge, et dont la mine grave et sérieuse lui attirait du respect. Le Villageois se jeta d'abord à ses genoux, se plaignant de l'ingratitude de l'Ours. Il lui raconta de quelle manière il lui avait sauvé la vie en le tirant de sa caverne, où il serait mort de faim, et que pour récompense de ce bon office, il voulait le dévorer, disant pour toute raison, que ce n'était plus la mode d'avoir de la reconnaissance pour les services passés. Cela est vrai, dit le Vieillard avec un ton plein de gravité, quand on les a rendus à des ingrats; mais les gens de bien en conservent toujours la mémoire. Le souvenir qu'ils en ont leur est utile et glorieux ; au lieu que l'ingratitude déshonore ceux qui sont tachés d'un vice si bas, et que tôt ou tard ils en portent la peine. Sois persuadé, continua le Vieillard, en s'adressant à l'Ours, qu'il t'arrivera quelque malheur en punition de ton crime ; et prends garde que tu ne périsses bientôt, toi qui veux faire mourir ton bienfaiteur. Ces paroles ne furent pas dites en l'air par le Vieillard. Son pressentiment eut son effet ; car à peine avait-il achevé de parler, que l'on vit venir vers eux un grand nombre de chiens, qui avaient lancé une bête dont ils avaient perdu la piste ; mais

au lieu de celle qu'ils poursuivaient, ils se jetèrent sur l'Ours, le mirent en pièces, et en firent curée, comme pour venger le Paysan à qui l'ingrat voulait ôter la vie, quoiqu'il l'eût empêché de périr.

Tu reçois un bienfait, cherche à le reconnaître ;
Autrement, quels malheurs ne t'attendent-ils pas ?
Quoiqu'il soit grand nombre d'ingrats,
Leur exemple peut-il t'autoriser à l'être ?

FABLE CCXLVII.

LE TROMPETTE.

Un Trompette sonnant la charge en un combat,
Fut pris : Pardon, dit-il, je ne suis point soldat,
Et je n'ai, de ma main, tué pas un des vôtres.
— Non ; mais c'est toi qui fais entre-tuer les autres.

Un Trompette, après avoir sonné la charge, fut pris par les ennemis. Comme un d'entr'eux levait le bras pour le percer de son épée : Quartier, s'écria le Prisonnier ; considérez que je ne me suis servi que de ma trompette, et qu'ainsi je n'ai pu ni tuer ni blesser aucun des vôtres. Tu n'en mérites pas moins la mort, répliqua l'autre, en lui plongeant l'épée dans le ventre : méchant, qui ne tue jamais, il est vrai, mais qui excite les autres à s'entre-tuer.

Le malheureux Trompette eut beau crier merci,
Il meurt percé de coups, malgré ce qu'il oppose.

Le Trompette.

Tom. II. *Page 52.*



l'Enfant et la Fortune.

Page. 53.



rcer
er ; c
a tror
lesse
moi
ant l
jam
s'e

Juges trop indulgens, apprenez de ceci,
Qu'on doit punir du mal et l'auteur et la cause.

FABLE CCXLVIII.

LE JEUNE HOMME ET LA FORTUNE.

Un homme au bord d'un puits se trouvant endormi,
La Fortune l'éveille, et lui dit : Mon ami,
Tu n'aurais pas manqué d'accuser la Fortune
Si tu fusses tombé ; c'est la plainte commune.

Un jeune Homme s'était couché sur le bord d'un puits : pendant qu'il y dormait, la Fortune passa. Celle-ci n'eut pas plutôt reconnu le danger où l'autre était, qu'elle courut à lui, et le tira par le bras. Mon fils, lui dit-elle en l'éveillant, si vous étiez tombé dans ce puits, on n'aurait pas manqué de m'en imputer la faute. Cependant je vous laisse à penser si c'eût été la mienne ou la vôtre.

La Fortune eut raison. Tombe-t-on lourdement ?
C'est sur elle que l'on s'excuse ;
C'est toujours son aveuglement,
Jamais le nôtre qu'on accuse.

FABLE CCXLIX.

LE SERPENT.

Un Serpent se sentant foulé aux pieds des passans, s'adressa à Jupiter pour lui porter sa plainte, et lui demander justice du tort qu'on lui faisait. Si vous aviez, lui répondit Jupiter, piqué celui qui vous a marché le premier sur le ventre, les autres auraient été plus retenus, et vous auraient laissé en repos.

Dieu sait ce qu'il nous faut : prions-le donc sans cesse ;
Mais ne formons jamais de téméraires vœux ;
Implorons sa bonté, laissons à sa sagesse
Le soin de tout prévoir, et de nous rendre heureux.

FABLE CCL.

LE BERGER.

Un Berger avait conduit ses moutons dans un lieu planté de chênes. Il se dépouilla de ses habits, qu'il mit au pied d'un arbre, et y monta pour abattre du gland. Ses moutons y accoururent ; mais en mangeant le gland, ils déchirèrent et mirent en pièces les habits du Berger, qui étaient au pied du chêne. Lorsqu'il fut descendu, et qu'il eut remarqué le pitoyable état auquel ils avaient mis ses habits. En vérité, dit-il à ses mou-

tons, vous êtes bien méchans et bien ingrats. Vous donnez libéralement votre laine pour vêtir des étrangers, et vous avez déchiré mon habit, quoique je me donne le soin de vous nourrir.

Ne soyez point ingrats du bien qu'on peut vous faire,
Des services reçus l'on doit se souvenir;
Et la reconnaissance est un juste salaire,
Qui dans un cœur bien né ne doit jamais finir.

FABLE CCLI.

LE CHIEN ET LE CUISINIER.

On préparait un magnifique festin dans la maison d'un grand Seigneur. Le Chien de la maison invita un autre Chien de ses amis, à venir prendre sa part du festin. Le Chien étranger étant introduit dans la cuisine, y vit avec joie tous les grands préparatifs que l'on y faisait. Ah! que je vais faire bonne chère, s'écria-t-il, en remuant sa queue, en témoignage de la joie qu'il goûtait par avance; je me remplirai l'estomac de tant de viandes, que je pourrai vivre deux jours sans manger. Le Chien disait tout cela en lui-même, et flattait de sa queue le Cuisinier, pour mériter sa bienveillance; mais le Cuisinier, qui ne connaissait pas ce Chien étranger, et qui appréhendait qu'il ne lui jouât quelque mauvais tour, le prit par la queue, et le jeta par la fenêtre. Lorsqu'il s'enfuyait en criant de toute sa force, il trouva en

son chemin un Chien de sa connaissance, qui savait bien qu'on l'avait invité pour être du festin. Il lui demanda comment on l'avait reçu, et s'il avait fait bonne chère. Fort bonne, répondit-il; mais j'ai tant bu, et je me suis si bien enivré, qu'il ne me souvient plus d'où, ni comment je suis sorti.

Sur nos défauts, hélas ! orgueilleux que nous sommes,
Toujours notre raison nous avertit en vain;
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain:
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.

FABLE CCLII.

LE JEUNE HOMME ET L'HIRONDELLE.

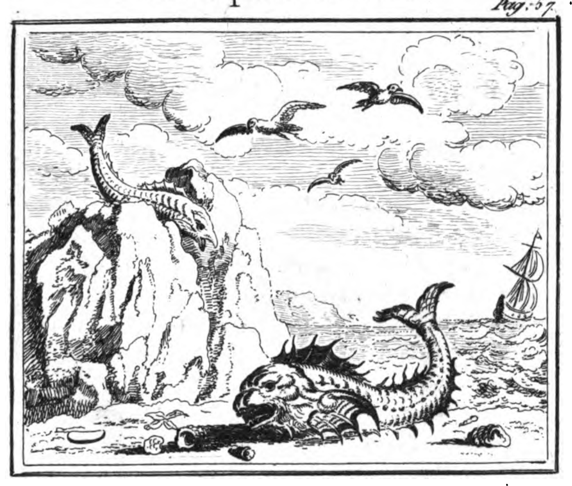
L'Hirondelle amenait le beau tems avec elle;
Un jeune débauché la voyant arriver,
Vendit le seul habit qu'il avait pour l'hiver:
Le froid vint, il périt avecque l'Hirondelle.

Une Hirondelle se hâta un peu trop de repasser les mers, et vint quelques jours avant l'arrivée du printems, revoir le pays d'où elle s'était retirée aux approches de l'hiver. Un jeune homme la vit arriver dans un jour assez beau. Bon, dit-il en lui-même, voici l'avant courrière de la belle saison: plus de froid; ainsi je puis me passer de cette robe, qui commence à me peser sur les épaules. Cela dit, il courut la vendre, et dissipa, par de folles dépenses,

Le Jeune Homme et l'Hirondelle.



Le Dauphin et le Thon.



l'argent qu'il en eut. Il ne tarda guère à s'en repentir ; car quelques jours après le froid revint, et si rude, que le jeune homme en fut saisi, faute de robe, et mourut, aussi bien que l'Hirondelle, dont l'augure lui avait été si funeste.

Ce jeune homme paya bien cher son imprudence,
Lorsqu'il se vit au froid exposé demi-nu.
Hommes, réfléchissez sur son extravagance :
Souvent un bien nous fuit, quand on le croit venu.

FABLE CCLIII.

LE DAUPHIN ET LE THON.

Un Dauphin poursuivait un Thon, quand sur les bords
Ils sont jetés tous deux, froissés et demi-morts :
Nous voilà, dit le Thon, assez mal, ce me semble ;
Mais quel plaisir pour moi, que nous mourrions ensemble !

Un Dauphin poursuivait un Thon, dans le dessein de se venger de quelqu'offense qu'il en avait reçue. Ce dernier gagne le rivage, l'autre l'y suit ; et le Thon, pour échapper sauta sur le sable, et le Dauphin s'y lança avec lui ; mais voici que, froissés de leur chûte, ils y demeurèrent tous deux étendus. Cependant l'air de la terre agit sur eux ; ils s'affaiblissent hors de leur élément, et meurent, non s'en s'être repentis de n'avoir consulté que leur ressentiment.

Le Dauphin, transporté d'une indiscrète rage,
Périt avec le Thon, jeté sur le rivage.
Plus d'un vindicatif achète, ainsi que lui,
A ses propres dépens, le dommage d'autrui.

FABLE CCLIV.

LE PERE ET SON FILS.

Un jeune homme se vantait un jour devant son père, d'avoir fait un grand nombre d'amis par sa civilité, et par les bons offices qu'il leur avait rendus. Le Vieillard connaissant l'erreur de son fils, et voulant le corriger, lui demanda, s'il les avait éprouvés. Oui, répondit le jeune homme, je connais les bons sentimens qu'ils ont pour moi, et l'amitié qu'ils me portent. Mais, répliqua le Vieillard, pour en être plus assuré, il faut les mettre à l'épreuve, et voici de quelle manière vous vous y prendrez. Vous tuerez un veau, que vous renfermerez dans un sac. Vous le porterez chez celui de vos amis que vous croyez le plus affidé, et le plus dans vos intérets; vous le prierez de vous secourir dans une affaire très-importante. Vous lui direz, que querellant avec un homme, vous l'avez tué. Le jeune homme suivit le conseil que son Père lui donnait. Il alla chez celui de ses amis qu'il croyait le plus zélé. Il lui présenta le sac teint de sang, et lui tint ce langage, que son père lui avait suggéré. Cet ami lui donna

d'abord des marques d'indignation ; ensuite il le traita durement de paroles. Enfin il lui déclara nettement qu'il ne voulait point s'engager dans une mauvaise affaire, ni avoir part à son crime. Le jeune homme retourne vers son Père, et lui raconta de point en point comment son ami l'avait reçu. Vous voyez, mon fils, lui répartit le Vieillard, de quelle manière les apparences d'amitié vous ont trompé. Mais allez chez vos autres amis, et voyez s'ils vous sont plus fidèles. Il obéit ; mais tous l'abandonnèrent lâchement, et le rebutèrent. Alors, il avoua son erreur devant son père, et se répentit de sa crédulité. Vous voyez, lui dit le Vieillard, que j'ai vécu long-tems. Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai trouvé qu'un seul homme fidèle, ou qui pût mériter le nom d'ami. Pour l'éprouver, et pour mieux connaître ses véritables sentimens, allez le trouver : il le lui nomma, et lui désigna sa maison. Dites-lui, que vous êtes mon fils, demandez-lui du secours, pour dérober au public la connaissance du crime que vous feindrez avoir commis. Le jeune homme alla sur le champ trouver celui que son père lui avait indiqué. Il lui exposa l'histoire qu'il avait inventée. Cet homme tout incontinent lui dit d'entrer dans sa maison, afin de parler d'une affaire qui lui paraissait trop importante pour être traitée en public, car il l'avait abordé dans la rue. Il le conduisit dans l'endroit le plus reculé et le plus secret de sa maison, et se préparait déjà à y

faire une fosse, pour y enterrer le mort. Alors le jeune homme connaissant la fidélité d'un ami si généreux, lui parla à cœur ouvert, lui expliqua le sujet de sa feinte, lui rendit mille actions de graces, le conjura de le mettre au nombre de ses amis, et de l'aimer comme il aimait son père. Il courut ensuite en diligence raconter à celui-ci ce qui s'était passé, ne pouvant se lasser d'admirer et de louer la générosité d'un ami fidèle, et se blâmant lui-même de s'être flatté mal à propos d'avoir un grand nombre d'amis. Son père lui donna encore plusieurs beaux préceptes, pour distinguer les faux amis d'avec les véritables, et pour le rendre plus reservé sur le choix qu'il devait en faire, sans se laisser surprendre par de belles paroles, et par les trompeuses apparences d'une feinte amitié.

Faites choix pour ami d'une sage personne,
Et ne vous livrez pas avec facilité :
Tel se dit notre ami dans la prospérité,
Qui, si le malheur vient, bientôt nous abandonne.

Enfans, ne croyez point trop vite à l'amitié ;
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
Ce nom, par tout le monde à toute heure employé,
Sans doute est bien commun, mais bien rare est la chose.

FABLE CCLV.

LE PARRICIDE.

Un méchant homme, coupable des crimes les plus énormes, était couché auprès d'une muraille chancelante, pour se reposer, et pour dormir pendant quelque tems. Le dieu Sérapis lui apparut durant son sommeil, et l'avertit en songe de se lever promptement, et d'aller chercher un autre lieu plus sûr, pour dormir. Il obéit aux avis que le Dieu lui donnait. A peine se fut-il éloigné de quelques pas de la muraille, qu'elle tomba. Il alla incontinent dans le temple, remercier les Dieux du soin qu'ils prenait de sa vie, et leur offrit un sacrifice, avec des grandes marques de joie et de reconnaissance. Sérapis lui apparut une seconde fois durant son sommeil. Penses-tu, scélérat, lui dit-il avec un visage irrité, que les Dieux se soucient d'un infame, et d'un Parricide? Mais si tu avais été écrasé sous les ruines de cette muraille, tu serais mort sans douleur, et sans infamie. Les Dieux ne t'ont sauvé que parce que tu es réservé au gibet, pour expier tes forfaits par une mort ignominieuse.

Dieu, toujours juste et bon, punit et récompense.
En nous conduisant bien, fuyons le châtiment;
Au moins, par nos efforts, gagnons son indulgence,
Père tendre et sensible, il pardonne aisément.

FABLE CCLVI.

LE BERGER ET LE CUISINIER.

Un Berger et un Cuisinier, faisaient voyage de compagnie. Ils trouvèrent par hasard sur leur chemin une brebis fort grasse, qui s'était égarée du troupeau. Ils se jetèrent tous deux dessus à qui l'aurait (les bêtes parlaient le langage des hommes en ce tems-là). La Brebis leur demanda de quelle profession ils étaient l'un et l'autre, et pour quel sujet ils prétendaient tous deux l'emmener. Après qu'ils se furent expliqués sur le métier qu'ils faisaient, la Brebis se tourna du côté du Berger, et se livra à lui de bon cœur. Elle dit au Cuisinier, que son métier était d'égorger les brebis, et celui du Berger de les conserver; et que par conséquent il ne devait pas s'étonner du choix qu'elle faisait.

La réputation est le trésor du sage;
L'estime est le seul bien que désire son cœur;
Son ame reste en paix dans le plus grand malheur,
Si des gens vertueux il obtient le suffrage.

Le Soleil et le Vent.



La Mort et le Vieillard.



FABLE CCLVII.

LE SOLEIL ET LE VENT.

Le Soleil et le Vent disputaient entr'eux, lequel avait le plus de force. A la fin, ils s'en remirent à ce que ferait un homme qui, dans le moment même, voyageait avec un manteau sur ses épaules; et ils convinrent que celui qui le lui ferait quitter, aurait gagné la gageure. Aussitôt le Vent se mit à souffler de toutes ses forces, et à accabler de grêle notre voyageur. Celui-ci s'enveloppe dans son manteau, et poursuit sa route en dépit de l'orage et des frimats; mais à peine la tempête fut-elle passée, que voilà le Soleil qui darde à plomb ses rayons sur la tête du voyageur. Cependant, notre homme marchait toujours, couvert de sueur et hors d'haleine; mais bientôt enfin il fut contraint de quitter son manteau et de se coucher à l'ombre pour se reposer des fatigues que la chaleur lui faisait éprouver. Ainsi la victoire demeura au Soleil, qui fut jugé le plus fort.

Contre les passions le combat est pénible!
Mais aussi la victoire assure le bonheur :
Sans cesse combattez; *tout vous sera possible*,
Si le désir de vaincre est bien dans votre cœur.

Que toutes vos vertus soient donc à votre usage,
Que tous vos vices par vous soient toujours combattus;
Aux plus pures vertus aimez à rendre hommage,
Et soyez sans remords pour fêter les vertus.

FABLE CCLVIII.

LE BUCHERON ET LA MORT.

Sur une montagne couverte de bois, un Vieillard ayant coupé des branches, en fit un fagot qu'il mit sur ses épaules. A certaine distance de la forêt, succombant sous la charge, il la jette par terre; puis appelle la mort à son secours. La Mort paraît. Pourquoi m'appelles-tu, lui dit-elle? C'èst, repris le Vieillard, pour que tu m'aides à recharger mon fagot.

Le repentir toujours suit de près la colère;
Ne vous livrez jamais à sa bouillante ardeur :
Le mal que dans l'accès vous aurez osé faire,
L'instant d'après viendra déchirer votre cœur.

FABLE CCLIX.

LA CICOGNE, LES RATS, ET LES GRENOUILLES.

La Cigogne pressée de la faim, ne sachant de quelle ruse se servir pour attraper les Grenouilles, qui s'enfonçaient dans leurs marais, ni les Rats qui se cachaient dans leurs trous, alla sur le bord d'un étang, et dit aux Grenouilles, que les Rats témoignaient par-tout un grand

mépris pour elles, et qu'ils se vantaient publiquement, qu'un Rat pouvait battre trois Grenouilles. Elles se tinrent très-offensées de ce mauvais discours, protestèrent qu'elles ne refuseraient point de se battre contre les Rats, en pleine campagne. La Cigogne incontinent alla au quartier des Rats, et leur fit entendre qu'elles les méprisaient, et disaient qu'une seule Grenouille suffisait pour mettre en fuite une grande troupe de Rats. Ce discours les aigrit étrangement. Ils dirent qu'ils défiaient les Grenouilles au combat. On choisit pour champ de bataille une grande pleine également éloignée des marais des Grenouilles, et des cavernes des Rats. Les combattans s'y rendirent en foule. La Cigogne les voyant à sa discrétion, se mit à les tuer les uns après les autres. Ceux des Rats et des Grenouilles qui échappèrent, connurent alors qu'ils avaient été pris pour dupes, sans pouvoir se garantir du bec de la Cigogne.

Quand on ose toujours se croire sûr de soi;
Dans des fautes sans nombre à chaque instant l'on tombe.
Fuir les occasions est la meilleure loi;
Qui s'expose aux dangers, tôt ou tard y succombe.

FABLE CCLX.

LE LION ET LE RENARD.

La première fois que le Renard apperçut le Lion, il en fut effrayé; et la crainte le saisit d'une si étrange sorte, qu'il pensa expirer sur le champ. La seconde fois qu'il le vit, il en eut peur, à la vérité, mais sa frayeur ne fut si grande. Enfin l'ayant rencontré une troisième fois, il n'en parut point étonné, et il s'y apprivoisa si bien, qu'il eut l'assurance de l'approcher, et de lui parler familièrement.

Il n'est rien, mes enfans, dont on ne vienne à bout :
Avec du tems, des soins et de la patience,
On peut tout ce qu'on veut; ce n'est que l'indolence
Qui trouve à chaque instant des obstacles à tout.

FABLE CCLXI.

L'HOMME

QUI VOULAIT ÉPROUVER APOLLON.

Un homme méchant et rusé, et qui n'avait pas une fort haute idée du pouvoir ni de la science des Dieux, vint un jour dans le temple d'Apollon, où tout était préparé pour la cérémonie que l'on voulait faire en l'honneur de

Jupitèr et le Mètayer.



Les Rats et les Grenouilles.



ce Dieu. Cet homme voulant mettre à l'épreuve la science du fils de Latone, prit un moineau, qu'il cacha dans son sein, et s'approchant du trépié, pria la prêtresse de deviner, si le moineau qu'il tenait dans sa main, était mort, ou s'il était vivant. Cet homme se persuadait de tromper aisément Apollon par cette demande équivoque; car si l'Oracle avait répondu, que le moineau était en vie, il avait résolu de l'étouffer sur le champ. La Prêtresse inspirée par Apollon, parla en ces termes: Ce que vous tenez maintenant caché dans votre main, ou il vit, ou il est prêt de mourir, et nos yeux verront l'un ou l'autre; mais la chose ne dépend que de vous, et nous sommes préparés à voir l'un ou l'autre de ces deux événemens.

Dieu voit tout, est par-tout; on a beau se cacher,
A son œil pénétrant on ne peut se soustraire;
Fût-on même en secret, on doit toujours tâcher
De ne commettre rien qui puisse lui déplaire.

FABLE CCLXII.

JUPITER ET LE MÉTAYER.

Jupiter eut jadis une ferme à donner. Mercure fut chargé d'en faire l'annonce. Plusieurs personnes se présentèrent; et chacune d'elles fit ses offres. Chaque amateur feignait de dépriser l'héritage. L'un disait que son exploitation

exigeait de trop grandes dépenses; l'autre, qu'il ne pourrait s'en charger qu'à un prix très-modique. Tandis qu'ils disputaient ainsi, l'un d'eux, le plus hardi, mais non le plus sage, dit qu'il en rendrait telle somme, pourvu que Jupiter mît l'air et les saisons à sa disposition. Jupiter y consentit. Le contrat passé, notre homme tranche du roi de l'univers, et appelle quand il lui plaît, le froid, le chaud, la pluie et les vents. Ces saisons-là furent pour lui seul; et ses voisins ne s'en ressentirent point. Ils n'en furent que plus heureux; car autant leur moisson fut abondante, autant celle du fermier fut stérile. L'année suivante, celui-ci changea la température de l'air; mais ses champs ne s'en trouvèrent pas mieux, et ceux de ses voisins furent couverts de richesses. Enfin, notre imprudent reconnut sa faute, et la confessa aux pieds de Jupiter. Le Dieu, usant de clémence, la lui pardonna.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

FABLE CCLXIII.

LES RATS ET LES GRENOUILLES.

Les Rats et les Grenouilles, qui eussent pu être heureuses en vivant paisiblement ensem-

ble, se querellèrent autrefois sur la souveraineté du marais qu'elles habitaient. Un champion fut nommé de part et d'autre, pour terminer l'affaire à la pointe de l'épée ; mais à peine eurent-ils dégaîné, qu'un Milan fondit sur eux, et les avala. Ainsi, se termina la bataille.

Si quelqu'un envers vous a commis quelque offense,
N'allez pas sur le champ contre lui vous fâcher ;
C'est de lui pardonner qu'il faut vous dépêcher :
On ne saurait jamais avoir trop d'indulgence.

FABLE CCLXIV.

LES DEUX JEUNES GENS ET LE CUISINIER.

Deux Jeunes gens fort rusés, et accoutumés à voler, se tenaient auprès d'un Cuisinier, pour tâcher à le surprendre. En effet, tandis qu'il était occupé aux choses de son ministère, l'un d'eux déroba une pièce de viande, et la donna à son compagnon, qui la cacha dans son sein. Peu de tems après, le Cuisinier s'apperçut du tour qu'on lui avait joué ; et comme personne n'était entré dans sa cuisine, à la réserve de ces deux Jeunes gens, il leur demanda ce qu'on lui avait volé, et voulut les obliger à le lui rendre. Celui qui avait reçu le morceau de viande des mains de son compagnon, se mit à jurer qu'il n'avait rien volé ; l'autre de son

côté, jura qu'il ne l'avait pas. Le Cuisinier, qui connaissait leur malice, et leur mauvaise foi: Il vous ait aisé de m'en faire accroire, leur dit-il, et de me tromper; mais vous ne sauriez tromper Dieu.

C'est Dieu qui fit le monde, et la terre, et les cieux;
C'est lui qui nous a faits, nous sommes sous ses yeux;
C'est lui qui, chaque jour, soutient notre existence;
Tâchons de lui prouver notre reconnaissance.

FABLE CCLXV.

LE CHIEN ET LE COQ.

Le Chien et le Coq s'associèrent pour faire voyage de compagnie. La nuit les ayant surpris en pleine campagne, et les ténèbres étant fort épaisses, ils convinrent entr'eux, que le Coq se percherait sur les branches d'un arbre, et que le Chien se glisserait dans le trou de l'arbre. Le Coq se mit à chanter, selon sa coutume, aux heures réglées. Ce champ attira un Renard, qui fit son compliment au Coq, pour le prier de descendre, lui témoignant le desir extrême qu'il avait d'embrasser un animal qui chantait si mélodieusement. Le Coq, lui répondit, qu'il fallait auparavant réveiller le Portier, afin qu'il lui ouvrit la porte. Le Renard, qui ne se douta nullement de la supercherie du Coq, s'approcha de l'arbre, et fit le plus grand bruit qu'il put pour réveiller le Portier. En effet,

le Chien se réveille aux cris du Renard, se jete dessus à corps perdu, le déchire, et le met en pièces.

Tel qui vous paraît juste, honnête, généreux,
N'a souvent des vertus que la vaine apparence;
Par la réflexion guidez la confiance,
Le frippon hypocrite est le plus dangereux.

FABLE CCLXVI.

LE VOYAGEUR.

Un Voyageur extrêmement harassé du chemin, fit un voeu à Mercure, et promit, s'il voulait lui être propice, et lui aider à achever heureusement son voyage. de lui consacrer la moitié de tout ce qu'il rencontrerait. Peu de tems après il trouva dans un chemin un sac rempli de dattes, et d'amandes. Il prit le sac, et mangea tous les fruits qui étaient dedans, et pour s'acquitter en quelque manière de son voeu, il offrit à Mercure tous les noyaux des dattes, et toutes les robes des amandes, disant qu'il partageait fort bien avec Mercure, puisqu'il lui donnait l'intérieur et l'extérieur de tout ce qu'il avait trouvé.

Réfléchissez long-tems avant que de promettre;
Mais quand vous promettez, songez qu'il faut tenir,
Et que, pour nulle cause, on ne doit se permettre
D'oublier sa promesse, ou d'y contrevenir.

FABLE CCLXVII.

LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON.

Une Chèvre, un Mouton et un Cochon gras s'en allaient à la foire, montés sur un même char. Ils n'allaient pas là pour se divertir, mais bien pour être vendu à quelque boucher. Dom pourceau criait, en route, de toutes ses forces, comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses. Les deux autres, animaux d'un caractère doux et paisible, s'étonnaient de ce que leur compagnon de voyage criait au secours dans un moment où ils ne voyaient rien qui fût à craindre. Qu'as-tu à te plaindre? dit le Charretier; tu nous étourdis tous par tes cris, tandis que tes deux compagnons se comportent d'une manière si sage? . . . . Sage! répondit le Cochon; ce sont des sots. Ils croient qu'on veut seulement les décharger, la Chèvre de son lait, et le Mouton de sa laine: ils trouveront bientôt à qui parler. Quant à moi, qui ne suis bon qu'à manger, je sais bien que ma mort est certaine: adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnait en subtil persommage:
Mais que lui servait-il? quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Le Cochon, la Chevre et le Mouton.

Tom. II Pag. 72



Hercule et le Charretier.

Pag. 73



FABLE CCLXVIII.

HERCULE ET LE CHARRETIER.

Un Paysan, dont la charrette était embourbée, invoquait de toutes ses forces tous les Dieux et toutes les Déesses dont il pouvait se rappeler la mémoire, et sur-tout Hercule, pour qu'il leur plût de le tirer d'embarras. Insensé que tu es, lui répondit Hercule, pourquoi ne pas soulever toi-même ta charette, puis piquer tes bœufs? ce serait alors que tes prières seraient de saison. Mais, croyez-vous, misérables mortels, que les Dieux, comme autant d'esclaves, sont obligés de tout faire pour vous, tandis que vous ne faites que vous plaindre, et que vous ne faites aucun effort pour vous soulager dans les peines que vous éprouvez?

Par des vœux importuns nous fatiguons les Dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes;
Il semble que le Ciel, sur nous tant que nous sommes,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe, et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

FABLE CCLXIX.

LE BERGER ET LA MER.

Un Berger ayant par hasard conduit son troupeau sur le bord de la mer, admirait la beauté et la tranquillité de cet élément. Ce calme lui inspira l'envie de voyager, et de faire quelque trafiç. Il vendit donc tous ses moutons, et acheta des dattes, qu'il mit sur un vaisseau, où il entra lui-même, se confiant à la merci des flots. Une furieuse tempête, qui s'éleva tout à coup, mit le vaisseau dans un péril évident de périr. Les Matelots furent obligés de jeter dans la mer toutes les marchandises, pour soulager le vaisseau, qui put à grand'peine se sauver. Peu de jours après cet accident, le Berger assis sur le rivage, pleurait amèrement la perte qu'il avait faite. Un passant s'arrêta auprès de lui pour contempler avec plaisir le calme qui régnait sur les ondes, car la tempête avait cessé. Je sais bien, dit le Berger en se tournant vers le passant, ce que signifie cette bonace; la Mer demande encore des dattes pour les dévorer.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé;
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;

Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet mont et merveilles :
Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

FABLE CCLXX.

LES OIES ET LES GRUES.

Les Oies paissaient un jour dans un même pré avec les Grues. L'Oiseleur, étant survenu pour les surprendre, les Grues, par leur légéreté, se garantirent des piéges de l'Oiseleur; mais les Oies qui sont naturellement plus grasses et plus pesantes, ne purent se sauver assez promptement, et devinrent la proie de l'Oiseleur.

Le courage nous donne un avantage extrême,
Il nous délivre au moins du mal de la frayeur;
L'on souffre bien souvent beaucoup plus de la peur,
Que l'on n'eût, mes enfans, souffert du malheur même.

FABLE CCLXXI.

LA DEVINERESSE.

Une femme qui faisait profession de dire la bonne aventure, et de prévoir l'avenir, se vantait encore de pouvoir appaiser la colère des

Dieux, et de pouvoir détourner les funestes effets de leur haine. Quelques-uns l'accusèrent d'impiété, et la conduisirent devant le tribunal des juges, où elle fut convaincue des crimes qu'on lui imputaient, et condamnée au dernier supplice, pour expier ses forfaits. Lorsqu'on la conduisait à l'échafaud, quelqu'un de la troupe la regardant, et se moquant d'elle : Hé quoi! lui dit-il, vous vous vantiez de pouvoir calmer le courroux des Dieux, et de garantir les autres des peines dont ils les menaçaient, et vous n'avez pas même pu adoucir en votre faveur la sentence des juges.

L'on se perd sans retour, et l'on se déshonore,
Lorsque de la franchise on ne suit pas les lois :
On ne croit plus celui qui mentit une fois;
Même quand il dit vrai, l'on croit qu'il ment encore.

FABLE CCLXXII.

L'AUTRUCHE, LES OISEAUX ET LES ANIMAUX TERRESTRES.

On dit que l'Autruche est un animal qui tient et de l'oiseau, et des animaux terrestres. Ayant été prise deux fois dans un même jour, à une bataille qui avait été livrée entre ces deux espèces d'animaux, chaque parti la traitait d'ennemi; les oiseaux, parce que, disaient-ils, elle

l'Autruche, les Oiseaux et les Animaux Terrestres.

Tom. II. *Pag. 76.*



l'Oiseleur et la Perdrix.

Pag. 77.



n'était pas de leur espèce, et les animaux terrestres, parce qu'ils ne voulaient pas non plus qu'elle fût de la leur; mais, après avoir montré ses jambes, pour faire voir qu'elle n'était pas un oiseau; et son bec et ses ailes pour prouver qu'elle n'était pas un animal terrestre, ils demeurèrent d'accord, qu'effectivement elle n'était ni l'un ni l'autre, quoiqu'elle leur ressemblât tous les deux.

C'est par ses actions, et non par ses discours,
Qu'il faut tâcher, enfans, de se faire connaître;
L'honnête homme est celui qui veut l'être toujours,
Et non pas celui-là qui cherche à le paraître.

FABLE CCLXXIII.

L'OISELEUR ET LA PERDRIX.

Une Perdrix, se voyant prise dans un filet, offrit à l'Oiseleur d'appeler et d'attirer dans le même piége, tout autant d'autres perdrix qu'il s'en présenterait dans son champ, s'il voulait lui laisser la vie. Non, non, dit-il, je n'aime point les traîtres. Tu n'en mourras que plutôt, puisque tu es assez infame et assez lâche pour trahir tes semblables, pour te sauver toi-même.

Quel que soit, mes enfans, votre état sur la terre,
Faibles, puissans, heureux, ou dans l'adversité,
Suivez dans tous les cas l'exacte probité;
Avec ce seul principe on est sûr de bien faire.

FABLE CCLXXIV.

LE CHAMEAU.

LA première fois que les hommes apperçurent le Chameau, ils furent épouvantés de la masse énorme de cette bête, et se mirent à fuir, pour se garantir de ses coups, la croyant très-dangereuse; mais s'appercevant qu'elle était douce et traitable, ils eurent l'assurance de s'en approcher de plus près. Enfin, comme ils virent qu'elle se laissait manier et approcher, ils la méprisèrent à un tel point, qu'ils lui donnèrent un mors, l'abandonnant à des enfans pour la conduire.

La crainte multiplie et grossit les objets;
L'imagination, si l'on fuit, les augmente:
Il faut, sans hésiter, courir les voir de près;
Soi-même on rit bientôt de sa folle épouvante.

FABLE CCLXXV.

JUPITER ET LE RENARD.

JUPITER ayant admiré la finesse et la prudence du Renard, le fit roi des animaux; mais voulant savoir s'il avait conservé son ancienne inclination à prendre au milieu des honneurs, le Dieu fit voler devant ses yeux un frelon, pendant

qu'il passait porté sur une litière. Le Renard le voyant, ne peut se contenir; il sort hors de la litière; et, comme autrefois, il cherche à l'attraper. Jupiter irrité le remit à son ancien rang.

Comblez un méchant d'honneurs et de dignités, il changera de rang sans changer de nature.

On tient toujours du lieu d'où l'on vient. . . . .
. . . .
Il faut en revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le Ciel établie :
Parlez au Diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

FABLE CCLXXVI.

JUPITER ET LE SERPENT.

Jupiter devait célébrer des noces : tous les animaux lui vinrent offrir des présens, chacun suivant son pouvoir. Un Serpent coupa donc avec ses dents une rose, et l'apportant à sa bouche, s'approcha pour l'offrir au Dieu. Jupiter ne l'apperçut pas plutôt, qu'il lui dit : Je reçois volontiers les présens des autres animaux, mais de ta bouche je n'en recevrai jamais.

Les méchans doivent être crains, alors même qu'ils semblent accorder des bienfaits.

Ce qu'on donne aux méchans toujours on le regrette;
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,

Il faut que l'on en vienne aux coups :
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

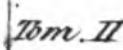
FABLE CCLXXVII.

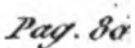
LE FOU ET LE SAGE.

Certain Fou poursuivait à coup de pierres un Sage. Celui-ci se retourne, et lui dit : Mon ami, tu m'as l'air d'un galant homme, je te prie de recevoir cette pièce de monnoie ; tu te fatigues assez pour en gagner davantage ; car, comme on dit, toute peine mérite salaire ; malheureusement, je ne suis pas opulent ; mais vois cet homme qui passe ; il est riche ; adresse-lui tes cadeaux ; il a de quoi te témoigner sa reconnaissance. . . . Amorcé par le gain, notre Fou tourne aussitôt ses pas vers l'autre bourgeois, et l'insulte comme le premier. Cette fois-là, il ne fut pas payé en argent. Le citoyen insulté appelle à son secours. On tombe de toutes parts sur le fou ; on le fustige ; on le bâtonne ; et en peu de minutes il devient assez sage pour prendre la fuite, et pour ne plus s'exposer à une semblable mortification.

Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

Le Fou et le Sage.


Tom. II


Pag. 80



Le Bucheron et la Mort.


Pag. 64



FABLE CCLXXVIII.

LA MORT ET LE VIEILLARD.

La Mort ne surprend point le sage,
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du tems où l'on se doit résoudre à ce passage.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie, se plaignait amèrement à la Mort, de ce qu'elle l'obligeait à partir précipitamment pour le sombre séjour des ames, et cela sans qu'il eût fait son testament, sans même qu'elle l'eût prévenu quelques mois d'avance. Est-il juste, disait-il, d'être pris ainsi au pied levé. Attendez au moins quelque peu, ma femme ne veut pas que je parte sans elle. J'ai un arrière-neveu à pourvoir; il me reste une aile à mon bâtiment à construire. . . . . ô Déesse cruelle, que vous êtes pressante ! . . . . Vieillard, dit la Mort, je ne t'ai point surpris. Tu as tort de te plaindre de mon impatience. N'as-tu donc pas cent ans ? Trouve-moi dans Athènes deux mortels aussi vieux que toi. Trouve-m'en dix dans toute la Grèce. J'aurais dû te trouver tout prêt au passage, ton testament tout fait, ton arrière-neveu pourvu, et ton bâtiment construit. Ne t'ai-je pas assez prévenu, lorsque tu n'as plus marché qu'en chancelant, que tu as perdu la

mémoire, et que chez toi, l'esprit et le corps ont perdu toute leur vigueur? depuis long-tems l'astre du jour cesse de te réchauffer. Tu regrettes donc des biens qui ne te touchent plus. Tu as vu, depuis longues années, tous tes contemporains morts, mourans ou malade. N'étaient-ce pas là des avis bien sérieux sur ta fin prochaine? Allons, Vieillard opiniâtre, point de réplique, partons; peu importe à la société qui n'est plus rien pour toi, que tu fasses ou non ton testament.

Tu murmures, Vieillard; vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret:
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

La Mort avait raison: je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie, ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte; et qu'on fît son paquet;
Car de combien peut-on retarder le voyage?

FABLE CCLXXIX.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Un Loup poursuivait un Agneau: celui-ci se réfugia dans un temple: sortez de là, lui cria le Loup, sortez, les Prêtres pourroient vous immoler. Cela peut être, dit l'Agneau, mais j'aime mieux être une victime offerte à la divinité, que d'expirer sous tes dents.

Une traîtresse voix bien souvent nous appelle :
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle (1).

FABLE CCLXXX.

LE FILS ET SON PERE.

Un Vieillard timide n'avait qu'un Fils. Ce Fils brave et courageux aimait pasionnément la chasse. Dans un songe, le bon Père crut voir son fils déchiré par un Lion. Crainte que le rêve ne se réalise, il fait aussitôt construire un bâtiment agréable, mais élevé : il y conduit son fils et l'empêche d'en sortir. Rien n'était négligé pour le distraire ; des animaux de toutes espèces étaient peints sur les murs : au milieu d'eux on voyait un Lion. Ces objets, loin de consoler le jeune homme, augmentaient ses chagrins. Un beau jour il s'approche du lion et lui parle en ces termes : ô fatal animal, c'est ta vilaine figure, apparue en songe à mon Père ; c'est toi qui causes ma capivité : il dit, et tout en colère, il le frappe du poing comme s'il voulait lui crever les yeux ; mais une écharpe s'enfonce dans un de ses doigts ; l'enflure succède, l'inflammation s'y joint, elles gagnent jus-

(1) Qui fuyait quand on l'appelait.

qu'aux aînes : la fièvre survient; l'infortuné jeune homme expire, et malgré le songe de son Père, un lion cause sa mort.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

. . . .

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

FABLE CCLXXXI.

L'ANE SAUVAGE.

Un Ane sauvage ayant apperçu dans un lieu découvert un Ane domestique, alla jusqu'à lui, et voyant le bon état de son corps, il l'estimait heureux d'être aussi bien nourri. Mais quand il vit que sur son dos on posait un lourd fardeau, qu'un valet le surveillait de près, et de tems en tems le régalait de coups de bâton. Est-ce là du bonheur, lui dit-il ? comme je me trompais! si c'est là la félicité, tu l'achetes bien cher.

N'enviez pas un gain que l'on acquiert qu'à force de périls et de maux.

Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

. . . .

Hélas ! que sert la bonne chère,
Quand on n'a pas la liberté !

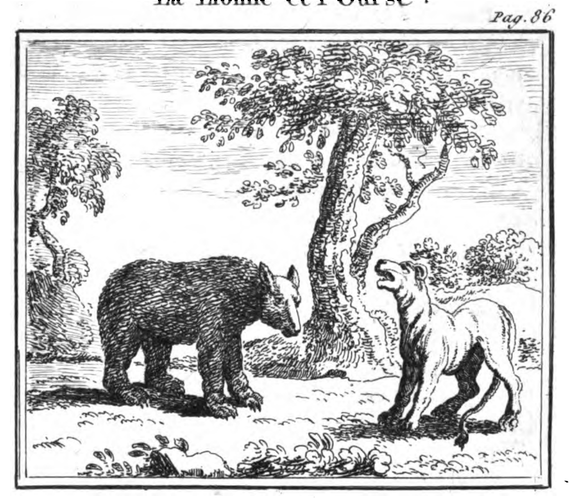
Le Gentilhomme, le Patre et le Fils de Roi.

Tom. II — Pag. 85



La Lionne et l'Ourse.

Pag. 86



FABLE CCLXXXII.

LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE ET LE FILS DE ROI.

Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, et un Fils de roi, tous quatre chercheurs de nouveaux mondes, presque nus, échappés à la fureur des flots, et réduits à la plus profonde misère, demandaient aux passans de quoi soulager leurs souffrances. Excédés de fatigue, ils s'assirent au bord d'une fontaine. Là, ils tinrent conseil. Le Prince s'étendit sur le malheur des grands, Le Pâtre fut d'avis qu'en éloignant l'idée du passé, chacun fît de son mieux, et s'occupât des moyens de pourvoir aux besoins commun. Cet avis fut applaudi. Tous quatre convinrent que chacun devait payer de sa personne : le Marchand savait l'arithmétique, et il calculait déjà ce que ses leçons pourraient lui produire par mois. J'enseignerai la politique, s'écria le Fils du roi. Et moi le blason, dit le Noble. . . . Amis, dit modestement le Pâtre, vous parlez bien; mais le mois a trente jours. Faudra-t-il donc jeûner jusqu'au dernier jour du mois? L'espérance que vous me donnez est très-bonne; mais elle est fort éloignée; et cependant j'ai faim; qui pourvoira au souper d'aujourd'hui?

qui payera mon dîner de demain? Vous demeurez muets. J'y suppléerai. . . . . En finissant ces mots, le Pâtre court à une forêt voisine, il fit des fagots, les vendit, et leur produit empêcha qu'un long jeûne n'envoyât nos quatre discoureurs dans le noir séjour des ombres.

Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
Et, graces aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

FABLE CCLXXIII.

LA LIONNE ET L'OURSE.

Une Lionne avait perdu son faon, qu'un chasseur avait pris. Cette mère infortunée poussait nuit et jour des rugissemens tels que toutes les forêts d'alentour en retentissaient. L'Ourse, impatientée d'un tel vacarme, va trouver sa commère, et lui dit: Je n'ai, ma voisine, qu'un mot à vous dire: Tous les enfans qui sont passés par vos griffes, n'avaient-ils ni pères ni mères? . . . . Ils en avaient, sans doute, ma commère. . . . . Hé bien! s'il en est ainsi, puisque leur mort n'a fait aucun bruit, et que les mères de ces malheureux se sont tues, que ne vous taisez-vous aussi? . . . . Moi, me taire! moi, la plus malheureuse de toutes les créatures! moi, qui n'avais qu'un fils, et qui

l'ai perdu ! Ah ! il ne me reste plus qu'à traîner ma vieillesse douloureuse et pénible. . . . . Dites-moi, ajouta l'Ourse, qui vous force à vous livrer ainsi à la douleur ? . . . . C'est le destin qui me poursuit. . . . . Ah ! cessez de rejeter les événemens qui vous déplaisent sur le destin. Ce langage-là fut toujours celui de tous ceux qui souffrent ; et c'est à tort qu'ils accusent la fortune des malheurs qui leur arrivent, et qui souvent sont leurs propres ouvrages.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous :
Je n'entends raisonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des Cieux,
Qu'il considère Hécube (1), il rendra graces aux Dieux.

FABLE CCLXXXIV.

LE LOUP ET LE BERGER.

Un Loup poursuivait tous les pas d'un troupeau de brebis, et n'y faisait aucun dommage. Le Berger le guettait, et, le regardant comme ennemi, épiait ses moindres démarches ; mais n'ayant pas à s'en plaindre, et le Loup n'ayant pas fait le moindre vol, il s'imagina que c'était plutôt un gardien qu'un ennemi. Dans cette

(1) Hécube était l'épouse du roi Priam. Elle fut réduite en esclavage, après avoir vu mettre à mort son mari et la plupart de ses enfans.

idée, forcé d'aller à la ville, il confia au Loup le soin de ses brebis. Le Loup accepta; mais l'occasion lui paraissant si belle, il en dévora le plus grand nombre. Le Berger de retour vit tout le carnage. Las ! dit-il, c'est bien à moi qu'il faut m'en prendre; devais-je confier des Brebis à un Loup ?

Ce Loup avait raison : est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux, et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or; autant que nous pourrons,
Ils n'auront ni croc ni marmite.
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en hermite ?

FABLE CCLXXXV.

JUPITER.

JUPITER après avoit formé les hommes, leur donna toutes les affections; il oublia seulement la pudeur. Ne sachant plus comment l'introduire dans l'ame, il lui ordonna d'entrer avec les autres. La Pudeur se plaignit d'abord de ce traitement; mais comme Jupiter insistait, hé bien, j'obéirai, dit-elle; mais à cette condition que l'amour n'entrera pas avec moi, et que s'il entre je fuirai sur le champ. Aussi ne voit-on jamais la pudeur chez les victimes de l'amour.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence.

FABLE CCLXXXVI.

L'ANE ET LA CHEVRE.

Un particulier nourrissait ensemble une Chèvre et un Ane. La Chèvre, envieuse de l'abondante nourriture que l'on donnait à son compagnon, lui fit remarquer combien on le traitait mal, toujours le faisant moudre, toujours le chargeant de fardeaux, et lui conseilla de feindre une maladie épileptique, et de se jeter dans une fosse pour se reposer. L'Ane suivit le conseil de la Chèvre, se laissa tomber et fut brisé. Le maître aussitôt fait venir un médecin, le prie de secourir son Ane. Que l'on fasse infusion du poumon d'une Chèvre, ordonne le Docteur, et je garantis la guérison. La Chèvre fut sacrifiée, et l'Ane fut guéri.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

FABLE CCLXXVII.

L'ANE ET LE CHIEN.

Un Ane, chargé de toutes sortes de provisions, voyageait un jour avec un Dogue. Tous deux avaient grand faim; mais, chemin faisant, l'Ane broutait de tems à autre quelque chardon, qui le soulageait dans sa souffrance. Le Chien, qui n'avait pas le même avantage, aurait bien voulu aussi manger quelque chose, et il pria l'Ane de lui permettre de prendre un morceau de pain dans ses paniers. « Je n'ai pas de pain à te donner, répondit brusquement le Baudet, et, si tu as faim, tu peux faire comme moi ». Sur les entrefaites, arrive un loup qui menace de les assaillir. L'Ane, saisi d'effroi, dit au Chien qu'il espérait qu'il ne négligerait pas de le défendre, dans le cas que le loup l'attaquât. « Non, non, dit le Chien, je ne vous défendrai pas. Ceux qui veulent manger seuls, doivent aussi se défendre tout seuls. Ainsi, il abandonne son camarade à la merci du loup, qui sut bien profiter de cette mésintelligence entre nos deux voyageurs.

Aimons-nous les uns les autres, protégeons-nous réciproquement; tel est le but de la société, dont la dissolution serait inévitable, si les membres qui la composent cessaient de contribuer à l'interêt commun.

l'Ane et le Chien.


Tom. II

Pag. 90.



l'Oiseau et ses Petits.

Pag. 91.



« Il faut s'entr'aider, c'est la loi de la nature ».

. . . .

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même ;
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

FABLE CCLXXVIII.

L'OISEAU ET SES PETITS.

Au tems de la moisson, il y avait dans un champ un nid rempli d'Oiseaux, qui n'avoient pas encore de plumes. Toutes les fois que la mère de ces petits oiseaux quittait le nid, pour aller chercher de quoi les nourrir, elle leur recommandait soigneusement de bien retenir tout ce qu'ils entendroient, pour lui en rendre un compte fidèle à son retour. Ils lui dirent un jour, que le maître du champ, accompagné de l'un de ses fils, déjà fort et robuste, était venu visiter la moisson, et qu'il avait résolu de couper son bled avec le secours de ses amis. La mère des Oiseaux ne parut point étonnée de cette nouvelle. Le lendemain elle alla, selon sa coutume, chercher de la nourriture à ses petits, qui lui dirent à son retour, que le maître du champ se servirait pour couper son bled, de ses parens et de ses amis. Elle leur dit qu'il n'y avait

encore rien à craindre pour eux; mais quand ils lui eurent dit que le maître du champ y viendrait avec ses valets, et son fils; c'est maintenant, dit-elle, qu'il faut partir, et chercher une retraite plus assurée.

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe;
Il n'est pour voir que l'œil du maître.

Toi donc, quoi que tu sois, ô père de famille!
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte;
Que si quelque affaire t'importe
Ne la fais pas par procureur.

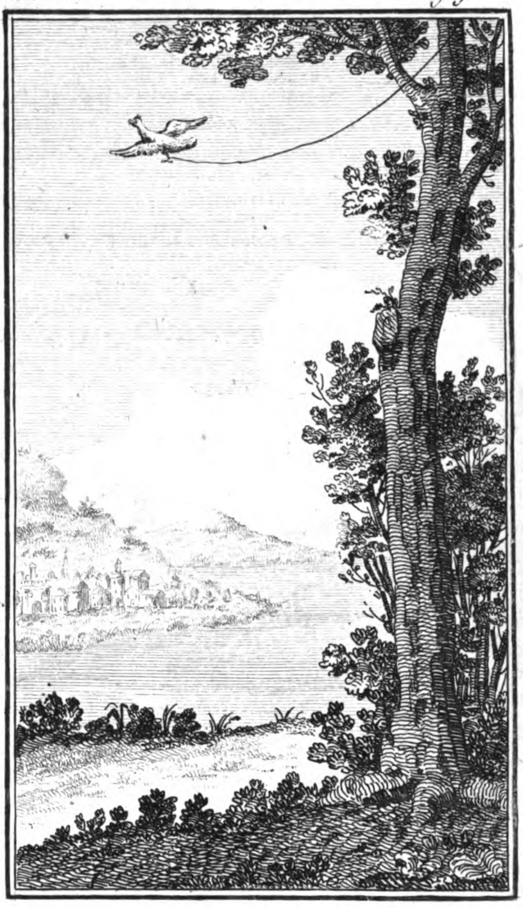
FABLE CCLXXXIX.

LA FOURMI.

La Fourmi fut d'abord un homme. Son occupation était l'agriculture; jamais content du fruit de ses travaux, il enlevait partie de la récolte de ses voisins. Jupiter irrité de voir en lui tant de cupidité, le métamorphosa en ce petit insecte qu'on appelle Fourmi; mais il eut beau changer sa forme, il ne put changer son caractère; et maintenant encore dans nos champs, il va, vient, vole ce qu'il peut et le cache à son usage.

Vous changeriez le méchant de figure et de forme, vous ne changeriez pas les mœurs qu'il a reçu de la nature.

l'Aigle et l'Homme.



Tant le naturel a de force!
Il se moque de tout; certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli:
En vain de son train ordinaire,
On le veut désaccoutumer:
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.

FABLE CCXC.

L'AIGLE ET L'HOMME.

Un Aigle fut un jour attrapé par un homme. Celui-ci lui arracha les plumes des ailes et le mit ensuite avec ses poules. La tristesse s'empara de l'oiseau: il n'osait pas lever la tête. Enfin un autre homme l'acheta, lui adapta des plumes. L'Aigle aussitôt se mit à voler, et fondant sur un lièvre le prit et l'emporta à son bienfaiteur comme un gage de sa reconnaissance. Un Renard le vit. Que fais-tu lui dit-il? ce n'est pas au second, c'est au premier qu'il fallait l'offrir, afin qu'une autre fois s'il venait à te prendre encore, il ne te privât pas de tes ailes.

Il est bon d'être charitable,
Mais envers qui? c'est-là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

FABLE CCXCI.

LA CORNEILLE.

Un Oiseleur ayant pris une Corneille, lui mit un fil à la patte et la donna à son enfant pour lui servir d'amusement. Aussitôt qu'elle put, elle trompa son gardien et s'enfuit pour chercher la liberté dans son nid. En fuyant, elle emporta malheureusement le fil avec elle, et ce fil s'étant pris dans les branches d'un arbre, captive de nouveau, ne pouvant aller chercher de nourriture, l'amour de la liberté me perd, dit-elle; je n'ai pu souffrir la captivité chez les hommes, et par ma faute je vais perdre la vie.

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudrait bien être soldat,
A qui le soldat porte envie.

FABLE CCXCII.

LE LOUP ET LA LAYE.

Un Loup qu'un long jeûne avait affamé, parcourait depuis plusieurs jours une forêt, sans trouver aucune proie, lorsqu'il rencontra une Laye qui allétait ses petits. On sait que ces deux

Le Loup et la Laye.

Tom. II Pag. 94.





Le Loup Sous la Peau d'une Brebis.

Pag. 96.



animaux ne s'en cèdent guère en force ni en courage, et que rarement le Loup s'expose à attaquer l'autre animal, sans avoir usé de quelque supercherie, pour faire tomber son ennemi dans le piége. « Bonjour, ma commère, dit le Loup à la Laye, que vous êtes heureuse d'avoir une aussi charmante famille ! vous seriez bien plus heureuse encore, si vos nombreux enfans n'avaient apporté en naissant le germe d'une maladie, qui doit les faire tous périr dès le berceau ; mais consolez-vous, je puis remédier à ce vice de naissance. J'ai un remède simple et facile, et si vous y consentez, je vais le leur administrer ; mais, pour qu'il puisse être appliqué avec succès, il faut que le Sanglier, leur père, soit présent à l'opération. En conséquence, laissez reposer vos petits sur le gazon, allez chercher mon compère ; et ce soir même, vous aurez la consolation de voir votre petite famille jouir d'une santé robuste et inaltérable. . . . . « Cessez, dit la Laye, de m'offrir vos services. Des remèdes sortis de vos mains ne peuvent être que des poisons. Jamais le méchant, tel que vous ne fit le bien que dans l'intention perfide d'opérer le mal ; et le dernier moment de ma famille et de moi serait celui où nous serions forcés de recourir à vos prétendus bienfaits ».

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse !
Des malheurs qui sont sortis

De la boëte de Pandore (1),
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est le fourbe à mon avis.

FABLE CCXCIII.

LE LOUP SOUS LA PEAU D'UNE BREBIS.

Un Loup eut autrefois l'adresse de se revêtir de la peau d'une Brebis ; et sous ce déguisement, il parvint à dévorer un très-grand nombre d'agneaux. Le Berger s'apperçut enfin de la supercherie ; et, ayant tendu un piége au fripon, il s'en saisit, et le pendit à une potence fort élevée, pour que le spectacle servît d'exemple à ceux qui voudraient imiter l'hypocrite : le Berger eut l'attention de le pendre couvert de la peau de brebis. Tous les voisins accourent, et s'étonnent de voir une brebis pendue par son propre berger ; ils lui en demandent la cause. « Ce n'est pas là une brebis, dit-il, ce n'est que la peau d'un mouton, qui servait à cacher le cœur et les friponneries d'un Loup ».

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre;
Quiconque est loup, agisse en loup ;
C'est le plus certain de beaucoup.

(1) Pandore fut une belle fille, forgée, dit la fable, par Vulcain, et à laquelle Jupiter donna une boëte remplie de toutes sortes de maux.

FABLE CCXCIV.

LA POULE ET L'HIRONDELLE.

Une Poule trouvant par hasard des œufs de serpent, les prit et les couva. Une Hirondelle la vit. Quelle folie fais-tu là, lui dit-elle? Tu ne connais pas ce que tu couves, tu seras la première victime de ton bienfait.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs;
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
. . . .
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

FABLE CCXCV.

LE RENARD ET LE CHIEN.

Un Renard ayant trouvé un troupeau de Brebis, s'approcha d'un agneau et feignit de l'embrasser. Que fais-tu là? lui dit le Chien. Tu le vois, répondit le Renard, je joue avec cet agneau; je l'allaite. Oh bien! répondit le Chien, si tu ne fuis au plutôt, moi je te ferai de mes caresses.

C'est ainsi qu'il faut parler aux fourbes et aux voleurs.

Car c'est double de tromper le trompeur.

FABLE CCXCVI.

LE CHEVAL, LE BOEUF, LE CHIEN, ET L'HOMME.

Un Cheval, un Bœuf et un Chien, pour échapper aux rigueurs du froid, se refugièrent chez un Homme. Celui-ci les reçut avec bonté, leur fit un gradn feu, les réchauffa, puis il donna de l'orge au Cheval, de la paille fraiche au Bœuf, et il prit de sa table quelque chose pour le Chien. Ces animaux reconnaissans, pour le payer de son hospitalité, lui donnèrent chacun une partie de leur vie : le Cheval ses premières années, et c'est pour cela que l'homme est léger, bouillant et fier dans sa jeunesse : le Bœuf lui donna le milieu de la sienne; aussi voit-on l'Homme à l'âge mûr travailler et accumuler des richesses : enfin, le Chien lui donna ses derniers jours; c'est pour cela que le vieillard est chagrin, morne, n'aime que celui qui le caresse, le flatte et le nourrit, et qu'il insulte et maltraite les autres.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde;
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

FABLE CCXCVII.

LE NOYER.

Un Noyer planté dans un chemin, rapportait beaucoup de fruits. Les passans le déchiraient à coups de pierres, pour en avoir les noix. Malheureux que je suis ! dit l'Arbre d'une voix lamentable, faut-il que je reçoive de pareilles marques de reconnaissance de ceux pour qui mon fruit est si agréable ?

On voit bien des hommes ingrats et malfaisans, qui rendent le mal pour le bien.

FABLE CCXCVIII.

L'ENFANT QUI VA A LA CHASSE AUX SAUTERELLES, ET LE SCORPION.

Un Enfant, devant la maison paternelle, courait après des Sauterelles. Il en avait déjà pris beaucoup, quand, appercevant un Scorpion, qu'il crut être une grosse Sauterelle, il fit un creux de sa main pour l'attraper plus facilement; il l'allait prendre : mais le Scorpion dressant son dard, lui dit : tu t'y prends de manière à per-

dre toutes les Sauterelles que tu as déjà prises.

Il est beau de connaître les choses opposées, d'aimer les bonnes et de fuir les honteuses.

FABLE CCXCIX.

LE PERROQUET ET LE CHAT.

Un Homme fit acquisition d'un Perroquet, et le laissa libre dans sa maison. Celui-ci, bientôt familier, monta sur son bâton et entonna d'agréables chansons. Un Chat qui l'examinait lui dit : qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? Mon maître, lui répondit l'oiseau, m'acheta dernièrement. Eh bien ! dit l'autre, n'êtes-vous pas assez impudeut, nouveau venu, d'oser crier ainsi, tandis que moi qui suis né ici, je n'ai pas la permission de laisser échapper un cri ? si je l'ose, on me chasse en me grondant ; et vous avec audace vous criez à tue tête. Ah ! reprit le Perroquet, maître de la maison, ne me plaignez pas ; c'est que ma voix ne déplaît pas tant que la vôtre.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr ; cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
us sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

FABLE CCC.

L'ARAIGNÉE ET LA GOUTTE (1).

L'Araignée, pour se délasser, se promenait un jour après son travail. La Goutte vint par hasard à sa rencontre d'un pas chancelant, et ne put l'aborder qu'avec beaucoup de peine. Après avoir marché ensemble pendant un jour, elles arrivèrent sur le soir auprès d'un village. Chacun chercha un hospice convenable pour se retirer. L'Araignée, sans raisonner longtems, entre dans la maison d'un homme riche. Elle commença d'abord à tendre ses toiles, dans le dessein de s'y établir; mais un moment après on détruisait tout son ouvrage. Elle ne savait de quel côté se tourner, pour travailler en sûreté et pour éviter les insultes du balais. Elle se trouvait malheureuse et pauvre, au milieu de l'abondance. La Goutte, sous la figure d'un mendiant, put à peine obtenir la permission d'entrer dans la cabane d'un pauvre villageois, où elle se vit exposée à toutes sortes de misères. On servait pour le repas un pain fort dur; fort bis, et de l'eau pour boire. La Goutte harassée du voyage, ne trouva qu'un

(1) Cette Fable ingénieuse est tirée de Gerbellius.

lit fait de planches pour se reposer, sans duvet, sans feuilles molles; un lit si dur, et si incommode ne convenait guère à des membres délicats. A peine le Soleil fut-il levé, que l'Araignée et la Goutte s'abouchèrent pour se raconter mutuellement leurs aventures. L'Araignée commença la première, et lui exposa toutes les incommodités qu'elle avait souffertes pendant la nuit, et les ravages que les balais avaient faits parmi ses toiles. La Goutte à son tour se plaignit de la pauvreté de son hôte; mais elle n'eut pas le tems de montrer à l'Araignée les meurtrissures qu'un lit si dur lui avait fait par tout le corps. Elles prirent de concert la résolution de changer de méthode à l'avenir, et conclurent ensemble que l'Araignée désormais logerait dans les cabanes des pauvres, et la Goutte dans les palais des grands. Il était déjà tard lorsqu'elles arrivèrent toutes deux à la porte d'une grande ville. La Goutte se ressouvenant de la résolution qu'elle avait prise, s'alla cacher furtivement dans la maison d'un homme fort riche. Avec quelle complaisance, avec quels égards, avec quels respects fut-elle reçue du maître du logis! On la fit asseoir sur des coussins remplis de plumes de cygnes; on lui servit tous les vins les plus délicats, des faisans, et les viandes les plus exquises; enfin tout ce que l'on peut inventer pour le plaisir, et pour les délices, fut mis en œuvre, afin de contenter cette nouvelle hôtesse. L'Araignée alla se loger dans

la cabane d'un homme fort pauvre ; elle y étendit ses toiles en toute liberté ; les murailles étaient par-tout entr'ouvertes, elle eut tout le loisir de faire tous les ouvrages qu'elle voulut, sans que personne se mît en devoir de l'interrompre dans son travail, ou de lui tendre des piéges pour la surprendre. Elle ne craignait dans ce lieu de sûreté les insultes de personne. Elle se voyait au dessus des insultes du balais. Peu de jours après, la Goutte vint rendre visite à l'Araignée ; elle lui exagera son bonheur, sa félicité, l'abondance où elle vivait, les délices qu'elle goûtait dans la maison de ce riche, chez lequel elle était allée se loger. L'Araignée lui parla aussi avec beaucoup d'éloges de la vie qu'elle menait, et de la liberté entière qu'on lui laissait d'étendre ses toiles, et de faire ses autres ouvrages en toute assurance sans être inquiété de personne : de sorte qu'elles conclu-clurent ensemble, que dans tous les voyages qu'elles feraient, la Goutte se logerait toujours chez les riches, et que l'Araignée se retirerait dans les cabanes des pauvres.

Quoique plusieurs moralités puissent convenir à cette fable, cependant son but principal est de montrer que pour être heureux, chacun doit choisir une place, et un état qui lui soit propre. Cette fable nous apprend encore que les maisons des grands et des riches sont le sé-

jour ordinaire des maladies, et principalement de la Goutte. Enfin que moins on a de richesses, plus l'on jouit d'une liberté parfaite. Ainsi :

L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très-sagement de changer de logis.

FABLES MYTHOLOGIQUES.

FABLE PREMIERE.

Origine du monde, suivant les mythologues grecs.

AVANT que la mer, la terre, et le ciel qui les environne, fussent produits, l'univers entier ne présentait qu'une seule forme. Cet amas confus, ce vain et inutile fardeau, dans lequel les principes de tous les êtres étaient confondus, c'est ce qu'on a appelé le chaos. Le soleil ne prêtait point sa lumière au monde; la lune n'était point sujette à ses vicissitudes, la terre ne se trouvait point suspendue au milieu des airs, où elle se soutient par son propre poids; la mer n'avait point de rivages; l'eau et l'air se trouvaient mêlés avec la terre, qui n'avait point encore de solidité; l'eau n'était point fluide, et l'air manquait de lumière : tout était confondu. Aucun corps n'avait la forme qu'il devait avoir, et tous ensemble se faisaient obstacle les uns aux autres. Le froid combattait contre le chaud, le sec avec l'humide, les corps qui étaient durs attaquaient ceux qui ne faisaient point résistance : les pesans disputaient avec les légers.

Dieu, ou la nature elle-même, termina tous ces combats, en séparant le ciel d'avec la terre, la terre d'avec les eaux, et l'air le plus pur d'avec l'air le plus grossier. Le cahos ainsi débrouillé, Dieu plaça chaque corps dans le lieu qu'il devait occuper, et établit les lois qui devaient en former l'union. Le feu, qui est le plus léger des élémens, occupa la région la plus élevée; l'air prit au dessous du feu la place qui convenait à sa légéreté; la terre, malgré sa pesanteur, trouva son équilibre; et l'eau qui l'environne fut placée dans le lieu le plus bas.

FABLE II.

Formation de l'homme, suivant Ovide.

Après cette première division, Dieu arrondit la surface de la terre, et répandit les mers par-dessus. Il permit aux vents d'agiter les eaux, sans toute fois permettre aux vagues de passer les bornes qui leur furent prescrites. Il forma ensuite les fontaines, les étangs, les lacs et les fleuves, qui, renfermés dans leurs rives, coulent sur la terre, où ils sont quelquefois engloutis, ou ils portent leurs eaux dans la mer; et comme ils n'ont plus alors d'autres rivages que ceux de l'Océan, ils se trouvent moins pressés que dans les bords qui les resserraient aupara-

vant. Il commanda aussi aux campagnes de s'étendre, aux arbres de se couvrir de feuilles, aux montagnes de s'élever, et aux vallées de s'abaisser. Comme le ciel est coupé par cinq zones, dont il y en a deux qui sont à droite, deux à gauche, et une au milieu, qui est la plus chaude, Dieu partagea la terre de la même manière. Celle de ces cinq zones qui occupe le milieu, est inhabitable par sa trop grande chaleur; celles qui sont aux deux extrémités, sont toujours couvertes de neiges et de frimats; les deux autres sont tempérées par le mélange du chaud et du froid. L'air s'élève au dessus de la surface de la terre: comme il est plus pesant que le feu, il est aussi plus léger que l'eau et la terre. C'est dans la région de l'air que se forment les brouillards, les nuages, les tonnerres qui épouvantent les hommes, et les vents qui forment également la foudre et la grêle. L'auteur du monde a établi leur empire dans cette région; mais heureusement ils y ont leurs routes marquées; sans cela, ils renverseraient tout, tant est grande la discorde qui règne entre eux. *Eurus* a fixé son séjour dans le pays où se lève l'aurore, et ce vent souffle du côté de l'Arabie, de la Perse et des climats voisins de l'Orient. Les rivages où le soleil se couche sont le partage du *Zéphire*. L'affreux *Borée* s'est emparé des climats glacés du Septentrion; et le vent du midi, qui forme les nuages et les pluies, règne dans la région qui est opposée au nord. Enfin l'*Ether*, ou cet

élément fluide et léger qui n'a rien de cet air grossier qui nous environne, devint la matière dont le ciel fut formé. Dès que l'auteur de la nature eut réglé les limites qui devaient servir de barrière aux différens corps qui composent l'univers, les astres, qui étaient renfermés dans la masse informe du chaos, commencèrent à briller de toutes parts; et afin que chaque région fût peuplée, les étoiles, images des Dieux, furent placées dans le ciel; les poissons habitèrent les eaux; les bêtes à quatre pieds eurent la terre pour demeure; et l'air fut le partage des oiseaux. Il manquait encore au monde un être plus parfait : il en fallait un qui fût doué d'un esprit plus élevé, et qui par-là, fût en état de dominer sur les autres. L'homme fut formé, soit que l'auteur de la nature l'eût composé de cette semence divine qui lui est propre, ou de ce germe céleste, que la terre, qui ne venait que d'être séparée du ciel, renfermait dans son sein. Promethée ayant détrempé de la terre avec de l'eau, en forma l'homme à la ressemblance des Dieux; et au lieu que les autres animaux ont la tête penchée vers la terre, l'homme seul la leve vers le ciel, et porte ses regards jusqu'aux astres. C'est ainsi qu'un morceau de terre, qui n'était auparavant qu'une masse stérile, parut sous la forme d'un homme; être jusqu'alors inconnu à l'univers.

FABLE III.

Le Siècle d'Or.

L'AGE d'Or commença. On observait alors les règles de la bonne foi et de la justice, sans y être contraint par les lois. La crainte n'était point le motif qui faisait agir les hommes, on ne connaissait point encore les supplices. Dans cet heureux siècle, il ne fallait point graver sur l'airain ces lois menaçantes, qui ont servi dans la suite de frein à la licence. On ne voyait point en ce tems-là des criminels trembler en présence de leurs juges; la sécurité où l'on vivait n'était point l'effet de l'autorité que leur donnent les lois. Les arbres tirés des forêts n'avaient pas encore été transportés dans un monde qui leur était inconnu. L'homme n'habitait que la terre où il avait pris naissance, et ne se servait point de vaisseaux pour s'exposer à la fureur des flots. Les villes, sans murailles ni fossés, étaient un asyle assuré. Les trompettes, les casques, l'épée, étaient des choses qu'on ne connaissait pas encore, et le soldat était inutile pour assurer aux citoyens une vie douce et tranquille. La terre, sans être déchirée par la charrue, fournissait toute sorte de fruits, et ses habitans satisfaits des alimens qu'elle leur présentait, sans être cultivée, se nourrissaient de

fruits sauvages, ou du gland qui tombait des chênes. Le printems régnait pendant toute l'année : les doux zéphirs animaient de leur chaleur les fleurs qui naissaient sur la terre : les moissons se succédaient sans qu'il fut besoin de labourer ni de semer. On voyait de toutes parts couler des ruisseaux de lait et de nectar, et le miel sortait en abondance du creux des chênes et des autres arbres.

FABLE IV.

Siècles d'Argent, d'Airain et de Fer.

Lorsque Jupiter, après avoir précipité dans le Tartare son père Saturne, se fut emparé de l'empire du monde, on vit paraître le siècle d'argent. Ce siècle fut, à la vérité, moins heureux que celui qui l'avait précédé; mais il fut plus heureux encore que celui d'airain qui le suivit. Jupiter ayant abrégé la durée du Printems, en forma l'Eté, l'Automne et l'Hiver, et divisa ainsi l'année en quatre saisons; alors les chaleurs excessives rendirent l'air brûlant, et les vents froids le glacèrent. Les hommes, obligés de se mettre à l'abri, se retirèrent dans les antres, dans les buissons les plus épais, ou sous des cabanes : telles furent leurs premières maisons. Enfin, la terre, pour être fertile, eut be-

soin d'être cultivée, et il fallut lui confier l'espérance du laboureur.

A ces deux âges succéda celui d'airain. Les hommes, devenus plus farouches, commencèrent alors à ne respirer que la guerre. Cependant ils ne se portèrent point encore à cet excès de scélératesse qui fut le caractère du siècle de fer. Ce fut alors qu'on vit un débordement général de tous les vices. La pudeur, la bonne foi et la vérité bannies de la terre, firent place à la fraude, à la trahison, à la violence, et à un avarice insatiable. Le pilote s'abandonna aux vents qu'il ne connaissait point; les arbres, changés en vaisseaux, quittèrent le séjour des montagnes pour aller braver les vagues et les flots. Il fallut marquer, par des limites, le partage de cette même terre, qui, jusqu'alors avait été commune, de même que l'air et la lumière. Peu contens des abondantes moissons et des autres alimens qu'ils en retiraient, les hommes allèrent fouiller jusque dans ses entrailles, pour en arracher les trésors qu'elle tenait cachés dans les lieux les plus profonds, comme si elle eût craint d'irriter leur convoitise. A peine en eut-on retiré le fer, et l'or, encore plus pernicieux que le fer, que l'on vit naître la discorde, qui employa l'un et l'autre, et qui, d'une main ensanglantée, fit retentir de tous côtés le bruit des armes. On ne vécut que de rapines, l'hospitalité ne fut plus un asyle assuré; le beau-père commença à redouter son gendre, et la

paix ne régna que rarement entre les frères. Le mari attenta sur la vie de sa femme, la femme sur celle de son mari. La cruelle marâtre employa le poison; les enfans abrégèrent les jours de leurs pères. La piété fut méprisée et abandonnée de tout le monde et de toutes les divinités. Astrée quitta la dernière le séjour de la terre, qu'elle vit couverte de sang.

FABLE V.

Tentatives impies des Géans contre le Ciel. Punition de ces brigands.

Les Cieux, qui auraient dû être un asyle plus assuré que la terre, ne furent cependant pas à couvert de l'insulte des Géans, qui en tentèrent la conquête. Pour y réussir, ils entassèrent montagnes sur montagnes : mais Jupiter, d'un coup de foudre, ayant mis en poudre le mont Olympe, renversa l'Ossa qui avait été placé sur le Pélion, et ensevelit ses ennemis sous ces vastes masses. On ajoute que la Terre, abreuvée du sang des Géans, ses enfans, en forma de nouveaux hommes. Ces restes infortunés d'une race cruelle se distinguèrent par leur mépris pour les Dieux, par leur violence et par leur amour pour le meurtre et pour le carnage. Ce sang pouvait-il former des hommes moins cruels?

Punition des Geans



Metamorphose de Lycaon.



FABLE VI.

Projet de Jupiter de détruire l'Univers souillé de crimes.

LORSQUE Jupiter eut considéré du haut des Cieux les crimes de cette race impie, il gémit, et se ressouvenant du festin abominable que Lycaon venait de lui présenter, il fut transporté d'une colère digne du maître du monde. Résolu d'assembler les Dieux, il les fit appeler au conseil, et ils s'y rendirent tous en diligence. Il est un chemin dans le Ciel qu'on apperçoit lorsqu'il n'y a point de nuages; sa blancheur lui a fait donner le nom de *Voie de lait*. C'est par-là que l'on se rend au palais de Jupiter; à droite et à gauche sont les maisons des Dieux les plus puissans; les divinités d'un moindre rang habitent ailleurs; et c'est l'assemblage de tous ces palais qui forme ce qu'on pourrait appeler la Cour du Ciel, s'il n'était point trop hardi de s'exprim r ainsi. Dès que les Dieux se furent assis sur des siéges de marbre, Jupiter, placé sur un trône plus élevé, et appuyé sur son sceptre d'ivoire, ayant branlé trois ou quatre fois la tête, et fait trembler la terre, la mer et le ciel, s'exprima en ces termes, qui marquaient son indignation et sa colère :

« Non, lorsque ces monstres, dont les cent

» bras étaient entortillés de serpens, tentèrent
» de se rendre maîtres du Ciel, je ne fus pas si
» embarrassé à en conserver l'empire, que je le
» suis aujourd'hui. L'ennemi, il est vrai, était
» redoutable, mais je n'avais en tête que des
» hommes d'une seule race; une seule victoire
» nous mettait tous en sûreté. Aujourd'hui, j'ai
» pour ennemi tous les habitans de la terre : il
» faut les perdre tous, si je veux régner. J'ai
» tout tenté pour les sauver; j'en jure par le
» Styx, et par les autres fleuves de l'Enfer; mais
» enfin, lorsqu'une plaie est incurable, il faut y
» appliquer le fer pour garantir les parties qui
» ne sont pas encore corrompues. Je tiens sous
» mon empire les demi-Dieux, les Nymphes,
» les Faunes, les Satyres, les Sylvains et les au-
» tres divinités champêtres : si nous ne les avons
» pas encore placées dans le Ciel, laissons-les du
» moins jouir en paix de l'asyle que la terre leur
» présente. Mais pouvez-vous croire qu'ils y
» soient en sûreté, lorsque le cruel Lycaon m'a
» tendu des piéges, à moi, qui lance la foudre
» et qui vous tient tous sous mon empire ? » A
ce discours, tous les Dieux saisis d'horreur, demandèrent avec empressement la vengeance d'un crime si hardi. Ainsi, lorsque des mains parricides voulurent éteindre le nom romain dans le sang de César, l'univers épouvanté de ce sacrilège en frémit d'horreur, et vous vîtes, grand Empereur (1), le zèle de vos amis, avec

(1) Auguste. C'est Ovide, le plus vil des adulateurs, qui parle ainsi au tyran de Rome.

le même plaisir que Jupiter remarqua celui des Dieux qui se déclarèrent pour lui. Après que ce Dieu eut appaisé, du geste et de la voix, le murmure que son discours avait excité, et que le respect qu'on avait pour lui eut imposé silence aux autres Dieux, il continua ainsi :

« Le criminel a été puni, n'en soyez point in-
» quiets; mais je veux vous apprendre et son
» crime et la vengeance que j'en ai tirée. Je sa-
» vais dans quels désordres les hommes étaient
» tombés, et j'aurais souhaité que le bruit qui
» s'en était répandu, eût été faux. Obligé de
» descendre du Ciel, et de me revêtir d'une
» figure humaine, j'allai visiter la terre. Je ne
» finirais point si je voulais vous parler de tous
» les crimes qui s'y commettaient; le mal était
» encore plus grand que ce qu'on en avait pu-
» blié ».

FABLE VII.

Perfidie de Lycaon, qui fait servir à Jupiter le corps d'un ôtage. Punition de ce crime.

« Après avoir traversé la montagne de Menale, dont les forêts sont remplies de bêtes sauvages, celle de Cyllène, et le mont glacé de Lycée, qui est couvert de pins, j'entrai sur le soir dans la

maison du cruel tyran qui gouverne l'Arcadie. J'avais assez fait connaître que c'était une divinité qui venait le visiter, et le peuple me rendait déjà les hommages qui me sont dûs. Lycaon se moquant de leur crédulité : « Je saurai bientôt, dit-il, si mon hôte est un Dieu ou un homme; j'ai un secret infaillible pour m'en assurer ». Il voulait en effet m'ôter la vie, pendant que je serais endormi; c'était par ce moyen qu'il prétendait découvrir la vérité. Ce n'est pas tout : pour le festin qu'il me préparait, il fit égorger un des ôtages que les Molosses lui avaient envoyé; et ayant fait bouillir une partie des membres de ce malheureux, et fait rôtir le reste, il les fit servir. Un feu vengeur, allumé par mon ordre, consuma bientôt ce palais. Lycaon épouvanté prend la fuite, et dès qu'il est au milieu de la campagne, et qu'il veut parler et se plaindre, il ne fait que heurler; transporté de rage, et toujours avide de sang et de carnage, il tourne sa fureur contre tous les animaux qu'il rencontre. Ses habits se changent en poil, ses bras prennent la même forme que ses jambes, en un mot, il devient loup; et dans ce changement, il conserve presque sa même figure, même couleur grisâtre dans son poil, l'air farouche, le même feu dans ses yeux, et tout son corps porte l'image de son ancienne férocité. Une seule maison a péri; mais elle n'était pas la seule qui méritât de périr. La cruelle discorde s'est emparée de la terre : on dirait que

tous les hommes ont juré d'être méchans. Il faut donc, et je l'ai résolu, qu'ils reçoivent promptement le châtiment qu'ils ont mérité ».

FABLE VIII.

Déluge universel.

Une partie des Dieux approuva la résolution que Jupiter avait prise d'exterminer le genre humain; et ceux qui furent de son sentiment, ajoutèrent de nouvelles raisons pour allumer encore davantage son courroux. Les autres Dieux se contentèrent de se déclarer pour son avis : mais la perte du genre humain parut également sensible à toute l'assemblée. On demanda à Jupiter ce que deviendrait le monde, lorsqu'il ne serait pas habité? Qui offrirait alors de l'encens sur leurs autels? S'il livrerait la terre à la merci des bêtes féroces? Le souverain des Dieux fit cesser leurs demandes et leur inquiétude, en leur promettant qu'il aurait soin de tout; que la terre serait repeuplée; que ses nouveaux habitans seraient bien différens de ceux qui les avaient précédés, et que leur origine même aurait quelque chose de merveilleux. Prêt à lancer ses foudres sur la terre, il craignit que tant de feux allumés de toutes parts, ne parvinssent jusqu'au Ciel, et n'embrâsassent les voûtes sacrées. Il se ressouvint qu'il était écrit dans le livre des des-

tinées, qu'un jour la mer, la terre et le ciel même seraient en feu, et que tout l'univers périrait dans un embrâsement général. Il change de résolution : il quitte les foudres que les Cyclopes venaient de forger; et, pour punir les hommes, il forme le dessein de les ensevelir sous les eaux, en faisant tomber des torrens de pluie de toutes les parties du ciel. Il renferme sur le champ dans les antres d'Eole, l'Aquilon et les autres vents qui écartent les nuages, et ne laisse en liberté que le vent du midi. Le voilà d'abord ce vent impétueux, qui vole avec ses ailes mouillées, le visage couvert d'un nuage épais et obscur, et la barbe chargée de brouillards. Les nuées assemblées sur son front, font couler l'eau de ses cheveux, de ses ailes et de son sein. Dès que ce vent orageux eut rassemblé les nuages, et qu'il les eut entassés les uns sur les autres, on entendit un grand bruit, et la pluie commença de tomber en abondance. La messagère de Junon, parée de différentes couleurs, amène de nouvelles eaux, et entretient l'humidité des nuages. En vain le laboureur forme des vœux pour ses moissons, elles sont renversées, et il voit périr en un moment le travail de toute l'année. Les eaux qui tombent du ciel ne suffisent pas à Jupiter irrité; Neptune, son frère, vient à son secours, et lui prête ses ondes. Il rassemble tous les fleuves dans son palais, et leur tient ce discours : « Un seul mot va » vous faire entendre mes ordres. Ouvrez vos

» sources, donnez un libre cours à vos eaux ;
» que rien ne les arrête ». A peine le Dieu de la mer avait proféré ce peu de paroles, que tous les fleuves partirent ; et ayant lâché les digues qui retenaient leurs eaux, elles commencèrent à couler avec impétuosité.

Neptune lui-même frappe la terre d'un coup de son trident ; elle en est ébranlée, et l'eau sort en abondance de ses gouffres les plus profonds. Les fleuves débordés inondent la terre, entraînent bleds, arbres, troupeaux, hommes, et renversent également les temples et les maisons. S'il se trouve quelque palais qui résiste à l'impétuosité du torrent, l'eau le couvre entièrement, et les tours mêmes demeurent ensevelies sous les ondes. Déjà la mer et la terre étaient confondues : tout était couvert d'eau, et l'océan n'avait plus de rivages. L'un cherche un asyle sur une montagne, l'autre se jète dans une barque, et rame sur les lieux mêmes qu'il venait de labourer. Celui-ci navigue sur ses moissons, ou sur son village inondé. Celui-là trouve un poisson au sommet d'un arbre. Si par hasard on veut jeter l'ancre, elle s'attache dans un pré ; les vaisseaux voguent sur les vignes : les monstres de la mer reposent dans les lieux où les chèvres paissaient auparavant ; les Néréïdes sont étonnées de voir sous les ondes, les bois, les villes et les maisons. Les dauphins habitent les forêts et ébranlent les arbres avec leurs nageoires ; les loups nagent pêle-mêle

avec les brebis; l'onde entraîne les lions et les tigres; la force des sangliers, ni la vîtesse des cerfs ne peuvent les garantir du naufrage; les oiseaux fatigués, après avoir cherché inutilement la terre pour s'y reposer, se laissent tomber dans l'eau; l'inondation avait déjà couvert les montagnes, et les lieux les plus élevés étaient submergés. Une partie de ceux qui s'y étaient retirés étaient ensevelis sous les vagues, et ceux que l'onde avait épargnés périrent par la faim.

FABLE IX.

Piété de Deucalion, qui se sauve seul du Déluge, avec sa femme Pyrrha.

LA Phocide, qui est entre l'Attique et la Béotie, était autrefois un pays fertile : le déluge la confondant autrefois avec la mer, n'en fit qu'un vaste champ couvert d'eau. Dans cette contrée est une montagne qui s'élève jusqu'au ciel, et dont les deux sommets sont au dessus des nuages : son nom est le Parnasse. Là, s'arrêta la petite barque qui portait Deucalion et sa femme. C'était le seul endroit que les eaux eussent épargné. Dès que Deucalion y fut arrivé, il offrit ses hommages aux nymphes Corycides, aux autres divinités de cette montagne, et à Thémis, qui y rendait alors ses oracles : car il

n'y eut jamais d'homme plus juste, ni plus équitable que Deucalion, ni de femme plus vertueuse et qui eût plus de respect pour les Dieux que Pyrrha. Jupiter voyant tout l'univers submergé, et que de tant de milliers d'hommes et de femmes, il n restait que ce couple pieux, ordonna à l'Aquilon de dissiper les nuages. Dès que le tems fut devenu serein, la terre commença à se découvrir : la mer irritée se calma; Neptune, quittant son trident, appaisa les flots, et ordonna à Triton de paraître sur les ondes avec son habit de pourpre, et de sonner de sa conque pour faire rentrer les flots dans la mer, et les fleuves dans leurs lits. Cette conque est une espèce de trompette recourbée qui va toujours en s'élargissant. Elle se fait entendre du milieu de la mer aux deux extrémités du monde. Dès que Triton eut donné le signal, toutes les eaux de la mer, et celles qui étaient répandues sur la terre, l'entendirent et se calmèrent; la mer commença à avoir des rivages, et les fleuves coulèrent dans leurs lits; les montagnes parurent sortir de la terre, la terre elle-même se montra peu à peu, et sembla s'élever à mesure que les eaux s'abaissaient. Les arbres long-tems cachés sous les flots, firent enfin paraître leurs têtes dépouillées de feuilles, et chargées de limon : lorsque Deucalion apperçut la terre entièrement déserte, dont un profond silence rendait le spectacle encore plus affreux, les yeux baignés de larmes, il parla ainsi à Pyrrha :

« O ma sœur ! ô mon épouse ! qui êtes seule
» restée de toutes les femmes ; le sang et le ma-
» riage nous unirent autrefois ; aujourd'hui nos
» communs malheurs doivent nous unir encore
» davantage. De quelque côté que le Soleil jète
» ses regards, il ne voit que nous deux sur la
» terre ; le reste est enseveli sous les eaux, en-
» core notre vie n'est-elle point en sûreté ; les
» nuages répandus de tous côtés m'épouvantent.
» Infortunée ! que deviendriez-vous si vous étiez
» échappée seule et sans moi de ce naufrage uni-
» versel ? Comment pourriez-vous calmer vos
» ennuis ? Qui pourrait vous consoler dans vos
» malheurs ? Pour moi, je puis vous l'assurer,
» ma chère épouse, je n'aurais pas survécu à
» votre perte, et les mêmes eaux qui vous au-
» raient engloutie, m'auraient servi de tom-
» beau. Que je souhaite de posséder le secret de
» mon père Prométhée, et de pouvoir réparer
» le genre humain, en animant, comme il fit,
» un peu de limon ; nous sommes restés seuls
» de tout ce qui respirait dans l'univers : les
» Dieux l'ont ainsi voulu ; seuls nous faisons
» voir qu'il y a eu des hommes sur la terre ».

FABLE X.

La Terre est repeuplée après le Déluge.

Ce discours leur arracha des larmes; résolus d'implorer le secours du Ciel, et de consulter les oracles, ils allèrent sur les bords du Céphise, dont les eaux quoiqu'encore troubles et chargées de limon, coulaient dans scn lit ordinaire. Après s'être purifiés en répandant de l'eau de ce fleuve sur leurs têtes et sur leurs habits, ils tournèrent leurs pas vers le temple de Thémis. Le toit en était couvert d'une mousse bourbeuse et puante, et ses autels étaient sans feu. A peine eurent-ils touché les degrés du temple, qu'ils se prosternèrent à terre, et, pleins de respect et de frayeur, ils les baisèrent en adressant leurs vœux à la Déesse. Si les Dieux, dirent-ils, se laissent fléchir aux prières des mortels, s'ils ne sont point inexorables, apprenez-nous, Thémis, de quelle manière nous pourrons réparer le genre humain; et soyez sensible à la désolation où l'univers est réduit. La Déesse, touchée de cette prière, rendit cet oracle : *Sortez du temple, voilez-vous le visage, detachez vos ceintures, et jetez derrière vous les os de votre grand'mère.* Etonnés de cet oracle, et ayant gardé pendant long-tems un profond silence, Pyrrha prend enfin la parole, disant qu'elle re-

fusait d'obéir à l'ordre de la Déesse. Elle la prie en tremblant de lui pardonner, si elle n'ose troubler les mânes de sa mère, en jetant ainsi ses os. Cependant ils examinent attentivement les paroles ambiguës de l'oracle, et cherchent à en découvrir le sens. Enfin, Deucalion calma par ces paroles l'inquiétude de Pyrrha : Ou je suis bien trompé, dit-il, ou les paroles de Thémis ont un autre sens : cet oracle n'ordonne rien de criminel; notre mère, c'est la terre, et ses os sont les pierres qu'on nous ordonne de jeter derrière nous. Quoique ce discours eût ébranlé l'esprit de Pyrrha, elle doutait encore si c'était-là le véritable sens des paroles qu'elle venait d'entendre, tant cet oracle leur laisse d'incertitude. Mais quel danger y avait-il à l'éprouver? Ils sortent du temple, se couvrent la tête, défont leurs ceintures, et jètent derrière eux des pierres, de la manière que Thémis le leur avait prescrit. Ces pierres (qui pourrait le croire, si l'antiquité n'en rendait témoignage?) commencèrent à s'amollir, à devenir flexibles, et prirent une nouvelle figure : et comme elles n'avaient déjà plus cette dureté qui leur est naturelle, on les vit croître; de sorte qu'on y appercevait, quoique confusément, quelque ressemblance avec des hommes : telle à peu près est celle qu'on remarque dans une statue de marbre, que le ciseau a commencé à tailler, mais qui n'est encore qu'ébauchée. Ce qu'il y avait d'humide et de terrestre dans les cailloux

fût changé en chair ; les parties les plus dures et les plus inflexibles devinrent des os ; leurs veines ne changèrent ni de forme ni de nom. Ainsi, dans peu de tems, avec le secours des Dieux, les pierres que Deucalion avait jetées, formèrent des hommes, et celles de Pyrrha, des femmes. C'est de là que vient cette dureté qui fait le caractère de l'homme, et cette force pour soutenir le travail : notre conduite découvre assez notre origine.

FABLE XI.

La Terre, échauffée des rayons du soleil, produit plusieurs monstres.

LORSQUE la terre fut réchauffée par les rayons du soleil, et que la chaleur eut fait fermenter la boue et le limon, les germes qui y étaient restés, comme dans le sein de leur mère, commencèrent à croître, et la terre produisit d'elle-même différentes espèces d'animaux. Ainsi, lorsque le Nil est rentré dans son lit, le limon qu'il laisse dans les campagnes inondées, produit un nombre infini d'insectes que l'on apperçoit en labourant la terre. Les uns commencent à se former, les autres n'ont pas encore tous leurs membres, et souvent, dans le même animal, une partie est vivante, pendant que le reste n'est qu'une terre informe. L'humidité et

la chaleur tempérée d'une certaine manière deviennent aisément le principe de la fécondité : car le feu et l'eau, quoique contraires, produisent tous les êtres, et l'union de ces deux qualités si opposées est la source de la génération. Ainsi, la boue que le déluge avait laissée, se trouvant échauffée par l'ardeur du soleil, la terre produisit non-seulement des animaux connus, mais aussi des monstres qu'elle ne connaissait pas encore. Elle te forma, quoique malgré elle, monstrueux Python, serpent d'une espèce nouvelle, qui devins la terreur des humains, par la masse énorme de ton corps. Apollon, qui jusqu'alors ne s'était servi de ses flèches que contre les chevreuils et les daims, épuisa son carquois contre cet affreux serpent, qui vomit enfin tout son venin avec son sang; et de peur que le tems n'effaçât le souvenir d'une victoire si mémorable, il institua des jeux solemnels, qui portèrent le nom de *Pythiens*, du monstre dont il venait de délivrer la terre. Ceux qui, dans ces jeux, étaient vainqueurs, ou à la lutte, ou à la course, ou à la conduite des chars, recevaient, pour récompense, une couronne de chêne : car il n'y avait point encore de lauriers, et les couronnes dont Apollon ornait sa tête, étaient faites de branches de toutes sortes d'arbres.

FABLE XII.

Entreprise téméraire de l'orgueilleux Phaëton, qui dédaigne les avis de son père.

Le palais du Soleil était élevé sur de hautes colonnes; l'or y brillait de tous côtés, et les pierres précieuses y jetaient un éclat qui imitait celui du feu; les lambris étaient couverts d'ivoire, et les portes étaient d'argent : la beauté de l'ouvrage surpassait encore la richesse de la matière. Vulcain y avait gravé de sa main l'océan qui environne la terre, la terre elle-même et le ciel. Les divinités maritimes paraissaient sur les ondes; Triton, avec sa conque à la main; Prothée, qui sait l'art de prendre une infinité de formes différentes; Ægéon, qui embrasse les monstrueuses baleines; et Doris, avec ses filles, dont les unes semblaient nager, pendant que les autres, assises sur des rochers, séchaient leurs cheveux, ou se faisaient porter sur le dos des monstres marins. Ces nymphes n'avaient pas toutes les mêmes traits; mais on remarquait sur leur visage cet air de ressemblance qui se trouve ordinairement entre des sœurs. La terre y était représentée avec les hommes qui l'habitent; on y voyait des villes, des forêts, des animaux, des

fleuves, des nymphes, et toutes les autres divinités champêtres. La brillante sphère dù Ciel couronnait tout l'ouvrage. Les douzes signes du Zodiaque y étaient représentés, six à droite et six à gauche. Dès que Phaëton fut entré dans ce palais, il voulut s'avancer vers le Soleil; mais n'ayant pu en soutenir l'éclat, il s'arrêta à quelque distance de lui. Ce Dieu, couvert d'une robe de pourpre, était assis sur un trône tout brillant d'émeraudes, il avait à ses côtés les Jours, les Mois, les Années, les Siècles, et les Heures, qui étaient à une distance égale les unes des autres. Le Printems y paraissait la tête couronnée de fleurs; l'Été, tout nu, en portait une d'épis; l'Automne avait un habit souillé de la vendange; et l'Hiver des cheveux blancs et hérissés. Le Soleil, au milieu de cette cour, ayant apperçu de ces mêmes yeux qui découvrent tout, le jeune Phaëton interdit et surpris de tant de merveilles : Quel est le sujet de votre voyage, lui dit-il ? Qu'êtes-vous venu chercher dans ce palais, Phaëton, vous que je reconnais pour mon fils ? Dieu de la lumière, lui dit alors Phaëton, mon père, si toutefois il m'est permis de vous appeler de ce nom, donnez-moi, je vous prie, des marques assurées, qui fassent connaître à tout l'univers que je suis votre fils. Rassurez-moi contre un doute qui m'afflige. A ce discours, le Soleil ayant quitté cette lumière éclatante, qui environnait sa tête, lui ordonna de s'approcher; et l'ayant embrassé : Oui, vous êtes mon fils,

lui dit-il, et vous méritez de l'être : Clymène ne vous a point trompé. Pour vous ôter, sur ce sujet, toute sorte d'inquiétude, demandez-moi ce qui vous plaira, vous êtes sûr de l'obtenir : je prends à témoin de mes sermens, ce fleuve redoutable, par lequel jurent les Dieux, et que mes rayons n'ont jamais découvert. A peine avait-il fait ce serment, que Phaëton le pria de lui donner la conduite de son char, pour éclairer le monde pendant un jour. Ah! mon fils, lui dit le Soleil, affligé du serment qu'il venait de faire, c'est ma précipitation, sans doute, qui est cause de la demande indiscrète que vous me faites : que ne puis-je me rétracter! c'est la seule chose que je voulusse vous refuser : il m'est du moins permis encore de vous détourner d'une entreprise si téméraire. Ah! Phaëton, ce que vous souhaitez est au dessus de vos forces et de votre âge : vous n'êtes qu'un simple mortel, et l'exécution du dessein que vous venez de former est au dessus du pouvoir des hommes et des Dieux même. Les Dieux peuvent souhaiter tout ce qu'ils veulent; mais je suis le seul qui puisse conduire le char enflammé qui éclaire le monde. Jupiter lui-même qui lance la foudre (eh! qu'avons-nous de plus grand que ce Dieu?) succomberait dans cette entreprise. D'abord, l'entrée du chemin est si roide et si escarpée, que mes chevaux, quoiqu'encore frais, n'y montent qu'avec beaucoup de peine; à midi, je me trouve si élevé, que quoique j'aie souvent

vu de cet endroit la mer et la terre, je suis toujours saisi d'horreur quand je les regarde. La fin de la carrière va si fort en descendant, que c'est-là sur-tout qu'on a besoin d'adressse et d'expérience. Thétis, qui me reçoit dans ses ondes, craint toujours que je ne m'y précipite avec mon char. Ajoutez à cela que le ciel tourne sans cesse, et d'un mouvement rapide entraîne avec lui les astres; il faut que je m'oppose à ce violent tourbillon, et que, malgré son impétuosité, je prenne une route toute contraire. Figurez-vous, pour un moment, que je vous aie confié la conduite de mon char; que ferez-vous? aurez-vous la force de vous opposer au mouvement du ciel, et d'empêcher qu'il ne vous entraîne? Vous vous imaginez peut-être que vous trouverez sur votre route des bois, des villes, des maisons, des temples : au lieu de cela vous ne rencontrerez par-tout que des obstacles insurmontables, et des monstres qui vous effrayeront. Pour tenir le droit chemin et ne point vous égarer, il faut passer entre les cornes du Taureau, et près du Sagittaire; un Lion furieux qui se présentera à vous, un Scorpion monstrueux, qui étend ses bras sur une grande partie du ciel; le Cancer qui a les siens recourbés : tout cela vous épouvantera. D'ailleurs, il n'est pas aisé de conduire mes chevaux, qui, toujours ardens et fougueux, soufflent le feu par la bouche et par les narines : quand ils sont une fois échauffés, et qu'ils commencent à

mordre leur frein, j'ai bien de la peine moi-même à les gouverner : ne m'obligez pas, mon fils, à vous charger d'un emploi si difficile et si dangereux : changez de dessein, il en est tems encore : vous demandez des marques certaines qui puissent vous assurer que vous êtes mon fils; en est-il de plus infaillible que la crainte que m'inspire le danger auquel vous voulez vous exposer? L'accablement où vous me voyez ne prouve-t-il pas assez que je suis votre père? Vous pouvez le remarquer sur mon visage; vous le verriez encore bien mieux, si vous pouviez pénétrer dans mon cœur; vous y reconnaîtriez le trouble et l'inquiétude d'un père qui vous chérit; cherchez ce qu'il y a de plus précieux dans le monde; demandez ce que les cieux, la terre et la mer ont de plus rare, vous êtes sûr de l'obtenir : je ne vous refuse qu'une seule chose, laquelle bien loin d'être pour vous une marque de distinction, deviendrait l'occasion infaillible de votre perte. Phaëton, vous croyez demander une grace, et c'est votre ruine que vous cherchez. Hélas! vous m'embrassez, mon fils, vous voulez obtenir votre demande; vous l'obtiendrez : j'ai juré par le Styx de vous accorder tout ce que vous souhaiteriez; mais encore un coup, souhaitez quelque chose de plus raisonnable. Ce discours ne fait point changer Phaëton, il s'oppose à toutes les raisons de son père, et n'a d'autre ambition que celle de conduire son char. Enfin, après avoir différé, au-

tant qu'il le pouvait, le Soleil conduisit son fils au lieu où était le char. C'était l'ouvrage de Vulcain; l'essieu, le timon, les roues en étaient d'or, et les raies étaient d'argent. Il était tout couvert de pierres précieuses, qui, venant à réfléchir la lumière du Soleil, éclataient de tous côtés. Tandis que l'ambitieux Phaëton considérait ce superbe ouvrage, la vigilante Aurore, vêtue d'un habit couleur de pourpre, ouvrit les portes de l'Orient, et son palais parsemé de roses. D'abord on vit les Étoiles disparaître, et Lucifer, qui les conduit, fut le dernier à se retirer. Apollon, ayant vu que le ciel et la terre commençaient à se colorer, et que le croissant de la Lune s'effaçait, commanda aux Heures d'atteler ses chevaux. Elles obéirent sur le champ, et les ayant fait sortir de l'écurie, où ils s'étaient rassasiés d'ambroisie, elles leur mirent les mors, et les attelèrent. Le Soleil ayant frotté le visage de son fils avec une essence céleste, de crainte que la flamme ne l'incommodât, et lui ayant ceint la tête de ses rayons : Mon fils, lui dit-il, en poussant un profond soupir, qui était comme le présage de son malheur, suivez du moins le dernier conseil que vous donne votre père : ne poussez point mes chevaux; et, autant que vous le pourrez, ne leur lâchez point la bride : ils vont assez vîte d'eux-mêmes; on n'a de la peine qu'à les retenir. Quoique le chemin où vous trouverez cinq grands cercles soit le plus droit, ce n'est pas celui-là qu'il faut sui-

vre; celui que vous devez tenir coupe obliquement trois des zones, et ne passe pas plus avant: prenez garde de ne point approcher de trop près celles qui confinent les deux pôles. Voilà la route que vous devez tenir; vous la reconnaîtrez à la trace que les roues y ont laissée; afin que le ciel et la terre soient échauffés également, il ne faut ni monter trop haut, ni descendre trop bas: si vous vous élevez trop, vous mettrez le ciel en feu; si vous descendez trop, vous brûlerez la terre; le milieu est le chemin le plus sûr, ne tournez point à droite du côté du serpent, ni à gauche du côté de l'autel, marchez à égale distance de ces deux constellations: j'abandonne le reste à la fortune; je souhaite qu'elle vous soit favorable, et qu'elle prenne plus de soin de vous, que vous n'en prenez vous-même. Mais pendant que je vous parle, la nuit a terminé sa carrière; l'Aurore a déjà dissipé les ténèbres; il n'y a plus de tems à perdre; prenez les guides, ou plutôt, si vous êtes capable de changer de résolution, préférez les sages conseils que je viens de vous donner, à l'envie que vous avez de conduire mon char. Vous pouvez encore abandonner le dessein téméraire que vous avez formé, et me laisser le soin d'éclairer le monde. Phaëton, sans écouter les avis de son père, saute sur le char, et charmé de prendre en main les rênes, il lui rend grace d'une faveur qui ne lui est accordée qu'à regret,

FABLE XIII.

Suites funestes de l'entreprise de Phaëton, faite malgré les conseils de son père.

CEPENDANT les quatre chevaux du Soleil, Pyroïs, Eoüs, Æton et Phlégon, remplissent l'air de hennissemens et de flammes, et frappent du pied la barrière du monde. Dès que Thétis, qui ne prévoyait pas le triste sort de son petit-fils, l'eut ouverte, et que les chevaux se virent en liberté dans la vaste carrière du ciel, ils partent, ils volent, et écartant les nuages qui se trouvent à leur passage, ils devancent les vents qui se sont levés avec eux. Cependant ils sentent bientôt que le charriot qu'ils conduisent n'a pas son poids ordinaire : et tel qu'un vaisseau qui ne se trouve pas bien lesté, est emporté par les vagues, ce char ne va que par sauts et par bonds; les chevaux abandonnent leur route ordinaire, et Phaëton épouvanté ne sait plus de quel côté il doit les tourner; et quand il le saurait, il ne peut plus en être le maître. Ce fut alors, pour la première fois, que les étoiles glacées du Septentrion sentirent de la chaleur, et cherchèrent vainement à se plonger dans l'océan, où il ne leur est pas permis d'entrer. Le dragon voisin du pôle du nord, toujours en-

gourdi de froid et peu redoutable, sentit les effets de la chaleur, et entra en fureur; on dit même que vous en fûtes troublé, languissant et paresseux Boote, et que votre chariot, qui vous retenait autrefois, ne vous empêcha pas de prendre la fuite. L'infortuné Phaëton, ayant considéré la terre du haut du ciel, et ne voyant que des abîmes de tous côtés, pâlit, et ses genoux tremblent; au milieu de tant de lumière, ses yeux se couvrent de ténèbres; déjà il voudrait n'avoir jamais manié les chevaux de son père; il se repent d'avoir voulu connaître son origine à ce prix, et d'avoir obtenu ce qu'il demandait; il aimerait mieux à présent ne passer que pour le fils de Mérops. Cependant il est emporté comme un vaisseau dont le pilote a quitté le gouvernail, en l'abandonnant à la merci des Dieux et des vents. Quel parti doit-il prendre? Il a déjà fourni une partie de la carrière, et il lui reste encore un bien plus grand espace à parcourir: il compare ces deux espaces l'un avec l'autre, il se tourne tantôt vers le couchant, tantôt vers le levant, et sa malheureuse destinée l'empêche d'arriver à aucun de ces deux termes. Dans l'effroi où il est, il ne sait plus à quoi se résoudre; il ne quitte pas encore les rênes, mais il n'a plus la force de les tenir; il ne se ressouvient plus du nom des chevaux; il ne voit de tous côtés dans le ciel que des prodiges et des monstres qui l'effraient. Il y a un endroit où le Scorpion forme deux arcs avec ses bras, et oc-

cupe en étendant son corps et sa queue, la place de deux signes. Le jeune Phaëton ayant apperçu ce monstre horrible, qui était couvert du noir venin qu'il exhalait, et qui semblait le menacer avec sa queue recourbée et pointue, perdit tout-à-fait le jugement, et la frayeur dont il fut saisi lui fit quitter les rênes. Dès que les chevaux les sentent flotter sur leur dos, ils s'emportent, et se voyant sans conducteur, ils parcourent les régions inconnues du ciel; ils vont où leur fougue les entraîne, et ne connaissent plus leur route; tantôt ils s'élèvent jusqu'aux étoiles du firmament, tantôt ils se précipitent jusque près de la terre, et la Lune est étonnée de voir le char de son frère au dessous du sien. Déjà les nues enflammées jettent de la fumée: les lieux élevés commencent à brûler, et sont entr'ouverts par la chaleur; la terre devient aride, et l'herbe desséchée se fane; les arbres sont brûlés avec leurs feuilles, et les moissons fournissent la matière de leur embrâsement. Ce sont-là les maux les moins considérables: les villes entières sont consumées; le feu réduit en poudre et leurs murailles et leurs habitans; les forêts et les montagnes sont en feu; le mont Athos, le mont Taurus, le Cilix, le Tmole, l'OEta, sont embrâsés; le mont Ida, si célèbre par ses fontaines, se trouve pour la première fois desséché; tout est en feu; le chaste Hélicon; l'Hémus, qui n'avait pas encore vu Orphée; l'Etna, qui redouble alors ses flammes;

le Parnasse avec ses deux sommets, l'Erix, le Cinthe et l'Othrys, le Rhodope, qui vit alors fondre ses neiges; le Didyme, le Mycale, le sacré Cytheron; les glaces de la Scythie ne la garantirent pas de cet incendie général; le Caucase se vit en feu, ainsi que le mont Ossa; le Pinde, l'Olympe qui est plus élevé que ces deux montagnes; les Alpes qui vont jusqu'au ciel, et l'Apennin qui soutient les nuages. Phaëton voit de toutes parts l'univers enflammé; il ne peut plus lui-même supporter la chaleur qui le brûle; l'air qu'il respire semble sortir d'une fournaise ardente; son charriot commence à s'enflammer; il est presque étouffé par la cendre et par les étincelles qui volent de tous côtés; une noire et épaisse fumée qui l'enveloppe, l'empêchant de connaître où il est, et où il va, il se laisse emporter au gré des chevaux. On croit que ce fut dans cette occasion que le sang des Ethiopiens, brûlé par une chaleur si extraordinaire, s'étant répandu sur leur peau, leur donna cette noirceur qu'ils ont encore. Ce fut aussi dans le même tems que la Lybie, ayant perdu tout le suc qui l'humectait, devint sèche et aride, et que les Nymphes virent en pleurant tarir les sources de leurs fontaines et de leurs lacs. La Bœotie vit aussi tarir la fontaine Dircé; Argos, celle d'Amymome; Corinthe, celle de Pyrené; les fleuves les plus abondans ne se trouvèrent pas en sûreté dans le lit où ils coulaient : le Tanaïs, le vieux Pénée, le Caïque, l'Ismène et l'Erymanthe

furent enflammés, ainsi que le Xante, qui devait encore brûler une fois. Le Lycormas, dont les eaux sont jaunâtres; le Méandre, qui fait tant de tours différens dans les plaines qu'il arrose; le Mélas, qui coule dans la Mygdonie; l'Eurotas, voisin du Ténare; l'Euphrate, qui traverse la ville de Babylone; l'Oronte, le rapide Termodon, le Gange, le Phase, le Danube, l'Alphée, et le Spercius; tous virent leurs eaux desséchées par la chaleur : la flamme fit fondre l'or que roule le Tage. Les Cygnes, qui avaient charmé tant de fois la Méonie par la douceur de leur chant, cherchèrent vainement à se rafraîchir dans les eaux du Caystre. Le Nil épouvanté se retira aux extrémités du monde, et cacha sa source, qui n'a pu être découverte depuis ce tems-là. Les sept embouchures par lesquelles il se jette dans la mer, ne furent plus alors que des vallées arides et couvertes de cendre; l'Hébre et le Strymon, qui arrosent la Thrace; tous les autres fleuves d'Occident. Le Rhin, le Rhône, le Pô et le Tibre, à qui les destins avaient promis l'empire du monde, furent desséchés dans cet embrâsement. La terre s'entr'ouvrit de tous côtés, et la lumière qui pénétra jusque dans le séjour des ombres, épouvanta Pluton et Proserpine. La mer s'étant retirée, laissa voir à sec les vastes campagnes de sable qu'elle couvrait auparavant; les montagnes ensevelies sous ses ondes, parurent pour la première fois, et augmentèrent le nombre

des îles : les poissons cherchent un asyle dans les lieux les plus profonds; les dauphins n'osent plus jouer sur la surface de la mer, ni s'élancer hors de l'eau; les monstres demeurent étendus et sans mouvement. On assure même que Nérée, Doris, et leurs filles, sentirent la chaleur jusques dans le fond de leurs antres. Neptune en courroux voulut trois fois sortir les bras hors de l'eau, trois fois la chaleur l'obligea de les retirer.

La Terre voyant que les eaux de la mer dont elle était environnée, s'étaient retirées, et que les fontaines qui servaient à l'arroser, s'étaient cachées dans son sein, leva sa tête, qui était autrefois si féconde : alors entièrement sèche et aride, et s'étant couverte le visage de la main, elle fit entendre un tremblement affreux, et descendit dans un lieu plus bas que celui qu'elle avait coutume d'habiter, d'où elle adressa cette plainte à Jupiter : « Souverain des Dieux, s'il » est vrai que vous regardiez avec plaisir les » maux que j'endure, et que je les aie mérités, » que ne lancez-vous contre moi votre tonnerre ? » Si je dois périr par le feu, que ce soit par ce- » lui qui partira de votre main : ce sera pour » moi une consolation d'avoir Jupiter pour au- » teur de mes malheurs. Mon gosier desséché » par la chaleur qui l'étouffe, a de la peine à » prononcer ce peu de paroles; voyez mes che- » veux brûlés, mon visage et mes yeux couverts » de feu et de fumée; est-ce là la récompense de » ma fécondité et des biens dont j'ai enrichi

» l'univers? Ai-je donc mérité d'être traitée
» ainsi, parce que j'ouvre pendant tout le cours
» de l'année, mon sein à la charrue qui le dé-
» chire, ou parce que j'ai soin de fournir de
» l'herbe aux animaux, les fruits, et tout ce qui
» est nécessaire à la subsistance des hommes?
» Est-ce enfin parce que je produis l'encens qui
» brûle sur les autels des Dieux? Mais je veux
» que ce soit par ma faute que j'ai mérité d'être
» réduite en poudre; qu'ont fait les eaux? quel
» forfait a commis votre frère; et pourquoi l'em-
» pire de la mer, qui fut son partage, se trou-
» ve-t-il si fort diminué? Pourquoi l'éloignez-
» vous encore du Ciel par l'abaissement des
» ondes? Si vous n'êtes pas touché ni de mes
» malheurs ni de ceux de Neptune, vous devez
» du moins être sensible à ceux qui menacent
» le Ciel où vous régnez. Voyez comme l'un et
» l'autre pôle est embrasé; si la flamme les en-
» dommage une fois, vous verrez bientôt votre
» palais réduit en cendre. Atlas, le grand At-
» las lui-même ne peut plus qu'à peine soutenir
» le globe enflammé qu'il porte sur ses épaules.
» Si la mer, la terre et les cieux périssent dans
» cet embrasement, le monde va retomber dans
» le chaos. Dérobez aux flammes ce qu'elles ont
» épargné, et ne laissez pas entièrement périr
» l'univers ». Tel fut le discours de la Terre;
la chaleur l'ayant empêchée d'en dire davantage, elle alla se cacher dans les antres les plus voisins du séjour des ombres.

raitée
cours
.e dé-
oir de
:e qui
mes?
s qui
veur
l'être
quel
'em-
rou-
iez-
dés
nes
rez
nt
et
1-
e

Punition de Phaéton . .



Pirame et Thisbé



FABLE XIV.

Punition éclatante de Phaëton, pour avoir négligé les avis de son père.

JUPITER, après avoir pris à témoin les autres Dieux et le Soleil lui-même, de la nécessité où il se trouvait de remédier promptement à un danger si pressant, monta au plus haut de l'Olympe, dans le lieu même d'où il fait gronder le tonnerre, lance sa foudre, et fait tomber les pluies sur la terre; mais n'y ayant trouvé ni nuages, ni vapeurs, il fit entendre un coup de tonnerre, et frappa Phaëton d'un coup de foudre qui lui ôta la vie et le fit tomber de son char. Ainsi fut éteint par le feu même l'embrasement qui menaçait l'univers; les chevaux renversés, ayant fait un effort pour se relever, rompirent leurs rênes et leurs freins, et se dégagèrent du charriot. On vit épars de tous côtés, les mors, le timon, l'essieu, les rayons des roues, et les autres parties du char que la foudre avait brisé. Cependant Phaëton, les cheveux en feu, tombe du haut du Ciel, et laisse après lui une longue traînée de flammes : telle est celle qu'on apperçoit pendant un tems serein, dans ces étoiles qui changent de place, et qui semblent tomber sur la terre. L'Eridan, qui coule dans des lieux bien éloignés du pays qui avait vu

naître ce prince infortuné, le reçut dans ses ondes, et lava son visage, qui était tout couvert d'écume.

Les Nymphes de l'Hespérie, après avoir rendu les derniers devoirs à Phaëton, mirent cette épitaphe sur son tombeau :

Ci-gît Phaëton, qui conduisit autrefois le char du Soleil, son père : malheureux dans l'exécution, la beauté d'une entreprise si noble et si hardie, le justifie assez du mauvais succès qui la suivit.

Cependant le Soleil, accablé de la douleur que lui causait le malheur qui venait d'arriver à son fils, se cacha; et s'il en faut croire la tradition, il y eut un jour entier pendant lequel il n'éclaira point le monde. L'embrasement servit de lumière, et ce fut le seul avantage que l'univers tira de cet accident. Après que Clymène eut dit tout ce que la douleur inspire dans des occasions aussi tristes, elle s'arracha les cheveux, et courut de tous côtés pour chercher le corps, ou du moins les cendres de son fils. Enfin, ayant trouvé ses os ensevelis sur un rivage étranger, elle s'arrête près du tombeau qui les tient enfermés, mouille de ses larmes le marbre où son nom était gravé, et tâche de l'échauffer en l'embrassant. Les Héliades, de leur côté, font entendre leurs pleurs, leurs gémissemens, leurs cris, se meurtrissent le sein, et donnent

toutes les autres marques de la plus vive douleur (vaine et inutile consolation pour ceux qui ne sont plus !) Attachées jour et nuit au tombeau de leur frère, elles prononcent sans cesse le triste nom de Phaëton, qui ne peut plus entendre leurs regrets. Quatre mois s'étaient écoulés, et leur douleur, tournée en habitude, était encore aussi vive que le premier jour, lorsqu'enfin Phaëtuse, qui était l'aînée, voulant s'asseoir à terre, sentit ses genoux se roidir; elle fit un cri, et la belle Lampétie, qui voulut la secourir, ne put s'approcher d'elle, ses pieds ayant déjà pris racine. La troisième, désespérée du malheur de ses sœurs, voulut s'arracher les cheveux; mais elle n'arracha que des feuilles. L'une se plaint que ses jambes ne sont plus que le tronc d'un arbre; l'autre, que ses bras en deviennent les branches. Etonnées de ce prodige, elles voient l'écorce couvrir tout leur corps; elles appellent leur mère. Mais, hélas! quel secours peut-elle leur donner? Elle court tantôt à l'une de ses filles, tantôt à l'autre; elle les embrasse, tandis qu'il lui est permis de les embrasser. En vain elle s'efforce de les dégager des racines qui les tiennent attachées, elle n'arrache que des branches encore tendres, et elle en voit sortir des gouttes de sang. « Epargnez-» nous, ma mère, s'écrièrent-elles, épargnez-» nous; les efforts que vous faites sont autant » de blessures dont vous nous déchirez le corps. » Adieu, ma chère mère, adieu pour la der-

» nière fois ». Telles furent leurs dernières paroles ; l'écorce, qui acheva de les envelopper, leur ferma la bouche pour jamais. Les larmes qui coulèrent de ces nouveaux arbres s'endurcirent au soleil, et devinrent autant de grains d'ambre. L'Eridan les reçut, et c'est-là qu'on les prend pour en faire l'ornement des dames romaines.

Cycnus, fils de Sthénélée, fut témoin de ce prodige. Quoique ce prince fût uni par le sang à Phaëton du côté de sa mère, il l'était encore davantage par les liens de l'amitié. Les peuples de Ligurie le reconnaissaient pour leur souverain, et il était le maître de plusieurs villes. Le malheur arrivé à son ami, lui ayant fait abandonner ses états, il vint sur les bords de l'Eridan, et il les faisait retentir de ses tristes regrets, ainsi que les forêts voisines, que les sœurs de Phaëton, changées en arbres, venaient d'augmenter, lorsque tout d'un coup, il sentit sa voix s'affaiblir : ses cheveux ne sont plus que des plumes blanches, son col s'allonge, ses doigts s'attachent et s'unissent par une peau rougeâtre, des ailes lui couvrent les côtés ; un bec arrondi lui tient lieu de bouche ; il devient cygne, et se ressouvenant encore de la foudre de Jupiter, qui avait si injustement fait périr son ami, il n'ose prendre son essor ; il se contente de voler près de la terre, et choisit pour sa demeure les étangs et les lacs. La haine qu'il conserve pour le feu, l'oblige à habiter dans l'élément qui lui est le plus contraire.

Cependant le Soleil, que la mort de son fils Phaëton rendait inconsolable, ne songe qu'à s'affliger. Pâle et défiguré, tel qu'il paraît lorsqu'il est éclipsé, il hait le jour et la lumière, ne peut se souffrir lui-même; et, livré à la douleur et à la colère, il refuse avec opiniâtreté d'éclairer le monde. « Ma vie, dit-il, n'a été que » trop agitée depuis que l'univers subsiste : je » me lasse enfin d'un travail qui ne finit point, » et dont je suis si mal récompensé. Qu'un au- » tre que moi conduise désormais le char qui » porte la lumière; si personne ne veut se char- » ger de cet emploi, et si tous les Dieux sont » obligés d'avouer qu'il est au dessus de leurs » forces, que Jupiter lui-même l'entreprenne : » du moins pendant ce tems-là il quittera la » foudre, dont il ne sait se servir que pour en- » lever les enfans à leurs pères. Quand il saura » par lui-même la peine qu'on a à conduire mes » chevaux, il verra qu'on ne doit pas être puni » pour ne les avoir pas bien gouvernés ». Pendant que le Soleil fait ses plaintes, tous les Dieux assemblés autour de lui, le prient instamment de ne pas différer plus long-tems d'éclairer le monde, et de dissiper les ténèbres qui le couvrent. Jupiter lui-même, après lui avoir marqué le chagrin qu'il a d'avoir été obligé de se servir de sa foudre, joint ses prières à celles des autres Dieux, et lui ordonne en maître de lui obéir. Le Soleil rassemble ses chevaux encore épouvantés; il les presse du fouët et de l'ai-

guillon; il décharge sur eux sa colère, et leur reproche la mort de son fils.

FABLE XV.

Histoire de Pyrame et de Thisbé.

PYRAME et Thisbé, l'un le jeune homme le plus accompli, l'autre la plus aimable fille de tout l'Orient, avaient leurs maisons proches l'une de l'autre, dans cette ville fameuse que Sémiramis fit autrefois entourer de hautes murailles. Le voisinage leur donna bientôt lieu de se connaître et de s'aimer, et leur amour s'accrut avec le tems : l'hymen aurait dû couronner leur tendresse; mais leurs parens s'y opposèrent, et leur défendirent ce qu'il n'était pas en leur pouvoir de défendre. Leurs cœurs étaient également enflammés; mais comme ils n'osaient se confier à personne, ils employaient pour se parler le langage des yeux, ces signes si expressifs pour des amans : cette contrainte augmentait encore le feu dont ils brûlaient. Dans le mur qui séparait leurs deux maisons, était une fente aussi ancienne que le mur même. Personne ne s'en était apperçu jusqu'alors; mais qu'est-ce qui échappe à l'amour? Tendres amans, vous l'apperçûtes les premiers, et vous la fîtes servir à vos entretiens. Là, Pyrame et Thisbé exprimaient sans contrainte leurs plus tendres sen-

timens. Souvent, après avoir long-tems soupiré, ils s'écriaient : Muraille jalouse de notre bonheur, pourquoi mets-tu obstacle à nos amours ? Qu'il s'en faut peu que nous ne soyons heureux ! S'il ne nous est pas permis d'espérer un bonheur parfait, que ne permets-tu du moins que nous puissions nous donner quelques baisers ? nous ne sommes pourtant point ingrats pour le bien que tu nous procures ; nous te devons, et nous l'avouons avec joie, le plaisir que nous avons à nous entretenir. Lorsqu'ils s'étaient ainsi parlé tout le jour, le soir ils se disaient adieu, et baisaient chacun de leur côté la muraille, comme si leurs baisers eussent pu la pénétrer. Un matin, dès que l'aurore eut ramené le jour, ils ne manquèrent pas l'un et l'autre de venir à ce même endroit, et après s'être plaints de leur triste destinée, et de la dure contrainte où ils étaient réduits, ils résolurent, dès que la nuit serait venue, de tromper leurs gardes, de sortir de leurs maisons et de la ville ; et de peur de s'égarer, ils prirent pour le lieu du rendez-vous le tombeau de Ninus, et un mûrier blanc qui était auprès sur le bord d'une fontaine. Ce parti fut reçu avec joie de part et d'autre, et ce jour leur parut plus long qu'à l'ordinaire ; il fit enfin place à la nuit. Thisbé, à qui l'amour donnait du courage, jugeant que les ténèbres pourraient favoriser son évasion, se couvrit d'un voile, sort de la maison sans qu'on s'en apperçut, traverse la ville, et

étant arrivée la première au tombeau de Ninus, elle s'assied sous l'arbre dont ils étaient convenus. Un moment après, une lionne, la gueule encore teinte du sang des bêtes qu'elle venait de dévorer, se rendit à la fontaine voisine pour y étancher sa soif. Thisbé, qui l'apperçut à la clarté de la lune, prit aussitôt la fuite, et alla se cacher, toute tremblante, dans un antre prochain. En fuyant, elle laissa tomber son voile. La lionne, après avoir bu, vit en rentrant dans le bois cette écharpe, qu'elle déchira et la remplit de sang.

Pyrame, qui sortit plus tard de la ville, ayant remarqué, en passant, les traces de quelque animal, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et ayant trouvé, un moment après, le voile ensanglanté : Une même nuit, dit-il, sera complice de la mort de deux amans : j'avoue que j'ai bien mérité de perdre la vie, mais l'infortunée Thisbé devait jouir plus long-tems de la lumière du jour. Je suis le seul coupable, et puisque je vous ai engagée, chère amante, à venir pendant la nuit dans un lieu plein de danger, je devais y arriver le premier. Lions cruels, qui habitez dans les antres des rochers, approchez, venez déchirer ce lâche cœur, venez l'arracher ce cœur perfide; mais il n'appartient qu'aux ames faibles de souhaiter la mort. Il dit, et, relevant le voile de l'infortunée Thisbé, il l'apporte sous le murier, l'arrose de ses larmes, et, après l'avoir baisé, lui adresse ainsi la pa-

tole : Tu dois être teint aussi de mon sang; il est juste qu'il soit mêlé avec celui de mon amante. En disant cela, il se perça le sein de son épée, et l'ayant retirée de sa blessure, il tomba à terre. Son sang sortit alors à gros bouillons, et rejaillit avec la même force que l'eau qui sort impétueusement d'un tuyau qui s'est rompu. Le mûrier, sous lequel il venait de se tuer, fut teint de son sang, et le fruit dont il était chargé changea de couleur, et devint d'un noir pourpré.

Cependant Thisbé, qui n'était pas entièrement remise de sa frayeur, sort de l'antre, pour ne pas manquer à son amant; elle le cherche des yeux, brûlant d'envie de lui raconter le péril dont elle s'était garantie. Elle reconnut le lieu du rendez-vous; mais l'arbre, qui venait de changer de couleur, la fit douter quelque tems si c'était celui sous lequel il devait se trouver. Comme elle était dans cette incertitude, elle voit à terre un corps palpitant. Ce spectacle la trouble, elle recule de quelques pas, elle pâlit, elle se sent saisie d'une horreur secrète et d'un frissonnement semblable à celui qu'on apperçoit sur la mer, lorsqu'un doux zéphir en agite la surface. Mais lorsqu'enfin elle reconnut son amant, elle se livra toute entière à sa douleur, fit retentir l'air de ses cris, s'arracha les cheveux, se meurtrit le sein, et s'étant jetée sur le corps de Pyrame, elle arrosa sa plaie de ses larmes, mêlant ainsi ses pleurs avec le sang de

son amant. Cher Pyrame, lui dit-elle, en l'embrassant tendrement, par quel funeste accident faut-il que je vous perde aujourd'hui? répondez, cher amant; c'est votre Thisbé qui vous parle, reconnaissez sa voix; qu'un de vos regards me fasse du moins connaître que vous m'entendez. Au nom de Thisbé, Pyrame ouvre ses yeux mourans, et les referme après l'avoir vue. Ce fut dans ce moment que Thisbé apperçut son voile et l'épée de Pyrame hors de son fourreau. Ah! trop malheureux amant, s'écria-t-elle, c'est ta main, c'est ton amour qui t'ont ravi le jour! n'ai-je pas autant d'amour, n'ai-je pas une main pour m'arracher la vie? L'amour seul me donnera assez de force pour te suivre. Si j'ai été la cause de ta mort, j'aurai du moins la consolation de t'accompagner dans l'horreur du trépas; la mort seule pouvait nous séparer : non, elle n'en aura pas le pouvoir. Pères malheureux de deux amans infortunés, que l'amour le plus tendre et la mort ont réunis, ne refusez pas la dernière grace que nous vous demandons! Souffrez que le même tombeau renferme deux corps : et toi, arbre funeste, qui couvre le corps de mon amant, et qui va maintenant aussi couvrir le mien, porte les marques de notre infortune, que ton fruit noir et lugubre annonce à jamais que tu as été teint du sang de deux amans malheureux. A peine eut-elle achevé ces plaintes, qu'elle prit l'épée, encore fumante du sang de Pyrame, elle l'appuya sur son sein, et

se laissa tomber dessus. Les Dieux et leurs parens accomplirent ses vœux; l'arbre est témoin de cette triste aventure, et depuis ce funeste moment, ses fruits noircissent toujours en mûrissant; et les cendres de ces deux amans, qu'on retira du bûcher, furent enfermées dans une même urne.

FABLE XVI.

Malheurs que l'orgueil et les grands crimes attirent après eux.

On a cru qu'Otus et Éphialte étaient fils d'Aloée, quoique les poëtes assurent que Neptune fut leur père. Ils avaient le corps prodigieusement grand, et des forces proportionnées à la masse de leur corps. Cette force et cette grandeur prodigieuse leur inspirèrent l'audace d'attaquer les Dieux, et d'escalader le Ciel. Ils commencèrent par Mars, et l'ayant pris et garotté, ils le jetèrent dans une chaudière de cuivre, où il demeura pendant treize mois. Ce Dieu de la guerre n'en pouvant plus, et étant prêt d'expirer, la marâtre des Aloïdes, nommée Ebribée, découvrit à Mercure le malheur arrivé à Mars, le lieu où il était eufermé, et le péril où il se trouvait. Elle le conjura en même-tems de secourir ce pauvre Dieu, et de venger un atten-

tat si audacieux. Mercure délivra Mars avec adresse et furtivement, et le sauva par son industrie; mais il n'osa attaquer ouvertement les Aloïdes, et s'éloigna pour se garantir de leurs violences. Ces hommes monstrueux déclarèrent la guerre aux Dieux, pour enlever Junon et Diane. Ces Déesses se réfugièrent dans le Ciel. Les Géans, pour y aborder, mirent le mont Pélion sur le mont Ossa. Homère dit qu'ils n'avaient encore alors que neuf ans, quoique leur corps eût neuf aunes de hauteur, et neuf coudées de largeur. On raconte l'histoire de leur mort en deux manières. Homère assure qu'ils furent tués par Apollon, avant que leur menton fût couvert de barbe; car si on leur eût donné le tems de croître, ils auraient peut-être exécuté dans l'âge viril ce qu'ils avaient entrepris étant enfans. Les poëtes modernes disent que Diane en se sauvant, pour éviter la fureur des Aloïdes leur opposa un cerf d'une grandeur prodigieuse. Les Aloïdes voulurent le percer en même-tems de leurs piques. Le cerf, par sa légéreté, se garantit de leurs coups, qui donnèrent dans le corps des Aloïdes même ; de sorte qu'ils se tuèrent par leurs propres armes; car leurs pertuisanes s'enfoncèrent en même-tems dans leurs corps.

FABLE XVII.

Haine des Dieux pour la cruauté, qu'ils punissent sévèrement.

Tydée, fils d'Onée, était petit, mais courageux et grand guerrier, comme Homère l'assure. Minerve l'aima, et le protégea; elle lui promit même l'immortalité. En défendant son père, il tua le fils de son frère. Ce meurtre l'obligea d'abandonner sa maison, et de se réfugier chez Adraste. Polynice chassé de son royaume, s'y était déjà réfugié. Il faisoit froid: on avait tendu à l'entrée du palais des peaux de lions et de sangliers, et d'autres bêtes féroces. Les deux exilés, après avoir combattu quelque tems, obtinrent chacun une peau: Tydée une peau de sanglier et Polynice une peau de lion. Le roi l'ayant appris, leur donna ses filles en mariage; Deiphile à Tydée, et Argie à Polynice; car y il avait un oracle conçu en ces termes: Choisissez pour gendres un Lion et un Sanglier, que vous verrez à l'entrée de votre palais, et ne vous trompez pas au choix. Quelques-uns disent qu'ils arrivèrent à la cour de ce prince revêtus de peaux de bêtes, ou que ces figures étaient gravées sur leurs armes. Le bouclier de Tydée portait la figure du sanglier de Ca-

lydon. Celui de Polynice représentait un Sphynx avec la tête d'un Lion. Adraste ayant cru que l'oracle lui ordonnait de les choisir pour ses gendres, résolut de les mettre l'un et l'autre sur le trône, et de commencer par Polynice. Il assembla donc une armée pour faire la guerre à Etéocle, qui s'était emparé du royaume, et qui en avait chassé son frère. Les troupes se mirent en campagne, sous la conduite de sept généraux célèbres et de plusieurs grands capitaines, que leur noblesse et leurs vertus rendaient très-recommandables. Ceux d'Argos envoyèrent Tydée à Thèbes en ambassade, pour négocier de certaines affaires. Il eut le courage, quoiqu'il fut seul, de défier au combat plusieurs Thébains, qui se vantaient insolemment dans un festin; quoique Minerve lui eût ordonné de ne se point brouiller, de se tenir en repos à Thèbes, et de ne point faire le brave et le furieux parmi tant de gens étant seul. Mais ne pouvant contenir son grand courage, il éclata, et les attaqua avec trop de témérité. Cependant la Déesse ne l'abandonna point, et il sortit vainqueur d'un combat si inégal. Il retourna vers les siens plein de gloire et de joie, laissant les Thébains accablés de honte et de dépit; mais ils lui tendirent une embuscade dans un lieu commode, par où il était obligé de passer. Ils y placèrent cinquante jeunes hommes, sous la conduite des deux principaux de la ville, Méon et Lycophron. Tydée les tua tous, à la réserve de

Méon, en ayant été empêché par quelques présages. On fit alors la plus sanglante guerre dont on eût encore entendu parler. Les vainqueurs et les vaincus eurent le même sort, aussi bien que les chefs des deux armées. Ménalippe, fils d'Astace, blessa Tydée dans ce combat. Amphiaraüs tua Ménalippe, et apporta sa tête à Tydée, qui poussa la haine, la colère et la cruauté à un tel excès, qu'il cassa le crâne de Ménalippe pour lui sucer la cervelle. Alors Minerve venait trouver Tydée pour lui communiquer le don de l'immortalité; mais la Déesse ayant vu cette action barbare, pleine d'indignation et d'horreur, changea de dessein sur le champ. Il la pria de vouloir au moins faire part de l'immortalité à son fils. Il ne put obtenir cette grace en faveur de son fils; cependant la Déesse lui promit de ne le point abandonner. Quelques-uns assurent qu'elle donna l'immortalité à Diomède, et qu'il ne mourut point comme les autres hommes.

FABLE XVIII.

Avantages de la Sagesse. Louanges de l'amour fraternel.

Mélampe, frère de Bias, fils d'Amythaon, eut une grande réputation de sagesse et d'érudition dans les choses naturelles et divines. Sa mère Rhodope l'exposa, aussitôt qu'il fut né, aux rayons du soleil, les pieds nus, quoique tout le reste du corps fût couvert, de sorte que ses pieds, brûlés par l'ardeur du soleil, demeurèrent fort noirs. Il guérit les filles de Prétus de la frénésie. Prétus, pour récompense, lui donna les deux tiers du royaume d'Argos, qui fut alors divisé en trois parties, auxquelles on donna le nom de Prétus, de Mélampe et de Bias. Mélampe en donna une partie à son frère. Les Dieux, pour punir l'orgueil des filles de Prétus, qui voulaient comparer leur beauté à celle des Déesses, les rendirent hypocondres, en telle sorte qu'elles se croyaient des vaches. Elles couraient les champs et mugissaient, comme Virgile l'assure, en disant : *Les Prétides remplirent l'air de faux mugissemens.* Quelques auteurs font Mélampe moins ancien, et disent qu'il guérit de cette frénésie les femmes d'Argos, sous le règne d'Anaxagore, arrière petit-fils de Prétus. Son frère eut un

amour violent pour Pero, fille de Nélée, dont la beauté était extrême, et adorée de tous les princes voisins. Mais Nélée désirant se rendre maître des troupeaux de Thessalie, dont on vantait par-tout la bonté et la beauté, promit de donner sa fille à celui qui lui amènerait les bœufs d'Iphiclus, fils de Phylace, qui avait donné son nom à une ville située sur le mont Othrys. Les rois de ce tems-là ne se souciaient pas de faire de grands amas d'or et d'argent. Leur soin principal était de rassembler de grands troupeaux de bœufs, de moutons et d'autres bêtes. Ainsi l'on compte, parmi les travaux d'Hercule, l'enlévement des vaches espagnoles, qu'il fit conduire en Sicile. Eryx, fils de Vénus et de Butès, eut tant d'envie de les avoir, qu'ayant provoqué Hercule au combat du ceste, il eut l'imprudence de risquer, contre ces vaches, son royaume, qu'il perdit avec la vie. Nélée souhaita donc que son gendre futur lui donnât les vaches de Thessalie. Voyant que Bias avait conçu pour elle un amour dont il n'était plus le maître, son frère Mélampe résolut d'entreprendre pour lui une chose très-hasardeuse, et d'une difficile exécution : ce fut d'enlever les vaches d'Iphiclus. Il vint donc en Thessalie; malheureusement, il prit mal ses mesures; et ceux qui veillaient à la garde du troupeau, le prirent et le jetèrent dans les fers. Cependant Iphiclus lui fit un présent volontaire de ses vaches; à cause que par les secrets de

son art, il le rendit fécond, de stérile qu'il était auparavant. Voici de quelle manière l'on raconte cette histoire. Mélampe ayant été pris sur le fait, et garotté par les bergers qui conduisaient les troupeaux, fut conduit au roi, qui ordonna qu'on le gardât soigneusement, et donna ce soin à l'un de ses meilleurs amis, dans lequel il avait beaucoup de confiance. Celui-ci donna à Mélampe un valet et une servante, pour le soulager. Le premier le servait avec beaucoup de soin, et l'autre fort négligemment. Il y avait déjà un an, à peu de jours près, que Mélampe était prisonnier. Il avait prévu que le tems de sa captivité ne durerait qu'un an. Il entendit par hasard, au dessus de sa tête, le murmure de quelques vers, dans une poutre qu'ils avoient rongée, et laquelle portait tout le toit de la maison. Les oreilles de Mélampe avaient été, dès son enfance, léchées et percées par les langues des serpens, de sorte qu'il entendait les sons de tous les animaux. Connaissant donc l'extrême péril où il était, il appela les esclaves qui le servaient, et les conjura de le transporter dans son lit et chargé de chaînes dans une autre chambre. Il voulut que le valet lui portat la tête, et qu'il passât le premier, et que la servante le suivit. Incontinent la poutre s'affaisa, toute la maison tomba, et la servante fut écrasée. Le valet à ce spectacle, courut promptement vers le gardien de la prison, et lui raconta cet accident. Le géolier en averti

Iphiclus qui vint trouver Mélampe pour l'interroger sur cette aventure. Il avoua qu'il savait l'art de deviner, et lui découvrit en même tems les motifs de son voyage. Le roi fit grace à Mélampe, qui s'était jeté dans un si grand péril par l'amour qu'il portait à son frère. Il ordonna qu'on lui ôtât ses chaînes, et lui rendit toujours depuis ce tems-là de grands honneurs. Il lui marqua un jour du chagrin qu'il avait de se voir sans enfans, et promit à Mélampe de lui donner des troupeaux, s'il pouvait le guérir de sa stérilité. Mélampe accepta sa condition; il tua un bœuf, dont il exposa les chairs à des oiseaux de toute espèce, pour connaître par les augures la cause de la stérilité d'Iphiclus, et les remèdes qu'il y pourrait apporter. Le vautour, qui ne se trouva point avec les autres oiseaux, lui apprit tout ensemble et la cause et le remède de ce mal, dont on a parlé en deux façons. Les uns racontent qu'il apperçut son fils, lorsqu'il coupait les parties des animaux, qui servent à la génération. Phylacus, indigné de cette action, le poursuivit l'épée à la main entre des glayeuls. Elle se trouva dans la suite entourée d'écorce. D'autres ont écrit, que Phylacus coupant un jour un arbre, avait auprès de lui son fils, qui était encore tout petit. Son père en jouant, et voulant lui faire peur, tira son épée contre son fils, dans l'intention de la pousser contre l'arbre; mais le coup porta dans l'aine de son fils. Mélampe se

persuada, que si l'on pouvait retrouver cette épée, et que l'on en mit la rouille dans un breuvage que l'on ferait prendre à Iphiclus, il deviendrait fécond. Il fit chercher cette épée, et appaiser les Dieux par des sacrifices. C'est ainsi qu'Iphlicus cessa d'être stérile, et mit au monde Protésilas, qui fut le premier des Grecs que Hector tua à la guerre de Troye. D'autres disent qu'il fut tué par Enée, ou par Euphorbe, ou par Achante, compagnon d'Enée. Homère ne le nomme pas; il dit seulement qu'il fut tué à la sortie de son vaisseau par un Troyen. Il fut encore le père de Podarce, qui commanda ses troupes à la guerre de Troye après la mort de son frère. Alors Mélampe reçut les troupeaux qu'on lui avait promis pour récompense, et les conduisit chez son frère, qui les donna à Nélée, pour épouser sa fille Péro, qu'il aimait avec tant de passion. Il en eut Talaüs, Périacle, Arctus, et une fille nommée Alphésibée. Les enfans de Mélampe furent Antiphate, et Mantius. Talaüs fut père d'Adraste. Oïclée, père d'Amphiaras, fut fils d'Antiphate. Ainsi dans la postérité des deux frères, il est inférieur d'un dégré, à l'égard d'Adraste.

FABLE XIX.

Piété de Philémon et Baucis envers les Dieux (1).

Il y a en Phrygie, dans un lieu qui depuis a été enfermé de murailles, un chêne près d'un tilleul, que je vis moi-même, lorsque Pithée m'envoya autrefois dans ce pays, où son père Pélops avait régné avant que de venir s'établir dans la Grèce. Près de cet endroit, est un lac rempli de plongeons et de poules d'eau. C'était autrefois un lieu fort habité. Jupiter, accompagné de Mercure, qui, en cette occasion, avait eu soin de quitter ses ailes, alla un jour visiter ce quartier. Après avoir demandé dans plusieurs maisons l'hospitalité, qui leur fut refusée, ils allèrent enfin à une petite cabane couverte de chaume et de roseaux, où ils furent reçus avec beaucoup d'accueil par Philémon et Baucis. Tous deux de même âge, ils s'étaient mariés fort jeunes, et avaient vieilli dans cette chaumière. Pauvres et sans bien, ils avaient su par leur vertu diminuer les rigueurs de l'indigence. Seuls dans cette cabane, ils composaient tout leur domestique et toute leur famille.

(1) C'est Lelex qui raconte cette Fable dans Ovide.

Comme c'étaient eux qui donnaient les ordres, c'étaient eux-mêmes aussi qui les exécutaient. Lorsque Jupiter et Mercure furent entrés en se baissant, parce que la porte était très-basse, Philémon les pria de se reposer, et leur présenta des siéges, sur lesquels Baucis mît un peu de chaume, pour les faire asseoir plus à leur aise, après quoi elle se mit en devoir d'allumer du feu. Elle ramassa pour cela quelques étincelles qui étaient sous la cendre, les mit sur des feuilles, et sur des écorces d'arbres, et à force de souffler et de se tourmenter, elle fit du feu. Pour l'entretenir et faire bouillir le pot, elle ramassa quelques copeaux et arracha quelques branches qui soutenaient le toit de la cabane. Pendant qu'elle épluchait et coupait les herbes que son mari venait de cueillir dans son jardin, lui, de son côté, prit du vieux lard qui était pendu au plancher, et en ayant coupé un petit morceau, le mît dans le pot. En attendant que le dîner fût prêt, il entretint ses hôtes, pour les empêcher de s'ennuyer. Dans un coin de la chaumière était suspendu un vaisseau de hêtre, que Philémon remplit d'eau chaude pour leur laver les pieds. Au milieu de la chambre était un lit de bois de saule, dont quelques feuilles d'arbre faisaient toute la garniture : pour le décorer, ils étendirent dessus un tapis dont ils ne se servaient que dans les grandes fêtes, et ce tapis, digne ornement d'un tel lit, était un vieil habit fort usé. Ce fut-là qu'ils firent asseoir Ju-

piter et Mercure. Cependant Baucis préparait le couvert ; mais malheureusement la table avait un pied plus court que les deux autres ; elle y remédia en mettant une brique dessous. Après l'avoir bien essuyée, elle la couvrit d'olives et de corniers, qu'elle avait conservés fort soigneusement dans la lie de vin. Elle y mit aussi de la chicorée, des raves, du fromage blanc, et des œufs cuits sous la cendre, le tout servi dans des plats de terre. Un pot de la même matière avec des tasses de bois bien cirées en dedans, formaient tout le buffet. A peine le couvert fut-il préparé, que le dîner se trouva prêt. Le premier service ne fut pas long ; et après qu'on eut bu chacun un coup d'un vin qui n'était pas bien vieux, on vit paraître le second service, qui était composé de noix, de figues sèches, de dattes, de prunes, d'une corbeille de pommes, et d'un pannier de raisins noirs. Un rayon de miel fort blanc était le plat du milieu. Le repas était frugal à la vérité ; mais il était donné de bon cœur, et sur-tout de bonne mine. Cependant nos deux bonnes gens s'apperçurent que la coupe se remplissait d'elle-même à mesure qu'on la vuidait, et que le vin augmentait, bien loin de diminuer. Saisis d'étonnement à la vue de ce prodige, ils levèrent l'un et l'autre leurs mains tremblantes vers le ciel, en demandant pardon à leurs hôtes de ce qu'ils leur avaient donné un repas si pauvre et si mal apprêté. Il leur restait encore une oie qui

gardait la cabane. Ils se mirent en état de la tuer : vous les auriez vu l'un et l'autre courir d'un pas chancelant après ce pauvre animal, qui les esquivait et faisait tous ses efforts pour leur échapper. Enfin, après les avoir mis hors d'haleine, il se réfugia entre les jambes de Jupiter et de Mercure, qui, après leur avoir défendu de le tuer, se firent connaître, de ces deux personnages généreux et hospitaliers, et leur annoncèrent en même tems la juste vengeance qu'ils voulaient tirer de tout le pays du voisinage. Tous ces impies qui habitent ce canton vont périr, leur dirent-ils ; vous seuls ne serez point enveloppés dans leur perte ; mais il faut pour cela abandonner votre cabane et nous suivre : venez avec nous sur cette montagne. Philémon et Baucis obéissent à cet ordre, et s'appuyant sur leur bâton, y montent avec peine. Ils étaient à portée d'un trait du sommet de la montagne, lorsque regardant derrière eux, ils virent le pays tout couvert d'eau, excepté leur cabane. Pendant qu'ils admiraient ce prodige, et déploraient le triste sort de leurs voisins, ils remarquèrent qu'elle était devenue un temple. Des colonnes magnifiques s'élevaient à la place des fourches de bois qui la soutenaient auparavant ; le chaume qui la couvrait s'était converti en or ; la terre qui lui servait de plancher, était pavée de marbre, la porte ornée de sculptures et de bas-reliefs ; en un mot toute la maison jetait un éclat surprenant. Ils

étaient encore dans l'admiration, lorsque Jupiter leur parla ainsi : « Sage vieillard, et vous digne épouse d'un mari si vertueux, dites-moi ce que vous souhaitez, vous pouvez le demander avec assurance ». Tous nos désirs, lui dit Philémon, après avoir consulté un moment avec sa femme, se bornent à devenir les prêtres de ce nouveau temple; et comme nous avons toujours vécu dans une parfaite union, nous voudrions aussi que le même jour nous vît mourir l'un et l'autre : accordez-moi la grace de ne voir jamais le bûcher de mon épouse, et qu'elle, de son côté, ne soit jamais obligée de me rendre les derniers devoirs. Jupiter leur accorda leur demande, et ils desservirent le temple le reste de leur vie. Lorsqu'ils furent arrivés à une extrême vieillesse, un jour qu'ils étaient assis sur les marches du temple, et qu'ils s'entretenaient de cette aventure, Baucis s'apperçut tout d'un coup que le corps de Philémon se couvrait de feuilles; et il remarqua, de son côté, que la même chose arrivait à sa femme. Voyant ensuite l'un et l'autre que l'écorce commençait à gagner jusqu'à la tête, ils se parlèrent ainsi : Adieu, ma chère épouse, lui dit tendrement Philémon; adieu, mon cher mari, lui répliqua Baucis. A peine avaient-ils prononcé ce peu de paroles, que leur bouche se ferma pour jamais. On montre encore en ce même endroit, les troncs de ces deux arbres l'un près de l'autre. Telle est, ajouta Lelex, l'his-

toire que m'ont racontée des vieillards dignes de foi, et qui n'avaient nul intérêt à m'en imposer. J'ai vu moi-même les branches de ces arbres, ornées de bouquets et de guirlandes. J'y en attachai moi-même, en disant : C'est ainsi que les Dieux récompensent la piété, et qu'on honore après leur mort ceux qui les ont honorés pendant leur vie.

FABLE XX.

Innocence de Bellérophon, protégée par les Dieux.

On dit que Bellérophon se nommait d'abord Hipponoüs, comme on le peut conjecturer par l'adresse qu'il eut à manier les chevaux. Il est vraisemblable que c'est l'origine de la fable du cheval Pégase, que Neptune lui donna. Depuis qu'il eut tué Bellérus, corinthien, on l'appela Bellérophon. Il vécut sous le règne de Prétus, roi d'Argos, qui l'aima et l'honora d'abord ; mais dans la suite il conçut une haine mortelle contre lui. Ne voulant point se déshonorer par un assasinat, il le rélégua dans la Lycie, chez Jobate son beau-père, où il croyait qu'il périrait infailliblement. Une fausse accusation d'Antée, femme de Prétus, l'anima de la sorte contre Bellérophon. Elle sollicita ce jeune

homme, beau et bien fait, et tâcha de lui donner de l'amour; mais il la rebuta toujours, et elle n'en put jamais rien obtenir par ses caresses, quelques avances qu'elle lui fit. Son amour se changea en une haîne furieuse, comme il arrive presque toujours; et craignant qu'il ne révélât le mystère, elle résolut de le prévenir, et de l'accuser la première. Elle aborda son mari avec de grandes plaintes, et de grands gémissemens, et lui fit entendre que Bellérophon avait eu l'audace d'attenter à son honneur et de lui faire violence. Si vous ne vengez cet outrage, Prétus, ajouta-t-elle, je conjure les Dieux de vous en punir. Le roi pénétré de douleur, se comporta en cette affaire en homme prudent, et ne voulut point tremper ses mains dans le sang de son ancien ami. Cependant pour ne pas laisser un si grand crime impuni, il rélégua Bellérophon en Lycie, chez son beau-père, avec des lettres par lesquelles il le priait de tuer le porteur. Jobate ayant appris qu'un envoyé était arrivé de la part de son gendre, le reçut avec beaucoup d'humanité, et passa neuf jours avec lui en fêtes et en festins, ayant fait tuer neuf taureaux pour des sacrifices. Le dixième jour il voulut savoir ce que ces lettres contenaient. Bellérophon les lui rendit de bonne foi, sans soupçonner la perfidie de Prétrus. Jobate ayant connu ce que son gendre souhaitait de lui, n'osa entreprendre de faire mourir ouverte-

ment, et comme de sa propre main, son hôte. Il eut compassion de Bellérophon, qui tout jeune qu'il était, possédait toutes les perfections nécessaires, pour rendre un homme accompli. Cependant s'il était vrai qu'il eût commis le crime dont on l'accusait, il ne croyait pas qu'il fût permis de le laisser impuni. Il l'envoya donc pour combattre la Chimère. Ce monstre tenait plus du divin que de l'humain; il avait la tête d'un lion, la queue d'un serpent, et le corps d'une chèvre. Il poussait de son gosier une flamme horrible; sa figure et sa démarche jetait l'épouvante par tout. Cependant Bellérophon, par le secours des Dieux, défit ce monstre. On le chargea ensuite de faire la guerre aux peuples de Solyme, nation belliqueuse; et il n'y eut jamais d'entreprise plus difficile, ni plus périlleuse. Après qu'il les eut vaincus, il fut encore obligé d'aller combattre contre les Amazones. C'est une espèce de femmes qui égalent les hommes en courage. Lorsqu'il s'en retournait en Lybie, après tant de grandes expéditions, on mit en embuscade une troupe de jeunes hommes courageux et aguerris, pour le surprendre et pour le massacrer. Bellérophon les tua tous, sans qu'aucun put échapper. On connut alors que les Dieux le protégeaient, et que son innocence avait été calomniée injustement. C'est pourquoi Jobate le reçut honorablement dans ses états, et lui donna en mariage l'une de ses filles, nommée,

Cassandre, la puissance, l'autorité, les honneurs et tous les avantages de la royauté. Les Lyciens étonnés du courage et de la vertu de Bellérophon, lui dédièrent un temple, comme à un dieu, dans un pays agréable et fertile, où il put passer sa vie au milieu de l'abondance et des plaisirs. Il eut de sa femme trois enfans, Islandre, Hippopoloque et Laodamie, qui fut aimée de Jupiter, et dont il eut Sarpedon. Jupiter l'aima tant, que lorsqu'il fut tué par Patrocle, il fit pleuvoir une pluie de sang, pour lui faire honneur. Il le fit porter en Lycie, par ses deux frères, Letus et Sophor. Ses proches dressèrent un monument, avec une colonne, comme l'on fait sur les plus célèbres tombeaux.

FABLE XXI.

Forfaits d'Ixion. Leur punition.

Eschyle dit qu'Ixion fut fils d'Antion. Phérécide le croit fils de Pison; quelques-uns de Mars; d'autres de Phlégias. On raconte qu'étant transporté de fureur, il se précipita lui-même du haut d'un rocher. C'est ce que les poëtes semblent insinuer, en feignant qu'il fut attaché à une roue. Voici ce qu'en dit la Fable. Ixion épousa Dia, fille de Deionée. C'était une coutume établie parmi les anciens, que ceux qui

voulaient épouser de jeunes filles, étaient obligés de gagner, par des présens, le père et la mère, et qu'ils leur apportaient après la promesse de mariage ; comme on le peut apprendre par ces paroles d'Homère : *Le premier présent fut de cent bœufs ; il promit aussi mille chèvres et mille brebis.* Selon cette coutume, Deionée voulut que son gendre lui fît aussi des présens. Ixion se voyant pressé, fit faire une grande fosse, qu'il couvrit, et fit allumer un feu dans la fosse. Après ces préparatifs, il pria son beau-père à un festin. Le beau-père ne se méfiait point de la fourberie de son gendre : il y vint, donna dans le piége, tomba dans la fosse, et se brûla. Les dieux et les hommes eurent horreur de ce crime, et voulurent en punir l'auteur sévérement. Jupiter eut compassion de lui, et lui fit même l'honneur de l'admettre au banquet des Dieux dans le ciel. Mais Ixion, oubliant ses premiers forfaits, et la grace que Jupiter lui avait accordée, ajouta de nouveaux crimes aux premiers. Il porta des yeux impudiques sur Junon, épouse de Jupiter ; il eut l'audace de lui parler d'amour, et de lui proposer un commerce criminel. Jupiter ayant connu son intention, forma d'une nuée un fantôme qui réprésentait Junon. Ixion l'embrassa. Un monstre horrible, détesté des dieux et des hommes, nommé Centaure, sortit de cet embrassement. Ce monstre se mêla avec des cavalles de Thessalie, et donna l'origine à

cette étrange espèce d'animaux, nommés Hippocentaures. Jupiter après cela, précipita Ixion dans les enfers, l'attacha à une roue qui tourne perpétuellement, et qui par son mouvement entraîne Ixion, pour le punir de son attentat.

FABLE XXII.

Courage d'Hercule, à l'aide duquel il surmonte tous les obstacles.

On dit qu'Hercule eut à combattre les Dieux même, car étant allé à Delphes pour consulter l'Oracle, et voyant que le devin refusait de lui répondre, il s'abondonna à la colère, prit le trépié sacré, et l'emporta hors du temple. Apollon, pour défen dr ce qui lui appartenait, se battit contre Hercule; mais sa vertu désarma la colère du dieu, qui promit de lui répondre, s'il voulait remettre le trépié dans le Temple. Hercule blessa Junon, et vainquit Neptune. Voici de quelle manière on raconte cette fable. Euryte, roi d'Æchalie dans la Béotie, avait promis sa fille Jole, en mariage, pour récompense à celui qui le vaincrait, lui ou ses fils, dans la science de tirer de l'arc, qu'Apollon même lui avait apprise, et qui lui avait donné un arc merveilleux; mais ayant été vaincu par Hercule, il refusa de lui donner le prix dont ils étaient convenus. Hercule, plein de dépit lui

déclara la guerre. Il prit et ravagea l'Aechalie, et après avoir tué Euryte, il emmena Jole, pour lui servir d'esclave. Il ne fut pas encore satisfait de cette vengeance; il tua en trahison Iphitus, fils d'Euryte, après avoir violé les droits de l'hospitalité; car il était venu chez Hercule, chercher les cavales qui s'étaient écartées de son haras. Pour se laver du crime de cet assassinat, il alla à Pyle chez Nélée, et le pria de lui aider à expier ce meurtre; mais Nélée, intimidé par ses enfans, ne voulut point acquiescer à la demande d'Hercule, et l'obligea de se retirer. Il alla donc trouver Déiphobe, roi d'Arcadie, et obtint de lui l'expiation de son crime; mais se ressouvenant de l'injure que Nélée lui avait faite en le chassant, il assiégea et prit Pyle, il tua Nélée, et ses onze fils; Nestor qui était le douzième, et le dernier de tous, était alors éloigné de sa patrie. Mais Neptune favorisait Hercule; ils engagèrent dans leurs intérêts Pluton, qu'Hercule avait blessé, assiégé, et vaincu dans son propre palais. Il avait même enlevé le chien Cerbère, et vaincu la Mort en Thessalie, auprès du tombeau d'Alceste, qu'il lui arracha des mains pour la rendre au roi Admète son époux.

FABLE XXIII.

Histoire d'Isis et d'Osiris, suivant les Egyptiens.

RHÉE avait un commerce secret avec Saturne. Le Soleil l'ayant découvert, lui fit de sanglans reproches, et ne voulut point regarder l'enfant qu'elle avait mis au monde. Mercure avait aussi de l'amour pour cette déesse ; jouant un jour aux dames avec la Lune, il lui vola la soixante-dixième partie de chacun de ses jours, dont on fit cinq jours, que les Egyptiens appellent intercalaires, et qui furent ajoutés aux trois cent soixante jours de l'année. C'est pendant ces jours intercalaires qu'ils célèbrent la naissance de leurs Dieux. Osiris naquit le premier jour, et incontinent on entendit une voix qui donnait avis de la naissance d'un personnage fort illustre. Une certaine Pamyle, puisant de l'eau à Thèbes, dans le temple de Jupiter, entendit une voix qui lui annonçait qu'Osiris était né, et qu'il serait un grand roi. On dit que Saturne la chargea de l'éducation d'Osiris, et que l'on institua en son honneur les fêtes Pampylies. Le second jour, Rhée enfanta Apollon. Typhon naquit hors de terme ; le troisième jour il vint au monde d'une manière extraordinaire et violente. Isis prit naissance le quatrième jour. Rhée accoucha le

cinquième jour de Nephtée, qu'on appela la Mort. Quelques-uns l'appellent Vénus, ou la Justice. Le Soleil fut père d'Osiris et d'Apollon; Mercure, d'Isis; Saturne, de Typhon et de Nephtée. C'est pourquoi les Egyptiens regardent le troisième jour intercalaire comme un jour funeste et malheureux. Les rois ne rendent point la justice en ce tems-là. On ne donne point de nourriture ou de médecine aux corps avant la nuit. Typhon épousa Nephtée. Osiris et Isis furent unis ensemble d'un amour secret. Osiris s'étant rendu maître du royaume d'Egypte, retira les Egyptiens de la barbarie où ils avaient toujours vécu. Il leur apprit à cultiver la terre, pour avoir du blé; il établit des lois parmi eux, et le culte des Dieux immortels. Tout l'univers s'y soumit en peu de tems. Par tous les lieux qu'il parcourut, il y fit aimer la douceur et l'humanité. Il ne dompta point les hommes par la violence, ni par la force des armes; il les adoucit par son éloquence, et par les charmes de son discours, par des vers, par la musique. A cause de cela, les Grecs le confondent avec Bacchus. Pendant l'absence d'Osiris, l'attention, la vigilance, les soins de la chaste Isis, empêchoient Typhon de ne rien entreprendre. Il prit la résolution de dresser des embûches à Osiris pour le surprendre, et pour le perdre à son retour. Il s'associa soixante-deux conjurés, et fit entrer dans le complot Aso, reine d'Ethiopie, pour être la complice

du crime qu'il méditait. Après avoir pris exactement la mesure d'Osiris, il fit faire un coffre sur cette proportion, avec une industrie merveilleuse, et d'un travail très-exquis. Il commanda de porter ce coffre enrichi de beaucoup d'ornemens, au milieu de la salle d'un festin, où se devait trouver Osiris. Tous les assistans regardaient cet ouvrage avec plaisir, et en admiraient l'invention. Alors Typhon prenant un visage gai, promit de faire un présent de ce coffre à celui dont le corps serait de la même mesure. Tous ceux qui étaient présens s'y mesurèrent; mais la mesure ne se trouva juste pour personne. Enfin on y fit entrer Osiris; incontinent tous les conjurés accoururent; ils fermèrent le coffre avec des clous et des serrures, et le jettèrent dans le fleuve avec Osiris, qui fut porté à la mer, par l'embouchure du Tanais. C'est pour cela que les Egyptiens ont encore maintenant en horreur cette embouchure. Ces choses se passèrent le seize des Calendes de novembre, c'est-à-dire le dix-septième jour d'octobre, lorsque le soleil est dans le signe du scorpion, la vingt-huitième année du règne d'Osiris; quoique quelques-uns croient que ce fut la vingt-huitième année de sa vie. Les Pans et les Satyres qui habitaient aux environs du chemin, furent les premiers instruits de cette aventure, et la divulguèrent incontinent. On croit que c'est de là que les terreurs paniques tirent leur origine.

Isis ayant appris ce malheur, coupa une partie de ses cheveux. prit un habit de deuil, et ne sachant quel parti prendre, ni où se réfugier, elle parcourut tout l'univers, ne laissant passer personne sans lui demander des nouvelles du coffre. Elle rencontra par hasard des enfans qui avaient vu ce coffre, et qui montrèrent à Isis l'embouchure du fleuve, où il avait été jeté par les amis de Typhon. Les Egyptiens ont cru à cause de cela, que les enfans avaient la vertu de deviner; et ils se servent de leurs voix, pour tirer des augures, quand ils jouent dans les temples, et qu'ils disent par hasard quelque chose. Isis ayant découvert qu'Osiris emporté d'un violent amour, avait eu commerce avec sa sœur, qu'il prenait pour Isis, elle fit chercher avec soin l'enfant qu'il avait eu de Nepthée, et l'ayant trouvé, par le signal de quelques chiens, elle eut soin de le faire nourrir. Il fut dans la suite le compagnon et le ministre d'Isis. On le nomma Anubis, pour marquer qu'il était le gardien des Dieux, comme les chiens sont les gardiens des hommes. Ce fut de lui qu'elle apprit que le coffre avait été poussé par la tempête sur le rivage des Bibliens, dans une bouverie où il était demeuré caché sous des herbes qui étaient crues en un moment. Le roi du pays le fit transporter dans une maison, où on le gardait comme une colonne. Isis ayant appris toutes ces circonstances, alla au pays des Bibliens. Elle se

prosterna fondant en larmes sur le bord d'une fontaine, ne parlant à personne qu'aux filles de la reine. Elle les saluait avec douceur et honnêteté. Elle accommodait leurs cheveux, et répandait sur elles une agréable odeur d'Ambroisie, qui leur parfumait tout le corps. On la fit entrer dans le palais, où elle fut reçue avec beaucoup d'agrément. On lui confia même le soin du fils du roi, en qualité de gouvernante, et de nourrice. Ce roi se nommait Malcandre. Pour elle, elle se nomma Astarté ou Saosis, ou Némane, qui signifie en grec Athenaïs, et Minervale en latin. Elle nourrit l'enfant du roi, non pas en lui donnant la mamelle comme les autres, mais en lui mettant le doigt dans la bouche. Elle se brûlait pendant la nuit ce qu'elle avait de mortel dans le corps, et se changeait en Hirondelle; et volant autour du coffre, elle poussait incessamment des sons lugubres. La reine s'en apperçut; depuis ce tems-là la divinité d'Isis fut reconnue. Elle demanda au roi le coffre et l'obtint. Dans un moment elle arracha la bruyère, où il était demeuré caché, et après avoir répandu des parfums dessus, elle l'enveloppa dans un linge qu'elle donna au roi. Depuis ce tems-là cet arbuste est en honneur parmi les Bibliens, et on le conserve dans le temple d'Isis. Elle poussa de si hauts cris en recevant le coffre où le corps de son frère était enfermé, que le plus jeune des enfans du roi, étourdi du bruit, en mourut. Elle fit mettre le coffre dans

un vaisseau avec l'aîné des enfans du roi, et mit à la voile sur le fleuve nommé Lephedre. Le vent était violent. Isis, pleine d'indignation, mit le fleuve à sec, et s'étant retirée dans une solitude, elle ouvrit d'abord le coffre, et fondant en larmes, elle embrassa le corps de son frère, et le baisa, tenant sa bouche collée contre la sienne. Le fils du roi qui s'était approché par derrière, remarqua tout ce qu'elle avait fait. Isis transportée de colère, jeta sur lui des regards si terribles, que l'enfant ne put les soutenir, et expira de frayeur. D'autres disent qu'il ne mourut pas sur le champ, mais qu'étant saisi de crainte, il se précipita dans la mer. Il fut honoré comme un dieu. Les Egyptiens lui donnèrent le nom de Maneros, et chantaient pendant leurs festins des vers à sa louange. Quelques-uns donnent à cet enfant le nom de Palestine, ou de Peluse, et disent qu'il bâtit une ville. Les Egyptiens croient que Maneros fut l'inventeur de la musique; quoique d'autres assurent que ce mot ne signifie autre chose qu'un souhait de quelque bien, et qu'on l'employait dans les festins, et dans les jours de réjouissances. Les Egyptiens dans leurs acclamations répètent souvent le mot de Maneros. Ils ont accoutumé de mettre auprès de leurs combles, quand ils mangent, un squelette, ou le simulacre d'un homme mort, ce qui ne se pratique point en mémoire d'Osiris, ni de sa mort tragique; mais ils le font pour s'encourager ré-

ciproquement à se réjouir, et à jouir des biens de la vie par la pensée que l'on en sera en peu de tems dépouillé par la mort, et réduit au même état que ce squelette. Isis alla dans la ville de Bute, pour y chercher son fils Orus, que l'on y élevait, et cacha le coffre dans un lieu retiré. Typhon en chassant y vint par hasard, et l'apperçut au clair de la lune. Il reconnut le corps d'Osiris, et le coupa en quatre parts, qu'il jeta de tous côtés. Ce crime fut rapporté à Isis. Elle monta sur un vaisseau de papiros pour chercher par les marais les membres épars d'Osiris. C'est depuis ce tems-là, qu'on dit que les crocodiles ne font point de mal à ceux qui naviguent dans des vaisseaux faits de l'écorce de papiros, soit qu'ils les craignent ou qu'ils les respectent en honneur de la déesse. C'est ce qui fait aussi que l'on voit plusieurs tombeaux d'Osiris dans l'Egypte, parce qu'Isis en éleva de particuliers pour chaque membre de son époux, ou parce qu'elle fit faire beaucoup de simulacres, qu'elle dispersa en plusieurs villes différentes, afin que chacune crût avoir reçu le corps d'Osiris, et afin qu'il fût honoré en plus d'endroits, et que son véritable tombeau pût se garantir de la violence de Typhon, s'il venait à vaincre Orus, désespérant dans cette multitude de tombeaux de pouvoir reconnaître le véritable. Isis ne put trouver les parties d'Osiris, qui servent à la génération, parce qu'on les avait jetés dans le fleuve, et

que des poissons les avaient mangés; mais Isis en fit faire la figure, que l'on respecte encore aujourd'hui parmi les Egyptiens, qui ont institué des fêtes en leur honneur. Peu de tems après, Osiris vint des enfers trouver son fils Orus. Durant le séjour qu'il fit près de lui, il lui apprit l'art militaire. Il lui demanda un jour ce qu'il croyait être le plus honnête, et le plus généreux. Orus répondit que c'était de défendre ses parens contre la violence et les outrages de leurs ennemis, et de venger les injures qu'ils en avaient reçues. Il lui demanda encore quel était l'animal le plus propre et le plus utile pour faire la guerre. Orus répondit, que c'était le cheval. Osiris content de sa réponse, lui demanda pourquoi il n'avait pas nommé le lion. J'avoue, lui répartit Orus, que le lion pourrait être d'un grand secours; mais le cheval peut être d'un bien plus grand service pour poursuivre l'ennemi, qui pourrait s'enfuir après avoir été vaincu. Ces réponses firent beaucoup de plaisir à Osiris, voyant que son fils était en état de faire la guerre. Plusieurs de ceux qui abandonnaient le parti de Typhon venaient tous les jours se rendre à Orus. Sa concubine même s'y rendit aussi. Les soldats d'Orus la secoururent fort à propos, lorsqu'elle était poursuivie par un serpent, qu'ils tuèrent. La guerre fut déclarée : le combat fut sanglant et opiniâtre, et dura plusieurs jours. Orus remporta la victoire. Typhon chargé de chaînes,

fut conduit à Isis, qui lui donna la vie et la liberté. Orus en fut tellement transporté de colère, qu'il tua sa mère, et qu'il s'empara du royaume. Mercure donna une tête de vache à Isis. On raconte que Typhon fit un procès à Osiris, lui reprochant qu'il n'était pas né d'un mariage légitime. Mercure plaida la cause d'Osiris, et l'emporta. Les Dieux prononcèrent, qu'Osiris était légitime. Typhon fut encore vaincu depuis dans deux grandes batailles. Isis, après sa mort, conçut un fils du commerce d'Osiris, dont elle accoucha le septième mois. Cet enfant était faible et délicat, et manquait de jambes. Il fut nommé Harpocrate.

FABLE XXIV.

Punition qu'éprouve Orphée, pour avoir manqué à la promesse qu'il avait faite aux Dieux.

Orphée, après avoir pleuré la mort d'une épouse chérie, morte de la morsure d'un serpent, à la fleur de l'âge, et tâché de fléchir par ses plaintes, et de rendre sensibles à ses maux les Divinités du Ciel, forma enfin le hardi dessein de descendre dans le séjour des ombres, pour implorer le secours des divinités infernales. Il traversa ce vaste empire, qui n'est peu-

plé que de vains fantômes, et s'étant présenté devant Pluton et Proserpine, qui règnent dans ces tristes lieux, il accorda sa voix au son de sa lyre, et leur fit entendre ces paroles : « Puis-
» santes Divinités, qui régnez dans ces lieux,
» où tout ce qui respire doit se rendre, ce n'est
» point une vaine curiosité qui m'a engagé à
» venir dans votre empire, ce n'est pas pour
» enchaîner Cerbère, ce monstre dont les trois
» têtes sont environnées de serpens. Mon épouse
» qui vient de perdre le jour dans sa plus ten-
» dre jeunesse, est l'unique sujet qui m'amène :
» j'ai voulu surmonter ma douleur; j'ai fait tous
» mes efforts pour en venir à bout; mais je suis
» obligé d'avouer que l'amour a enfin triomphé.
» Le pouvoir de ce Dieu est connu dans le ciel
» et sur la terre : je ne sais s'il l'est autant dans
» les Enfers : je crois cependant que son em-
» pire n'y est pas ignoré; et si ce que l'on ra-
» conte de l'enlèvement de Proserpine est véri-
» table, c'est l'amour qui a formé les tendres
» liens qui vous unissent avec elle. Je vous con-
» jure donc, grand Dieu, par ces lieux remplis
» d'horreur, par ce cahos, par ce triste silence,
» de rendre à mon épouse une vie que la Parque
» lui a enlevée dans la fleur de son âge. Tout ce
» qui respire vous appartient, et après avoir
» demeuré quelque tems sur la terre, nous de-
» vons tous nous rendre ici, les uns plutôt, les
» autres plus tard. Ce séjour est notre dernière
» demeure, et vous pouvez vous vanter d'avoir

» l'empire le plus étendu de l'univers. Lors-
» qu'Eurydice, que je vous conjure de me ren-
» dre, aura terminé sa carrière, elle rentrera
» sous votre puissance : ce n'est qu'un simple
» délai que je vous demande. Si le destin s'op-
» pose à mes vœux, je suis résolu de ne point
» sortir de ces lieux, et vous aurez deux om-
» bres à la fois ». C'est ainsi qu'Orphée accordait sa voix au son de sa lyre. Les ombres, attendries par ces doux accens, répandaient des larmes. Tantale cessa de courir après l'eau qui le fuit; la roue d'Ixion s'arrêta; les cruels vautours qui déchiraient impitoyablement le cœur du malheureux Tytie, lui donnèrent quelque relâche; les filles de Bélus cessèrent de verser de l'eau dans le tonnean fatal, qui se vuide à mesure qu'elles le remplissent; Sisyphe s'assit sur la pierre qu'il est forcé de rouler éternellement. Ce fut en cette occasion qu'on vit, pour la première fois, les implacables furies répandre des larmes. Proserpine et Pluton lui-même furent attendris; ils ordonnèrent qu'on fît approcher Eurydice, qui était parmi les ombres nouvellemenr descendues aux Enfers. Elle vint d'un pas lent et tardif, à cause de sa blessure, et fut rendue à Orphée, à condition toutefois qu'il ne tournerait la tête pour la voir, qu'après qu'il serait sorti des Enfers, et que s'il contrevenait à cet ordre, elle lui serait ravie pour toujours; ce tendre époux se mit en chemin avec sa chère Eurydice, par des lieux difficiles et escarpés, où

régnaient l'obscurité, le silence et l'horreur. Déjà il était près des bornes de l'empire des morts, lorsque l'impatience qu'il avait de revoir son épouse, et la crainte qu'elle ne se fût égarée, l'ayant obligé de tourner la tête, elle disparut à l'instant. Il lui tendit les bras; mais il n'embrassa qu'une vapeur légère. Eurydice, soumise une seconde fois à l'empire de la mort, ne fit aucune plainte contre son époux. Hélas! elle n'aurait eu à se plaindre que d'avoir été trop aimée. Elle lui dit le dernier adieu, mais d'une voix si faible, qu'à peine fut-elle entendue. Ainsi retourna pour toujours l'infortunée Eurydice dans le royaume de Pluton. On peut comparer l'étonnement d'Orphée dans cette occasion, à celui de ce berger, qui fut tellement interdit à la vue de Cerbère qu'Hercule avait enchaîné, qu'il fut changé en rocher; ou à celui d'Olene, qui, s'étant chargé du crime de sa femme Lethée et du châtiment qu'elle avait mérité, en comparant sa beauté à celle des immortelles, fut métamorphosé avec elle en rocher sur le mont Ida. Ainsi demeurèrent inséparables ces deux époux qui s'aimaient avec tant de tendresse. L'infortuné Orphée fit de vains efforts pour descendre une seconde fois dans le royaume de Pluton. Il demeura sept jours et sept nuits sur les rives du fleuve infernal, sans d'autre nourriture que ses larmes et sa douleur; et l'inflexible Caron refusa toujours de le passer dans sa barque. Enfin, après s'être plaint inuti-

e
si
:e
er
à
à
é,
e,
e-
n
s,
le
ces
n-
orts
au-
sept
'au-
; et.
sser
uti-

Orphée et Euridice.



Sacrifice d'Iphigenie.



lement de la cruauté des Dieux des Enfers, il se retira sur le mont Rhodope et sur l'Hémus, où règne le froid aquilon. Là, trois années s'écoulèrent sans qu'il eût voulu entendre parler d'aucune femme; et quoiqu'il eût inspiré de tendres sentimens à un grand nombre de belles nymphes, il n'eut pour elles que du mépris; soit que le malheur qui lui était arrivé lui eût donné cette indifférence, soit qu'il eût promis à Eurydice une fidélité éternelle.

FABLE XXV.

Sacrifice d'Iphigénie.

On sait que ce fut Pâris, qui, ayant enlevé Hélène, attira sur sa patrie une guerre sanglante. Toute la Grèce conjurée prit les armes en faveur de Ménélas, époux de cette princesse. On équipa mille vaisseaux, et l'affront aurait été bientôt vengé, si les vents contraires n'avaient empêché la flotte de sortir du port d'Aulide. Pendant que les Grecs offraient sur le rivage de la mer un sacrifice à Jupiter, suivant la coutume de leur pays, on apperçut un serpent, qui étant monté sur un plane qui était proche de l'autel, dévora huit petits oiseaux qui étaient dans un nid, avec la mère qui volait autour. Tous ceux qui avaient vu ce prodige étaient dans l'étonnement, lorsque Calchas,

qui lisait dans l'avenir, leur parla ainsi : « Ré-
» jouissez-vous, ô Grecs, la ville de Troye
» sera détruite, mais elle nous coûtera de longs
» et pénibles travaux. Ces neuf oiseaux que le
» serpent vient de dévorer, m'annoncent que le
» siége de cette ville durera neuf ans ». Pendant ce discours, le serpent qui était entortillé autour de l'arbre fut changé en pierre.

Cependant, les vents toujours contraires empêchaient la flotte de partir, et on commençait à croire que Neptune favorisait la ville de Troye, dont il avait bâti les murailles. Calchas en pensait autrement; il savait, et n'en faisait pas un mystère, que pour sortir du port d'Aulide, il fallait appaiser, par le sang d'une vierge, Diane irritée contre Agamemnon. Ainsi, dès que l'intérêt public eut triomphé de la tendresse paternelle, et que les sentimens du roi l'eurent emporté sur ceux du père, les prêtres, fondant en larmes, conduisirent Iphigénie à l'autel. Diane, appaisée par cette soumission, enveloppa d'un nuage l'autel et les sacrificateurs, et mit à la place de cette princesse une biche qui lui fut immolée. Après ce sacrifice, la mer devint tranquille, et un vent favorable conduisit en peu de tems la flotte grecque aux rivages de Troye.

FABLE XXVI.

Sacrifice de Polixène, fille de Priam et d'Hécube. Meurtre de son frère Polydore.

En retournant du siège de Troye, Agamemnon avait jeté l'ancre sur les côtes de Thrace, pour y attendre un vent favorable, lorsque l'ombre d'Achille apparut aux Grecs, avec cet air de fierté qu'avait ce jeune héros lorsqu'il tira l'épée contre Agamemnon, et leur parla ainsi : « Vous partez ; Achille est oublié, et sa gloire » va demeurer pour jamais ensevelie dans son » tombeau. Arrêtez, pour honorer ses mânes, » immolez Polyxène ». A peine l'ombre avait achevé de parler, que les Grecs allèrent arracher d'entre les bras de sa mère, cette princesse infortunée, qui faisait alors son unique consolation. Victime d'une ombre barbare, Polyxene se laissa conduire au tombeau d'Achille avec un courage et une fermeté qui trouve peu d'exemples dans son sexe. Elle arrive près de l'autel, où, en voyant le triste appareil du sacrifice, et Néoptolème, qui, le fer à la main, avait les yeux attachés sur elle, lui tint ce discours : « Achève, cruel, de répandre un sang » illustre ; frappe ce sein, ajouta-t-elle en le dé» couvrant, que rien ne t'arrête. Polyxène, qui

» n'oublia jamais ni son sang ni sa naissance,
» préfère la mort à l'esclavage ; et comme tu ne
» saurais appaiser aucune divinité par un sacri-
» fice si inhumain, abrège d'inutiles cérémo-
» nies. La seule chose que je souhaiterais, est
» que ma mère pût ignorer ma mort. Seule,
» elle ébranle ma constance, et diminue la joie
» que me causerait le trépas, quoiqu'il soit un
» moindre supplice pour elle que la vie que tu
» lui laisses. Vous, Grecs, éloignez-vous, afin
» que mon ombre puisse descendre libre dans
» le séjour de Pluton ; que vos mains ne souil-
» lent point la pureté d'une princesse qui fut
» toujours chaste. Ma prière est juste, et mon
» sang, lorsque j'aurai la liberté de le répan-
» dre, en sera plus agréable à celui, quel qu'il
» soit, que vous prétendez appaiser par ma
» mort. Si mes dernières paroles peuvent vous
» toucher, voici ce qu'exige encore de vous la
» fille de Priam, non votre esclave. Rendez mon
» corps à ma mère, sans rançon : autrefois elle
» n'épargna pas ses trésors dans de pareilles oc-
» casions ; que ses larmes, aujourd'hui, soient
» le seul prix avec lequel elle achète le triste
» droit de me rendre les derniers devoirs ».

Ainsi parla Polyxène, sans répandre une seule larme, quoiqu'elle en arrachât à toute l'assemblée. Le ministre du sacrifice, fondant lui-même en pleurs, ne lui plongea qu'à regret le poignard dans le sein. Frappée du coup mortel, ses forces l'abandonnent, elle tombe ; et,

regardant la mort d'un œil intrépide, elle se couvre de sa robe, afin que sa chûte n'eût rien que de décent, et qui ne fût digne de la pureté d'une vierge. Les dames troyennes enlèvent son corps, et rappelant à leur mémoire les malheurs de la famille de Priam, à laquelle cette fatale guerre avait coûté tant de sang, tantôt elles déplorent votre sort, infortunée Polyxène; tantôt elles gémissent sur vos malheurs, malheureuse épouse de Priam, mère de tant de princes, autrefois l'honneur et la gloire de l'Asie, aujourd'hui le rebut de tout le monde; qu'Ulysse ne souffre parmi ses esclaves, que parce que vous donnâtes le jour à Hector. Quel revers! à peine Hector trouve un maître à sa mère! Cette reine infortunée, dont les larmes avaient coulé tant de fois pour sa patrie, pour ses enfans et pour son époux, en répand encore pour la fille qu'elle vient de perdre. Elle tient entre ses bras ce corps, qu'avait animé une si belle ame, elle en arrose la plaie avec ses larmes, elle la baise tendrement; elle mêle ses cheveux blancs avec le sang de sa fille, se meurtrit le sein; et dans les transports de la plus vive douleur, elle exprime ainsi ses regrets : « Ma chère fille, tu n'es plus,
» ta mort met le comble à mes malheurs, et
» cette fatale blessure qui vient de t'ôter la vie,
» perce le cœur de la plus malheureuse de tou-
» tes les mères. J'ai tout perdu, lorsque je t'ai
» vu rendre le dernier soupir. Il ne te manquait
» pour ressembler à tes frères, que de finir tes

» tristes jours d'une manière si cruelle. En vain
» je me flattais que ma fille n'était pas exposée
» à une mort violente, le fer n'a pas même
» épargné son sexe. Il fallait donc, chère Po-
» lyxène, que Troye, qui a coûté la vie à tous
» tes frères, et le cruel Achille, né pour la perte
» de ma famille, te ravissent aussi le jour. Lors-
» que je vis ce fatal ennemi expirer sous les
» coups de Pâris et d'Apollon : hélas ! disais-je
» en moi-même, le barbare ne sera plus à crain-
» dre. Cependant il était encore à craindre pour
» moi; ses cendres s'élèvent contre nous, et
» nous retrouvons ce fier ennemi jusques dans
» son tombeau. Mère infortunée, je n'ai donc
» été féconde que pour assouvir la haine im-
» placable du petit-fils d'Eaque. Illion n'est plus,
» et les malheurs de cette ville déplorable finis-
» sent par la plus triste de toutes les catastro-
» phes. Non, non, ils ne finissent point en-
» core. Troye existe toujours pour moi; elle
» fournit une nouvelle matière à ma douleur.
» Reine autrefois si heureuse, qu'une famille
» nombreuse et florissante, et la gloire d'un
» époux puissant, élevaient au faîte des gran-
» deurs; aujourd'hui errante, pauvre, on m'ar-
» rache du tombeau de mes enfans, et on me
» destine à être l'esclave de Pénélope. Voilà,
» dira-t-elle aux dames d'Ithaque, qui me ver-
» ront occupée à des ouvrages serviles, voilà la
» mère d'Hector, l'épouse de Priam ! Mais,
» est-ce là le comble de mes maux ? Non, il fal-

» lait encore, après la perte de tous mes en-
» fans, que ma chère Polyxène, l'unique con-
» solation d'une mère désolée, servît de victime
» aux mânes d'un implacable ennemi; c'est pour
» honorer son tombeau, ma chère fille, que je
» te donnai le jour. Pourquoi respiré-je en-
» core? qu'est-ce qui peut m'attacher à la vie?
» funeste vieillesse, à quoi me réserves-tu?
» Dieux barbares, est-ce donc pour de nou-
» veaux malheurs que vous prolongez mes tris-
» tes jours? croirait-on, après la destruction de
» Troye, que Priam pût être heureux? Oui,
» son sort est digne d'envie, puisque le même
» jour qui le termina, fut le dernier de son
» empire. Du moins, ma chère fille, il n'a pas
» été témoin de ta mort. Mais peut-être qu'on
» te destine des funérailles dignes de ta nais-
» sance, et que ton corps reposera dans le tom-
» beau des rois, tes ancêtres. Hélas! la famille
» de Priam ne doit plus prétendre à ces hon-
» neurs. Les larmes de ta mère, la seule chose
» qui lui reste, un peu de terre sur un rivage
» étranger, c'est là ce que tu peux attendre.
» Tout est perdu pour moi, il ne me reste plus
» que Polydore, le plus jeune de mes fils, que
» son père, pendant le siége de Troye, confia
» au roi de Thrace. Pour lui seul je prolonge
» encore ma misérable vie. Allons, sans tarder
» davantage, allons laver la plaie et le corps de
» Polyxène ». Elle dit, et marchant vers le ri-
vage d'un pas lent et mal assuré, et les cheveux

épars, elle demandait aux Troyennes qui l'accompagnaient, une urne pour puiser de l'eau, lorsqu'elle apperçut sur le sable le corps de son fils, que Polymestor avait percé de coups. A cette vue, les femmes de sa suite poussent un grand cri; Hécube demeure muette, et la douleur tarit tout à coup la source de ses larmes. Immobile, quelquefois elle tient les yeux baissés contre terre, quelquefois elle les lève tristement vers le ciel, ou les arrête sur le visage et sur les plaies de son fils. Enfin, se laissant transporter tout d'un coup à la fureur et à la rage, elle oublie l'état où elle est, et agissant comme si en effet elle était encore sur le trône, elle ne songe qu'à se venger. Telle qu'une lionne en fureur, à qui on vient d'enlever ses petits, suit les traces du ravisseur; Hécube, oubliant ses années et ne consultant que son courage, court au palais du meurtrier de son fils, et demande à lui parler en secret, sous prétexte de lui découvrir un trésor qu'elle avait réservé à Polydore. L'avare Polymestor, flatté de l'espérance d'une nouvelle proie, ajoute foi à ses discours, et va avec elle dans un lieu écarté. Là, Polymestor lui dit d'un air dissimulé : « Vous » pouvez me confier le dépôt que vous destinez » à votre fils; tout ce que j'ai déjà reçu pour » lui, et ce que je pourrai recevoir lui sera fidè» lement rendu : j'en jure par les Dieux im» mortels ». La reine, que ce discours et les sermens du prince perfide animèrent d'une nou-

velle fureur, le regarda d'un œil de courroux, et aidée des femmes de sa suite, elle se jeta sur lui, et lui arracha les yeux. Les Thraces, informés du malheur arrivé à leur roi, se mirent à poursuivre les Phrygiens à coups de flèches et de pierres. Hécube court après ces pierres, et les mord ; et voulant ouvrir la bouche pour parler et se plaindre, elle ne fait entendre que des aboiemens. On voit encore le lieu où arriva cette aventure, et il en porte le nom. Cette princesse infortunée, se ressouvenant sans cesse de ses malheurs, fit retentir pendant long-tems de ses hurlemens les rivages de Thrace, et le triste état où elle était réduite, toucha de compassion les Grecs et les Troyens : les Dieux furent sensibles à ses malheurs, et Junon elle-même fut forcée d'avouer qu'elle n'avait pas mérité une si cruelle destinée.

FABLE XXVII.

Plaidoyer d'Ajax et d'Ulysse, pour savoir lequel des deux aura les armes d'Achille. Pouvoir de l'éloquence. Détails intéressans sur la guerre de Troye.

Achille jouit pendant toute sa vie d'une si haute réputation parmi les Grecs, que ses armes

excitèrent, après sa mort, une querelle très-animée parmi eux, et qu'on fut prêt à se battre pour en obtenir la jouissance. On en faisait un si grand cas, que Diomède lui-même, ni le fils d'Oïlée, ni Ménélas, ni Agamemnon, ni tous les autres capitaines n'osèrent y prétendre. Ajax, fils de Télamon, et Ulysse, furent les seuls qui disputèrent des dépouilles si honorables. Agamemnon, pour ne pas s'exposer au ressentiment de celui des deux concurrens qui serait vaincu dans cette dispute, fit assembler tous les chefs de l'armée, et leur remit le jugement de cette grande affaire.

Tous s'assirent, et les troupes qui étaient debout les environnaient, lorsqu'Ajax, qui portait un bouclier à sept cuirs, se leva, et ayant regardé d'un œil farouche le rivage de Sigée où était la flotte; comme il était brusque ou emporté, il s'écria en levant les mains vers le ciel. « Grand Jupiter! c'est à la vue de nos vaisseaux que je plaide ma cause, et l'on met Ulysse en concurrence avec moi; Ulysse, qui n'osa autrefois s'approcher de ces mêmes vaisseaux, lorsqu'Hector, la torche à la main, venait y mettre le feu, et que moi je les sauvai de l'embrâsement dont ils étaient menacés. Il faut, sans doute, qu'il soit plus sûr de discourir que de combattre, et quel avantage puis-je espérer aujourd'hui, puisque si je l'emporte sur Ulysse par la valeur et par le courage, je dois lui céder la gloire de mieux parler que moi?

» Il est inutile, ô Grecs, que je vous raconte mes exploits, c'est sous vos yeux qu'ils se sont passés; qu'Ulysse, qui n'eut d'autres témoins que la nuit et les ténèbres, vous apprenne les siens. La grace que je vous demande est, je l'avoue, d'un grand prix, mais les prétentions de mon concurrent m'enlèvent l'honneur qu'elle m'aurait fait. Quelque flatteuse, quelque considérable que soit une récompense, il n'est plus glorieux de l'obtenir dès qu'Ulysse a osé y aspirer. Il a déjà remporté tout l'avantage de cette dispute, puisque vaincu, il pourra encore se vanter d'être entré en concurrence avec moi. Si ma valeur était moins connue, je pourrais me prévaloir de la noblesse de mon extraction. Fils de Télamon, qui, avec Hercule, saccagea la ville de Troye, et qui accompagna Jason à la conquête de la toison d'or, j'ai pour aïeul le juste Eaque, qui juge les ombres dans le séjour où Sisyphe est condamné à rouler éternellement une roche. Eaque reconnaissait Jupiter pour son père : ainsi je me vois le troisième descendant de ce Dieu. Je renoncerais cependant à cet avantage, si je ne le partageais avec Achille; il était mon cousin germain; c'est à ce titre que je demande ses armes. Qu'a de commun avec ce héros un homme de la race de Sisyphe, fourbe et voleur comme lui? Veut-on me refuser des armes qui m'appartiennent, par ce que je fus le premier qui m'armai pour la querelle de la Grèce, et que je n'attendis pas

qu'on m'y forçât ? Me préférera-t-on un homme qui n'est venu à cette guerre que le dernier de tous, et qui, contrefaisant l'insensé, demeura honteusement dans sa maison, jusqu'à ce que Palamède, plus rusé que lui, mais malheureusement moins sensible à ses propres intérêts, découvrit son lâche stratagême, et l'obligea de partir malgré lui ? Est-il juste qu'un homme qui refusait de prendre les armes, obtienne aujourd'hui les plus belles et les meilleures de toute l'armée, et que moi, qui, ayant droit d'y prétendre, et qui me suis exposé le premier au danger, je m'en voie honteusement privé ? Plût au ciel qu'Ulysse eût été véritablement insensé, ou qu'on l'eût cru tel ; que ce fourbe, qui ne sait conseiller que des crimes, ne fût jamais venu sur les rivages de Phrygie ! Malheureux fils de Péan, vous ne seriez pas aujourd'hui exposé par notre faute dans l'île de Lemnos. C'est-là qu'obligé de vous cacher dans les antres les plus sauvages, vous attendrissez les rochers même par vos larmes et par vos gémissemens, et que vous priez sans cesse les Dieux de punir le perfide qui nous conseilla de vous abandonner : vos vœux, s'il est des Dieux dans le ciel, seront exaucés. Hélas ! ce grand homme, cet illustre capitaine, qui s'était lié avec nous par un serment solemnel, le seul héritier des flèches d'Hercule, maintenant dévoré par la faim, livré aux plus vives douleurs, est obligé de se servir contre des oiseaux de ces flèches, auxquelles

était attachée la destinée de Troye, sans d'autre nourriture que ces mêmes oiseaux, ni d'autre vêtement que leurs plumes. Cependant tout malheureux qu'il est, Philoctète respire encore, parce qu'il n'a pas accompagné Ulysse. Si Palamède avait été abandonné comme lui, il vivrait encore, ou du moins il serait mort exempt du soupçon qui le fit périr. Ulysse, pour se venger de ce que ce capitaine avait découvert que sa folie était une feinte, l'accusa d'être d'intelligence avec l'ennemi; et ayant fait trouver dans sa tente l'argent qu'il y avait caché lui-même, il sut le convaincre d'un crime dont il était l'auteur. C'est ainsi qu'Ulysse, ou par l'exil, ou par la mort de nos chefs, sut affaiblir notre armée : ce sont-là ses victoires; voilà le seul endroit par où il s'est rendu redoutable. Quand il serait plus éloquent que Nestor, pourrait-il se justifier d'avoir abandonné ce sage vieillard, lorsqu'ayant son cheval blessé sous lui, il implorait son secours? Diomède est témoin que ce n'est point un crime que je lui suppose; il l'appela plusieurs fois lui-même, et, quoique son ami, il ne put s'empêcher de lui reprocher une fuite si honteuse. Les Dieux sont les juges de nos actions, et ils sont des juges équitables : Ulysse tombe bientôt dans le même cas que Nestor, et il a besoin de secours comme lui. On pouvait sans injustice l'abandonner, comme il avait abandonné ce capitaine, il en avait lui-même dicté la loi. Cependant je l'entends appeler ses

compagnons ; je vole à son secours : je le trouve pâle, tremblant, étendu par terre, effrayé de la mort qui était présente à ses yeux, je le couvre de mon bouclier, et je lui sauve la vie. Je ne prétends point en tirer vanité, il n'y a point de gloire à sauver un lâche ; mais si après ce service, tu veux encore me disputer les armes que je demande, viens, Ulysse, dans l'endroit où je te rencontrai, viens-y avec tes blessures, avec cette frayeur qui ne t'abandonna jamais, que l'ennemi soit présent, cache-toi sous mon bouclier, et là, fais valoir tes prétentions. D'abord il m'avait paru fort affaibli par les blessures : je le dégage, il trouve des forces pour fuir. Cependant Hector paraît, et amène avec lui les Dieux au combat : la terreur vole devant lui, et il répand tant d'épouvante partout où il passe, que non-seulement Ulysse, mais même nos plus braves guerriers en sont effrayés. Je m'oppose à ce fier ennemi, et, dans le tems qu'il paraissait le plus animé par le carnage, je le renversai par terre d'un grand coup de pierre. Vous vous ressouvenez, ô Grecs, que ce héros vint nous présenter un combat singulier ; j'acceptai le défi : vous souhaitiez tous que le sort tombât sur moi, et vos vœux furent exaucés. Faut-il vous apprendre le succès de ce combat ? Je ne fus point vaincu. Lorsque les Troyens, soutenus par Jupiter lui-même, vinrent porter dans nos vaisseaux le fer et le feu, où était alors l'éloquent Ulysse ? Seul je sauvai

la flotte : j'assurai votre retour : pourriez-vous me refuser ces armes que je demande pour mille vaisseaux que j'empêchai d'être brûlés. Faut-il parler sans feinte ? Il est moins question ici de ma gloire que de celle des armes elles-mêmes ; du moins la gloire est égale, puisque c'est moins des armes qu'on donne à Ajax, qu'Ajax qu'on leur donne pour les porter. Qu'Ulysse vienne maintenant comparer ses actions avec les miennes. Qu'il fasse valoir la défaite de Rhésus, et celle du lâche Dolon ; qu'il se vante d'avoir enlevé le Palladium et Hélenus avec lui ; il n'a rien fait de jour, et rien jamais sans le secours de Diomède. Si cependant vous voulez récompenser des actions si peu importantes, vous devez partager les armes qui font le sujet de notre dispute, et Diomède doit en avoir la meilleure part : mais pourquoi les donner à Ulysse, lui qui n'a jamais fait aucune entreprise, que désarmé, que la nuit, et qui n'a jamais su attaquer l'ennemi que par surprise ? L'éclat dont brille le casque d'Achille le trahirait, et découvrirait ses embûches : il ne pourrait pas même en soutenir le poids : des bras aussi faibles que les siens seraient accablés de la pesanteur de sa lance ; et comment sa main, qui n'est propre qu'aux larcins, porterait-elle ce vaste bouclier sur lequel est gravé le monde entier ? Insensé, quel est ton dessein en demandant des armes qui ne serviraient qu'à t'affaiblir ? Que si les Grecs sont assez peu équitables pour te les ac-

corder, ce présent excitera moins de terreur chez l'ennemi que d'envie de t'en dépouiller. Souviens-toi, lâche, que c'est à fuir que tu excelles, et qu'un fardeau si pesant ne servirait qu'à t'embarrasser. D'ailleurs quel besoin as-tu d'un bouclier? Le tien, qui a vu si peu de combats, est encore entier : le mien, criblé de coups, m'oblige à en chercher un autre. Mais finissons de vains discours; que nos actions décident cette querelle; qu'on porte les armes d'Achille au milieu des ennemis : ordonnez qu'on aille les enlever, et qu'elles soient la récompense de celui qui les aura rapportées ».

Tel fut le discours d'Ajax, dont les dernières paroles furent suivies d'un applaudissement qui fit croire que le soldat lui serait favorable. Ulysse se leva ensuite, et après avoir tenu quelque tems les yeux baissés contre terre, il regarda les chefs de l'armée, qui étaient dans l'impatience de l'entendre, et leur fit ce discours avec autant de grace que d'éloquence :

« Si mes vœux et les vôtres, ô Grecs, avaient été exaucés, ces armes ne causeraient aucun démêlé parmi nous. Vous les posséderiez, généreux Achille, et nous vous posséderions encore. Mais, ajouta-t-il en essuyant ses larmes, puisqu'une fatale destinée nous a ravi ce héros, est-il quelqu'un qui ait plus de droit sur les armes d'Achille, que celui qui fit venir Achille à la guerre; pourvu toutefois que la stupidité de mon concurrent ne soit point un titre pour lui;

et que mon éloquence, qui vous a été si souvent utile, ne devienne point un motif d'exclusion pour moi ? Vous ne devez pas trouver mauvais que cette même éloquence que j'ai si souvent employée pour vos intérêts, je l'emploie aujourd'hui pour les miens : il n'est pas défendu de se servir de ses avantages, je dis des avantages qui nous sont propres : car pour ce qui regarde la naissance, les aïeux, en un mot, tout ce que nous n'avons point fait nous-mêmes, ce n'est point là un bien qui nous appartienne. Cependant puisqu'Ajax s'est prévalu de ce qu'il descendait de Jupiter, je puis me vanter d'en tirer aussi mon origine, et d'être, avec ce Dieu, au même degré que lui. Laërte, mon père, doit la naissance à Arcésie ; Arcésie reçut le jour de Jupiter ; et on ne trouve point dans ma famille ni de criminels ni de bannis (1). Ma mère, qui descend de Mercure, augmente encore la noblesse de mon extraction, puisque des deux côtés je compte des Dieux parmi mes ancêtres. Ce n'est point cependant, ni parce que ma naissance est plus illustre que celle d'Ajax par ma mère, ni parce que mon père ne fut jamais coupable du meurtre de son frère, que je demande les armes d'Achille, c'est sur le mérite que vous devez décider ; pourvu toutefois que vous n'en

---

(1) C'est un reproche tacite à Ajax, sur ce que Télamon avait été soupçonné du meurtre de Phoque, son frère.

fassiez pas un à Ajax de ce que Télamon était frère de Pélée. Ce n'est point ici une affaire de succession. Les armes d'Achille doivent être la récompense de la valeur; et si l'on veut avoir égard à la proximité du sang et aux héritiers naturels; son père est encore vivant, et Pyrrhus est son fils; quel droit reste-t-il à Ajax? il faut les envoyer ou à Phthie ou dans l'île de Scyros. Teucer, quoiqu'aussi proche parent d'Achille qu'Ajax, les demande-t-il? Espère-t-il sur ce titre de les remporter? Non, encore un coup, la valeur seule a droit d'y prétendre. Puisqu'il ne s'agit donc ici que des services qu'on a rendus, je vais vous faire l'histoire des miens, et comme ils ne sont pas présens à ma mémoire, j'espère que l'ordre des tems m'en rappellera le souvenir.

» Thétis, qui voyait dans l'avenir que son fils devait perdre la vie au siége de Troye, le cacha dans l'île de Scyros, sous les habits d'une fille. Ce déguisement trompa tout le monde, et Ajax lui-même y fut trompé comme les autres. Parmi des ajustemens de femmes et d'autres bagatelles, je mis des armes, dont je crus que la vue pourrait réveiller le courage d'un jeune prince. Ce stratagème me réussit : Achille se saisit d'une lance et d'un bouclier. Fils de Thétis, lui dis-je en le prenant par la main, le destin de Troye est entre vos mains; balancez-vous encore à venir renverser ses murailles? C'est ainsi que je déterminai ce jeune héros à une en-

treprise si digne. Dès-là tous ses exploits m'appartiennent. C'est moi qui terrassai le brave Téléphe, et qui lui accordai la vie après l'avoir vaincu. La chûte de Thèbes doit être mise au nombre de mes actions. C'est mon bras qui a détruit Lesbos, Ténédos, Chryse, Cylle et Scyros, villes qui étaient sous la protection d'Apollon. C'est moi qui ai fait la conquête de Lyrnesse. Pour tout dire, en un mot, puisque j'ai conduit à l'armée le vainqueur d'Hector, la mort de ce héros fait partie de ma gloire. C'est pour les armes que je portai à Achille que je vous demande les siennes. Je l'armai pendant sa vie; je dois avoir sa dépouille après sa mort. Toute la Grèce avait pris part à l'affront de Ménélas : pour le venger, on avait assemblé en Aulide mille vaisseaux; mais le calme et les vents contraires les retenaient dans le port. L'oracle consulté répond que, pour avoir un vent favorable, Agamemnon doit appaiser Diane, en lui immolant Iphigénie, sa fille. Ce prince refuse d'obéir à un ordre si barbare. Il accuse les Dieux de cruauté, et les sentimens du père l'emportent sur ceux du roi. Pour le faire changer de résolution, je m'y pris avec tant d'adresse, que je le portai enfin à faire céder au bien public la tendresse paternelle. L'affaire, je dois l'avouer aujourd'hui, était délicate, et je prie Agamemnon d'oublier ce que je fus obligé de faire pour vaincre sa résistance. Enfin, le bien des peuples, l'honneur de son frère, le

commandement d'une puissante armée, et sa propre gloire, le firent consentir à un sacrifice si inhumain. On me députe vers Clytemnestre, son épouse. Il n'était point question de la fléchir, ni de la persuader; il était nécessaire de la tromper, et il fallait beaucoup d'adresse pour y réussir. Si Ajax eut été chargé de cette commission, nos vaisseaux seraient encore en Aulide; et nous attendrions vainement un vent favorable.

» On m'envoie à Troye : j'entre hardiment dans cette ville : je parais à la cour de Priam, remplie alors de grands capitaines : j'exécute avec intrépidité les ordres dont j'étais chargé : je parle pour l'intérêt de la Grèce : j'accuse Pâris d'avoir ravi Hélène, et je la redemande. Priam et Anténor, que mes raisons avaient persuadés, consentent à la renvoyer; mais Pâris, ses frères, et ceux qui l'avaient servi dans cet enlèvement, s'y opposent, et s'emportent au point de vouloir nous maltraiter. Vous le savez, Ménélas, et c'est-là le premier danger que nous avons couru ensemble. Je ne finirais point si je voulais parler de tous les services que j'ai rendus pendant cette guerre, ou par mes exploits ou par mes conseils. Après les premiers combats, les ennemis se tinrent long-tems enfermés dans leurs murailles; nous n'avons recommencé à combattre en pleine campagne, qu'à la dixième année du siége. Que faisiez-vous, Ajax, pendant tout ce tems-là, vous qui

ne savez que vous battre ? De quelle utilité étiez-vous ? Pour moi, j'observais l'ennemi ; je lui dressais des embûches ; je travaillais à fortifier notre camp, à le fournir de vivres et de munitions. Occupé à encourager le soldat, je l'exhortais à supporter avec patience les incommodités d'un long siége. Enfin, on m'envoyait par-tout où m'appelaient les besoins de l'armée. Dans ces entrefaites, Agamemnon, trompé par un vain songe, qu'il crut lui avoir été envoyé par Jupiter, ordonne qu'on lève le siége. Son erreur le justifie ; mais Ajax s'opposa-t-il à ce dessein ? S'obstina-t-il à vouloir prendre Troye ? Donna-t-il en cette occasion quelques marques de valeur ? C'est pourtant la seule qu'on puisse attendre de lui. Pourquoi ne prit-il pas les armes pour arrêter les soldats qui abandonnaient l'armée ? Pourquoi ne mit-il point d'obstacle à leur départ ? Pourquoi ne leur donna-t-il point un exemple qu'ils pussent suivre ? Était-ce trop pour un homme qui ne parle que de ses exploits ? Au contraire, il prit la fuite avec les autres : j'en fus témoin, et je rougis, Ajax, lorsque je vous vis disposé à un départ si honteux. Compagnons, m'écriai-je, que faites-vous ? Quelle folie d'abandonner ainsi la ville de Troye dans le tems qu'elle est sur le point de vous ouvrir ses portes ? Faut-il au bout de dix ans ne remporter en Grèce que la honte d'avoir vu échouer votre entreprise ? Par ce discours, ou par quelqu'autre semblable (car la

douleur me rendait éloquent dans cette occasion), j'arrêtai la flotte prête à partir. Lorsqu'ensuite Agamemnon assembla le conseil, où tout le monde était encore en alarmes, Ajax y garda le silence, pendant que Thersite lui-même, que je punis sur le champ de son insolence, avait osé insulter nos chefs sur ce qui venait de se passer. Je pris ensuite la parole, j'animai le soldat abattu, et je fis tant par mes discours qu'il retrouva enfin le courage que la crainte lui avait ôté. J'empêchai Ajax de fuir; tout ce qu'il a fait depuis de grand et de glorieux m'appartient. Je ne vois pas d'ailleurs que personne s'empresse à lui donner des louanges : on ne cherche point à l'avoir pour compagnon de ses actions; au lieu que Diomède me communique tous ses projets, se sert de mes conseils, et m'associe à toutes ses entreprises. Il est glorieux, sans doute, d'être seul choisi par Diomède, parmi tant de braves et tant de vaillans hommes. Ce n'était point le sort qui nous contraignait de marcher, lorsque, sans craindre ni les ténèbres ni l'ennemi, nous rencontrâmes Dolon qui venait nous épier, comme, de notre côté, nous allions épier les Troyens. Je lui ôtai la vie; mais ce ne fut qu'après l'avoir forcé de nous révéler tous les projets de l'ennemi. Informé de leurs desseins les plus cachés, il ne me restait plus rien à faire, et je pouvais retourner à l'armée avec honneur. Cependant je m'avançai encore jusqu'au quartier de

Rhésus, et après l'avoir tué, lui et tous ses compagnons, je revins monté sur son char, et j'entrai triomphant dans notre camp. Refusez-moi maintenant les armes d'Achille dont les chevaux devaient être la recompense de Dolon, si son dessein eût réussi, et donnez-les à Ajax. Faut-il encore vous rappeler la victoire que je remportai sur Sarpédon et sur les Lyciens qui le suivaient? Vous parlerai-je de Céranon, de Chromis, d'Hippaside, d'Alastor, d'Alcandre, d'Halius, de Noëmon, de Prytanys, de Chersidamas, de Thoon, de Charope, d'Ennomon, et de tant d'autres moins connus que ceux que je viens de nommer, et que mon bras a fait périr sous les murailles de Troye? Je pourrais ajouter que j'ai plusieurs blessures qui sont des marques honorables de ma valeur. Ne m'en croyez pas sur ma parole, ajouta-t-il en se découvrant l'estomac, les voilà ces plaies que j'ai reçues en combattant pour l'honneur de la patrie. Ajax, depuis dix ans que dure la guerre, n'a pas encore perdu une goutte de son sang; il n'a pas une seule blessure sur tout son corps. Il est vrai, et je ne suis pas assez injuste pour lui refuser la gloire qu'il mérite, qu'il s'oppo a vigoureusement aux Troyens et à Jupiter lui-même, dans le tems qu'ils venaient mettre le feu à nos vaisseaux; mais il ne doit pas prétendre seul à un honneur que vous devez partager avec lui: Patrocle, revêtu des armes d'Achille, repoussa dans cette occasion les Troyens,

et Hector, et empêcha nos vaisseaux d'être brûlés. Ajax se vante encore d'avoir été le seul qui eût osé accepter le combat singulier que le même Hector était venu présenter aux Grecs; mais il ne veut pas apparemment se ressouvenir qu'Agamemnon, quelques-uns de nos capitaines et moi, nous acceptâmes ce défi. Il ne fut que le neuvième de ceux qui se présentèrent, et ce fut le sort qui décida en sa faveur. Après tout, quel fut le sort de ce grand combat, vaillant et brave Ajax? Hector se retira sans être blessé.

» C'est avec une extrême douleur que je me trouve obligé de rappeler le souvenir de ce triste moment où nous perdîmes Achille, le rempart de toute la Grèce. Hélas! mes larmes, l'affliction dont j'étais accablé, ni la crainte ne m'empêchèrent pas d'enlever son corps, et de l'emporter sur mes épaules; oui, ces mêmes épaules portèrent le corps et les armes de ce jeune héros, et ce sont ces mêmes armes que j'ai tant de peine à obtenir aujourd'hui. J'ai donc, comme vous voyez, assez de force pour en soutenir le poids, et je ne manquerai jamais de reconnaissance si vous me les accordez. Thétis n'aura donc fait fabriquer par un Dieu, et avec tant d'art, des armes pour son fils, que pour en revêtir un soldat également grossier et ignorant? Ajax ne connaîtrait point le prix de la belle gravure du bouclier, sur lequel on voit l'Océan, la Terre, le Ciel, avec tous ses as-

tres, les Pleyades, les Hyades, la constellation de l'Ourse, l'épée d'Orion, et un grand nombre de villes ; tout cela est au dessus de ses connaissances. Il demande des armes qui seraient une énigme pour lui. Quoi ! il me reproche que, pour me dérober aux dangers et aux travaux de la guerre, je n'ai pris les armes que des derniers ! Ne voit-il pas que ce reproche tombe aussi sur le grand Achille ? Si c'est un crime de s'être déguisé pour ne point venir à cette guerre, c'est un crime que je partage avec ce héros ; et s'il est honteux d'avoir temporisé, j'ai la gloire du moins d'être arrivé au camp avant lui. Une épouse chaste et aimable me retenait : une mère tendre arrêtait Achille. Nous ne pûmes leur refuser quelques jours ; le reste a été employé au service de la patrie. Enfin, si je ne puis me laver de ce crime, il suffit qu'il me soit commun avec ce grand capitaine. D'ailleurs ce fut Ulysse qui découvrit l'artifice d'Achille, et ce n'est point Ajax qui a conduit Ulysse à la guerre. Vous ne devez point être étonnés, ô Grecs, des injures grossières qu'il vient de me dire ; il ne vous a pas plus épargnés que moi ; car enfin si je suis capable d'avoir supposé un crime à Palamède, vous sera-t-il glorieux de l'avoir condamné ? Mais ce crime vous parut si énorme, il fut si bien prouvé, que Palamède ne put jamais s'en justifier. Ce ne fut point sur une simple accusation que vous le jugeâtes ; vos yeux furent témoins de sa trahison, et l'or trouvé

dans sa tente la prouva mieux que tout ce qu'on aurait pu dire contre lui. Je ne crois pas, au reste, que l'on puisse me faire un crime personnel de ce que Philoctète fut abandonné dans l'île de Lemnos. C'est à vous, capitaines Grecs, à vous en justifier, puisque vous avez consenti qu'on l'y laissât. Je ne me défends point d'avoir été le premier à vous le conseiller, pour ne pas l'exposer d'abord aux fatigues d'un voyage incommode, et aux travaux d'une longue guerre, et pour voir si le repos n'adoucirait point les cruelles douleurs que lui causait sa blessure : il consentit lui-même à demeurer, et il respire encore (1). Mon avis était donc non-seulement un conseil sage et prudent, ce qui suffirait pour me disculper, mais, ce qui vaut encore mieux, il a été suivi d'un heureux succès. Maintenant que le destin déclare que Troye ne saurait être renversée sans la présence de ce capitaine, ne me chargez point de la commission de l'aller chercher, donnez-la à Ajax : il saura avec cette

(1) Une des fatalités de Troye portait que cette ville ne pourrait être prise sans les flèches d'Hercule, qui étaient entre les mains de Philoctète. Une de ces flèches étant tombée sur le pied de Philoctète, le venin de l'hydre de Lerne y avait causé un abcès; et Ulysse avait conseillé aux Grecs d'abandonner ce capitaine dans l'île de Lemnos, où il souffrit les maux les plus cruels. Cependant le même Ulysse ne laissa pas d'être député vers lui, et il fit si bien qu'il l'emmena enfin au siége de Troye; ce qui n'arriva qu'après cette harangue.

éloquence douce et insinuante qu'il possède si bien, calmer un homme aigri par la colère et par les douleurs; ou du moins, fin et rusé comme il est, il trouvera quelque expédient ingénieux pour le ramener. Parlons sans déguisement : vous verrez le Simoïs remonter à sa source, les arbres du mont Ida se dépouiller de toutes leurs feuilles, la Grèce donner du secours à Troye, plutôt que de voir que les conseils du stupide Ajax vous soient utiles, si une fois je cesse de vous donner les miens. Non, fier et barbare Philoctète, quelqu'offensé que vous soyez contre toute l'armée, contre le roi qui nous commande, contre moi en particulier, quoique je vous sois en horreur et que vous fassiez sans cesse des vœux contre moi, que vous souhaitiez, dans l'excès de votre colère, que je tombe quelque jour entre vos mains, et que ma vie dépende de vous, comme la vôtre dépendit de moi, pour pouvoir assouvir dans mon sang la haine que vous me portez; tout cela n'empêchera pas que je n'aille vous chercher, que je ne vous force à me suivre; et si le Ciel favorise mon entreprise, je serai aussi utile à la Grèce, en lui procurant les flèches d'Hercule, dont vous êtes le dépositaire, que je le fus lorsque j'enlevai au milieu des ennemis la statue de Minerve, que j'emmenai Hélénus captif, et que j'appris par lui les secrets les plus cachés des Troyens, et tout ce que les Dieux lui avaient révélé sur leur destinée.

Qu'Ajax vienne maintenant se comparer à moi : car enfin Troye était imprenable si je n'avais exécuté ce que je viens de raconter. Où était ce redoutable guerrier lorsqu'il fallut venir à bout de ces entreprises ? A quoi y ont servi ces promesses aussi vaines que magnifiques, dont il nous étourdit sans cesse ? Pourquoi un homme aussi intérpide que lui, marque-t-il tant de frayeur, lorsqu'Ulysse, au milieu des ténèbres de la nuit, ose passer à travers les sentinelles, entrer dans la ville de Troye, pénétrer jusques dans la citadelle, arracher Minerve de son temple, et l'emporter malgré les ennemis armés qui l'environnaient ? Si je n'eusse exécuté cette entreprise, le fils de Télamon porterait en vain un bouclier couvert de sept cuirs. Ce fut dans cette nuit que je devins le vainqueur de Troye : cette ville fut prise dès qu'elle ne fut plus imprenable. Cessez donc, Ajax, de marquer par vos gestes, et par je ne sais quel murmure, de vouloir nous faire entendre que Diomède eut part à cette action : je ne lui refuse point la gloire qui lui appartient ; mais dites-moi, lorsque vous empêchâtes que les Troyens ne vinssent brûler notre flotte, étiez-vous seul ? Vous aviez avec vous une troupe d'hommes choisis. Moi, je n'avais pour compagnon que le seul Diomède. Si ce grand capitaine n'était persuadé que la sagesse doit l'emporter sur la valeur, et qu'être invincible n'est pas un titre pour disputer les armes d'Achille, il aurait pu les de-

mander. Ajax, fils d'Oïlée, plus sage et plus généreux que vous, le brave Euripile, le généreux fils d'Andremon (1), Idoménée, Mérion et Ménélas auraient aussi droit d'y prétendre. Quoiqu'aucun d'eux ne vous cède du côté de la valeur, ils ont cru néanmoins que leurs belles actions doivent céder à la sagesse de mes conseils. Votre bras, je l'avoue, est redoutable dans les combats; mais la fougue de votre génie a besoin de la sage retenue du mien. Vous avez en partage la force et le courage, mais vous manquez de cette prévoyance dont je puis me glorifier. Vous êtes bon pour un jour de bataille; mais Agamemnon me consulte sur le moment où il faut la donner. Enfin, vous agissez du corps et moi de l'esprit; et autant que le pilote doit l'emporter sur celui qui rame, le général sur le soldat, autant je dois l'emporter sur vous. Avec cela j'ai le bras aussi bon que la tête; et il faut ces deux parties pour faire un capitaine. Donnez donc, généreux prince, ces armes à un homme qui ne cessa jamais de veiller pour le salut de l'armée; qu'elles deviennent la récompense des soins et des fatigues que je me suis données pendant une si longue guerre. Nous voilà heureusement arrivés à la fin de nos travaux : le charme est rompu : j'ai pris la ville de Troye en levant les obstacles qui l'empêchaient d'être prise. Je

(1) Thoas, roi des Etoliens, qui, selon Homère, *Iliade*, *liv. II*, conduisit 40 vaisseaux au siége de Troye.

vous conjure donc par l'espérance que nous avons maintenant de nous en rendre bientôt les maîtres, par ces murs qui vont tomber à vos pieds, par les Dieux que j'ai enlevés à nos ennemis, de m'accorder une demande si juste. Je vous en conjure par tout ce qui reste encore à faire, où l'on ait besoin de sagesse et de courage. S'il faut quelque action hardie, une entreprise d'éclat, si toutes les destinées de Troye ne sont point encore accomplies, souvenez-vous que j'ai toujours le même zèle et la même ardeur pour votre service : que si malgré tout ce que je viens de vous dire, vous me refusez les armes que je demande, donnez-les du moins à Minerve, ajouta-t-il, en leur montrant la statue de la Déesse ».

Ce discours et ce spectacle émurent les chefs de l'armée : on reconnut dans cette occasion le pouvoir de l'éloquence; et les armes du plus vaillant de tous les hommes devinrent la récompense du plus éloquent. Le brave Ajax, qui, seul, s'était opposé à Hector, qui avait bravé tant de fois le fer, le feu, et Jupiter lui-même, ne put être le maître de sa colère. Jusques-là toujours invincible, la douleur seule sut le vaincre. « Ce fer, dit-il, en prenant son épée, est bien à moi. Ulysse viendra-t-il me l'arracher? Non, sans doute, et c'est contre moi qu'il faut l'employer maintenant. Toujours teint du sang des Phrygiens, aujourd'hui il le sera de celui de son maître : Ajax du moins ne sera vaincu

que par Ajax lui-même ». Après ce peu de paroles, il se plongea son épée dans le sein; on fit de vains efforts pour l'en tirer; mais il n'y eut que le sang qui sortait de sa blessure avec impétuosité, qui pût l'en arracher. La terre, teinte de ce sang, fit éclore une fleur couleur de pourpre, semblable à celle que forma autrefois le sang du jeune Hyacinthe, et avec les mêmes lettres, qui marquent dans l'une le nom d'Ajax, et dans l'autre les plaintes d'Apollon (1).

FABLE XXVIII.

Amitié mémorable d'Oreste et de Pylade.

Il y a dans la Scythie (2) une certaine contrée que les anciens ont nommée la Taurique. Les habitans de ce pays honorent d'un culte parti-

(1) Ces deux lettres sont *Ai*, qui sont les deux premières du nom d'Ajax, et qui expriment aussi les plaintes qu'on fait à la mort de quelqu'un.

(2) La Scythie est une grande et vaste région qui s'étendait dans l'Europe et dans l'Asie. Il s'agit ici de la Scythie d'Europe, autrement dite Sarmatie, vers le Pont-Euxin et les Palus Méotides, où habitent aujourd'hui les petits Tartares, le long du Boristhène, ce que les anciens appelaient autrefois la Chersonnèse Taurique, faisait partie de ce pays, et s'appelait ainsi le mont Taurus.

culier Diane, sœur d'Apollon. On y voit encore aujourd'hui un temple soutenu sur des colonnes d'une grandeur immense. On y monte par un perron de quarante degrés. On voyait là, si l'on en croit la tradition, une statue de quelque divinité; et ce qui rend la chose vraisemblable, c'est qu'il y reste encore une base sans aucune statue. On y voit aussi un autel, fait d'une pierre naturellement blanche, mais rougie du sang dont elle fut arrosée. Une jeune vierge, qui surpassait en noblesee toutes les filles de Scythie, présidait aux sacrifices qu'on y faisait. Or, suivant l'ancien usage, il était ordonné que tout étranger nouveau venu dans le pays, serait la victime immolée, qui tomberait sous le glaive de la Prêtresse.

Thoas prince le plus fameux qui fût dans la Méotide et sur le bord du Pont-Euxin, y régnait alors. Ce fut de son tems qu'une certaine Iphigénie y vint, dit-on, à travers les airs. On croit même que ce fut Diane qui la transporta dans un nuage par-dessus les mers et sur les ailes des vents, et qu'elle la mit en ces lieux comme en dépôt. Depuis elle présida pendant plusieurs années au temple de la déesse; mais ce fut bien malgré elle qu'elle prêta sa main à de si horribles sacrifices.

En ce tems-là deux jeunes hommes abordèrent sur cette côte barbare. Ils étaient de même âge et s'aimaient uniquement. Leur nom a été transmis à la postérité. L'un s'appelait

Oreste et l'autre Pylade. Aussitôt on les conduisit à l'autel de Diane, les mains liées derrière le dos. D'abord la Prêtresse arrosa les deux captifs d'une eau lustrale, puis elle leur ceignit la tête d'une couronne de fleurs, en forme de mitre. Pendant qu'elle prépare ainsi le sacrifice, et qu'elle relève leurs beaux cheveux avec de riches bandelettes, le tout fort lentement, pour reculer le plus qu'elle peut l'exécution. Jeunes hommes, leur dit-elle en soupirant, pardonnez-moi, je vous prie; ce n'est point par un mouvement d'inhumanité que je fais ici des sacrifices plus barbares que le lieu même où ils sont offerts. C'est une coutume établie chez cette nation. Mais, dites-moi, je vous prie, de quel pays êtes-vous, et quelle mauvaise aventure vous a conduit ici? Elle reconnuts à leur réponse qu'ils étaient de la même ville qu'elle. Sur quoi elle ajouta : Il faut nécessairement que l'un de vous soit immolé dans ce sacrifice, et en soit la victime, l'autre en ira porter la nouvelle dans votre pays. Pylade (1), résolu de

(1) L'amitié d'Oreste et de Pylade a été célèbre chez tous les poëtes, et même chez quelques historiens, quoiqu'elle passe communément pour fabuleuse. Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, ayant été enlevé des mains de sa mère, qui voulait l'égorger, fut transporté chez Strophius, roi de la Phocide. Ce roi le fit élever avec son fils Pylade. Ces deux jeunes princes se jurèrent une amitié éternelle dès leur enfance, et ils devinrent inséparables dans leur vie.

mourir, veut absolument que ce soit son ami Oreste qui parte. Oreste s'en défend, et tous deux contestent à qui mourra l'un pour l'autre. C'est la seule chose sur quoi on les vit jamais se contredire, toujours parfaitement d'accord sur tout le reste. Pendant que ces deux jeunes hommes exercent entr'eux le plus beau débat d'amitié qui fut jamais, Iphigénie écrivait une lettre à son frère, et expédiait des ordres pour lui. Chose étrange! Admirez les bizarres événemens de la vie. Celui qu'elle charge de ces ordres, était son frère. Ils se reconnurent enfin, et, sans perdre de tems, ils enlèvent du temple la statue de la Déesse, et s'enfuirent secrètement sur un vaisseau à travers des mers immenses.

A l'égard de l'amitié incomparable d'Oreste et de Pylade, après tant d'années qui se sont écoulés depuis, elle est encore aujourd'hui, dit Ovide, célèbre dans toute la Scythie.

FABLE XXIX.

Sacrifice du jeune prince Phryxus et de sa sœur.

Autrefois dans Thèbes, une perfide marâtre donna secrètement des ordres pour faire rôtir au feu tout le grain destiné à ensemencer les terres. Alors on ne vit plus dans les champs Thébains ni fleurs ni moissons, pas un brin d'herbe ne germa ni ne sortit de terre. De là s'ensuivit une horrible famine. Aussitôt on députe à Delphes pour consulter l'oracle. On veut apprendre sûrement par la voie du sort le moyen de remédier à l'affreuse stérilité de cette terre; mais le député de Delphes rapporta que l'oracle demandait du sang, et du sang le plus noble : Qu'on immole, dit-il, le jeune prince Phryxus et sa sœur. A ces mots, le roi Athamas, d'abord tout interdit, balança quelques tems. Il veut, s'il est possible, épargner son sang; mais en vain; il faut céder aux cris d'un peuple affamé, aux poursuites de la cruelle Ino, et au malheur du tems. Déjà Phryxus et Hellé, sa sœur, couronnés de feuillage, étaient de bout devant l'autel du sacrifice, déplorant l'un et l'autre leur commune destinée. Alors parut en l'air Nephelé, leur mère, suspendue sur une nue; elle apperçoit ses enfans, et dans

le transport de sa douleur, elle se frappe à grands coups le sein tout découvert. Enfin, du milieu de son nuage, elle fond rapidement dans la ville de Thèbes, et enlève de l'autel le frère et la sœur. Pour faciliter leur fuite, elle leur présente un Bélier tout brillant d'or. Il les transporte au travers d'une vaste mer. Mais on dit que la jeune Hellé, peu faite à une pareille monture, ne put se tenir aux cornes du Bélier, et tomba dans la mer qui porte aujourd'hui son nom. Peu s'en fallut même que son frère, voulant la secourir, ne pérît avec elle. Il lui tendit long-tems les bras, et la pleura tendrement, comme la chère compagne du double danger qu'il avait couru. Il ignorait que sa sœur fût devenue depuis sa chûte, une des nymphes de la suite de Neptune. Quant au Bélier (1), il avait à peine touché les rives de l'Hélespont, qu'il fut transformé en astre, et sa toison d'or portée et mise en dépôt dans la Colchide.

---

(1) C'est le fameux bélier à la toison d'or. Il fut, selon la fable, transformé en astre, et c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui *le Signe du Bélier*, où le soleil entre au commencement du printems, le 21 mars. On dit que ce bélier, avant sa métamorphose, se dépouilla lui-même de sa toison et en fit présent à Phryxus; qu'ensuite elle fut transportée chez Æta, roi de Colchos ou de la Colchide, en Scythie, qui la consacra au dieu Mars. C'est là que Jason avec ses Argonautes, allèrent la conquérir.

FABLE XXX.

Hippolyte renversé de son char.

On sait assez la violente passion que Phèdre conçut pour Hippolyte, et la fameuse imprudence de Thésée n'est que trop connue.

Ce père trop crédule dévoua son fils à la mort. Le jeune Hippolyte, que sa vertu rendait aimable, ne fut pas chaste impunément. Il allait à Trézène, un monstre marin, sous la forme d'un taureau, fendant les ondes, s'avança vers lui. Ses chevaux en sont effarouchés, ils se câbrent, ils s'emportent, en vain veut-il les retenir, ils l'entraînent à travers des rochers; déjà Hippolyte était tombé de son char, ses membres s'embarrassent dans les traits, et tout son corps déchiré est mis en pièces. Déjà il expirait, et Diane en était indignée. Alors Esculape, le fils de Coronis, se présente : Déesse, lui dit-il, cessez de vous affliger, je me fais fort de rendre la vie à ce jeune prince, sans qu'il reste sur lui la moindre cicatrice de ses blessures; oui, je l'arracherai des bras de la mort, et les destins impuissans ne pourront rien contre la force de mon art. Aussitôt il tire d'une petite boëte d'ivoire certains simples dont l'habile herboriste se servit autrefois pour rappeler à la vie les mânes de Glaucus; ce fut lors-

qu'étant descendu en un certain vallon écarté pour y herboriser, il apperçut un serpent mort qu'un autre serpent fit revivre. Trois fois donc il appliqua ces simples merveilleux sur la poitrine d'Hippolyte, trois fois il prononça certains mots efficaces, et aussitôt le mort, qui était étendu par terre, leva la tête. Depuis ce tems-là, Diane, vous tenez Hippolyte caché au fond d'un bois, sur le lac Aricie et sous le nom de Virbius; mais Pluton et la parque Clotho s'en plaignent hautement; celle-ci de ce qu'on prolonge ainsi la vie des mortels, et celui-là de ce qu'on resserre trop les droits de son empire. Jupiter fit justice aux complaignans; et de peur qu'un tel exemple ne tirât à conséquence, il foudroya Esculape, auteur d'un art trop puissant. Apollon, vous en murmurâtes, mais à tort; voilà que votre fils est mis au rang des Dieux. Appaisez-vous donc envers votre père, qui vient de faire pour vous ce qu'il défend de faire pour tout autre.

FABLE XXXI.

Dédale s'envole de l'île de Crète.

Après que Dédale eut enfermé dans le labyrinthe ce monstre odieux, demi-homme et demi-taureau, fruit détestable des amours d'une mère insensée, il s'adressa à Minos : O vous, Minos, lui dit-il, le plus juste des mortels, mettez des bornes à mon exil, qu'il ne soit pas éternel, je vous en conjure; souffrez que la terre où je suis né renferme un jour mes cendres dans son sein; et puisque par l'injustice des destins, je n'ai pu vivre en ma patrie, permettez du moins que j'y meure. Au reste, si un vieillard vous touche peu, accordez quelque chose à mon jeune fils. Si mon jeune fils vous touche peu, accordez quelque chose à son vieux père. Ainsi parla Dédale. Il pouvait parler plus long-tems; mais Minos, toujours inflexible, ne pouvait se résoudre à lui permettre la sortie de son île. Dédale s'en apperçut, et aussitôt il se dit à lui-même : C'est maintenant, Dédale, qu'il faut payer d'industrie, si tu en as un peu. Minos est ici le maître et sur la terre et sur la mer. L'une et l'autre nous sont également fermées; il ne nous reste que le Ciel, tentons cette voie. Et vous, grand Jupiter, pardonnez-moi, je n'ambitionne point

les célestes demeures, mais c'est l'unique voie qui me reste pour fuir un maître inexorable. Qu'on m'ouvre un chemin au travers des Enfers, j'y passerai sans hésiter; je changerai même de nature s'il le faut. Souvent un mal extrême excite l'industrie. Qui croirait qu'un homme pût se frayer un chemin à travers les airs? Cependant Dédale prend en main des plumes qu'il arrange avec art, et en forme des ailes qui doivent lui servir comme de rames sur cette nouvelle mer : il ajuste et lie le tout ensemble; enfin, il colle les plumes par dessous avec de la cire liquéfiée au feu, et cet ouvrage d'une fabrique nouvelle se trouve bientôt fait.

Le jeune Icare prenait plaisir à manier et remanier la cire et les plumes entre ses mains; il souriait, sans savoir que tout cet appareil était pour lui; alors son père, le regardant d'un œil tendre : Voilà, lui dit-il, mon fils, voilà le vaisseau qui doit vous rendre à votre patrie, c'est par-là que nous devons échapper des mains de l'inflexible Minos. Oui, Minos a pu nous interdire toute autre voie pour sortir de chez lui, il n'a pu nous fermer le ciel. Courage donc, mon enfant, avec cet instrument de mon invention, fendez hardiment les vastes plaines de l'air. Vous n'aurez besoin d'observer ni l'étoile de l'Ourse, ni celle du Bouvier, son gardien fidèle, ni celle d'Orion, toujours armée d'une épée flamboyante. Suivez-moi seulement avec les ailes que je vous donne. C'est moi qui vous

servirai de guide ; encore une fois, n'ayez d'autre soin que de me suivre, vous serez en sûreté sous ma conduite ; mais prenez garde à deux choses ; l'une que si nous approchons trop près du soleil, notre cire n'en pourra souffrir la chaleur ; l'autre, que si nous prenons trop bas comme pour voler à fleur d'eau, nos ailes en pourront être mouillées ; volez donc à une juste distance entre les deux. Craignez aussi les vents, mon fils, obéissez-leur, et voguez heureusement du côté qu'ils vous porteront. Pendant que le père précautionne ainsi son fils par de sages avis, il lui ajuste son petit équipage, et lui montre à s'en servir de même qu'un oiseau mère instruit ses petits encore faibles. D'ailleurs Dédale accommode aussi à ses épaules les ailes faites pour lui. Déjà il balance son corps en l'air, et se lance comme en tremblant au travers de ce chemin nouveau. Mais avant tout, il embrasse tendrement son fils, et ce ne fut pas sans répandre des larmes. En ce lieu s'élevait doucement une petite colline au dessus de la plaine : c'est par-là que ces deux fugitifs prennent leur route. Le père fait jouer ses ailes et a l'œil en même-tems sur celles de son fils ; il se ménage assez long-tems, et règle son vol sur celui du jeune homme. Enfin on s'aguérit au nouveau manége, le téméraire Icare ne doute plus de rien, il force son vol outre mesure. Quelqu'un qui pêchait à la ligne, les apperçut en l'air, il en fut effrayé, et la ligne lui tomba des mains ; mais le jeune

Icare, emporté par une imprudente audace, s'élance fort haut, abondonnant son guide. Alors les liens qui tenaient ses ailes se relâchent, et à l'approche du soleil la cire se fond. En vain il s'agite, il remue les bras pour prendre l'air et se soutenir, l'air lui échappe. Il apperçoit du haut du ciel la mer sous ses pieds, il se trouble, un nuage lui couvre les yeux, la frayeur le saisit, et la cire de ses ailes se fond totalement; alors il s'agite, il se débat de son mieux avec ses bras étendus, mais il tremble de tout son corps, et n'a plus rien qui le soutienne. Il tombe donc, et en tombant : O mon père, s'écrie-t-il, ô mon père, je me perds, je me sens entraîné dans un gouffre profond, et dans ce moment les eaux de la mer lui ferment la bouche; mais l'infortuné père qui n'a plus de fils, s'écrie de toutes ses forces : O Icare, ô mon cher fils! où êtes-vous? En quel climat étranger vous êtes-vous envolé? Alors il apperçoit les ailes de son fils flottantes sur la mer. Enfin, le malheureux Icare est dévoré par les poissons, et il ne reste plus de lui que son nom, donné à cette mer où il fut précipité.

FABLE XXXII.

Chasteté et mort de Lucrèce.

Au tems du second Tarquin (1), septième et dernier roi de Rome, les Romains assiégèrent la ville d'Ardée (2). Ce siége fut long et en-

(1) Rome eut deux rois nommés Tarquin. Le premier de ce nom, dit Tarquin l'ancien, fut fils d'un homme de Corinthe, appelé Démarate. Il s'établit dans la Toscane. Après la mort de son père, il vint à Rome, et par son esprit et son adresse, il parvint au trône, après Ancus Martius, l'an 139 de la fondation de Rome. Il fut assassiné par les enfans de son prédécesseur, dans la quatre-vingtième année de son âge, après avoir régné vingt ans. Ce fut en 177 de Rome. Servius Tullius fut mis à sa place.

Tarquin second, à qui son orgueil avait fait donner le nom de Superbe, assassina Servius Tullius, père de sa femme Tullia, et se mit sur le trône. Il maltraita ses sujets avec une sévérité vraiment insupportable, et il n'épargnait ni les nobles ni les sénateurs. Enfin, les Romains ne pouvant plus supporter sa tyrannie et les débauches de ses enfans, le chassèrent de leur ville et du trône, sans espérance de retour. La mort de Lucrèce, comme on le verra ici, qui, de désespoir d'avoir été violée par Sextus, l'un des fils de Tarquin, se tua elle-même, en fut l'occasion.

(2) Cette ville, distante de Rome d'environ sept lieues, fut une colonie de Rutulois, et bâtie, dit-on,

nuyeux. Point d'assauts de la part des assiégeans, point de sortie de la part des assiégés, tout était assez tranquille, et les Romains avançaient peu. Alors, les soldats, à l'exemple des chefs, se livrant à leur propre oisiveté, ce ne fut plus que jeux, que festins, que passe-tems agréables dans tout le camp. Le jeune Tarquin (1), fils du roi, voulut aussi régaler la jeune noblesse de l'armée. Il les invita à souper dans sa tente, et au milieu du repas, lorsque les vapeurs du vin commençaient à monter à la tête des convives, le prince leur tint ce discours :

« Chers amis, leur dit-il, pendant que nous languissons ici devant Ardée, dans une guerre longue et ennuyeuse, sans qu'il nous soit permis de retourner chacun chez soi, pour y consacrer nos armes à nos Dieux (2) ; pendant ce tems, dites-moi, pouvons-nous bien compter sur la fidélité de nos femmes ? Sont-elles aussi inquiètes de nous, que nous le sommes d'elles ? Qu'en pensez-vous ? Alors, dans la chaleur de la bonne chère, chacun se mit à louer sa femme

---

par Danaé, fille d'Acrisius, roi des Argiens, et mère de Persée.

(1) C'est Sexte Tarquin, fils aîné du roi, ou comme d'autres disent, son troisième fils.

(2) C'était la coutume des anciens Romains, lorsqu'ils revenaient de la guerre, de consacrer leurs armes à leurs Dieux tutélaires, ou de les suspendre dans le temple de Janus.

tout de son mieux, et renchérissant les uns sur les autres, chacun donnait le prix à la sienne : sur quoi Collatinus (1), plus échauffé que les autres, et bien assuré de sa Lucrèce, en fait un portrait charmant. Au reste, dit-il, messieurs, point tant de discours, jugeons-en par les effets et non par les paroles; montons à cheval, il nous reste encore assez de nuit, rendons-nous à Rome, et entrons chez le roi. On accepte la partie : aussitôt on selle, on bride les chevaux, et déjà chaque cavalier, monté sur le sien, arrive à Rome, et toute la compagnie marche droit au palais de Tarquin. Il ne paraît aucun garde à la porte, qui en défende l'entrée. On monte donc hardiment chez les princesses, belles-filles du roi, dont les maris étaient là présens incognito. On trouva qu'elles se divertissaient et se régalaient entr'elles fort splendidement. Elles étaient richement parées, et portaient autour de leur col des colliers d'un grand prix. Elles passaient ainsi la nuit; on remarqua même que les meilleurs vins ne manquaient pas à la fête, et qu'on en buvait largement, ce qui, à vrai dire, sentait un peu la débauche. Notre

(1) Ce jeune prince, fils d'une sœur du roi Tarquin, prit son nom de la ville de *Collatie*, où il avait été élevé, et fait un long séjour. Cette ville, voisine de Rome, s'appellait ainsi, dit-on, parce que c'était un magasin public, où l'on rassemblait l'argent et les dépouilles faites sur les autres villes conquises, et il y avait à Rome la porte Collatine, du nom de cette ville.

troupe guerrière sortit enfin du palais assez peu satisfaite de ce qu'elle avait vu de nos jeunes dames. De là elle se rend en poste à Collatie, séjour ordinaire de Lucrèce : là, s'offrent d'abord à leurs yeux des objets bien différens de ce qu'ils venaient de voir à Rome. On ne voit autour du lit de la dame que de grandes corbeilles pleines de la plus belle laine, et un cercle de jeunes filles qui la mettaient en œuvre, sous les ordres de leur aimable maîtresse, et à la lueur d'une lampe qui éclairait leur travail. Là, chacune s'empressait à fournir la tâche qui lui était commandée. Lucrèce, au milieu d'elles, les animait à bien faire : Courage, mes filles, leur disait-elle, c'est pour mon cher Collatinus, votre maître et mon époux, que nous travaillons. Je veux lui envoyer au camp d'Ardée une riche casaque de ma façon, toute tissue de mes mains et des vôtres ; mais, dites-moi, je vous prie, qu'avez-vous appris de nouveau ? que dit-on de la guerre présente ? combien de tems durera-t-elle encore ? Je ne doute pas que vous n'en sachiez bien des nouvelles. Ah ! malheureuse ville d'Ardée ! sans doute tu tomberas bientôt en de meilleures mains que celles qui te possèdent ; c'est toi, méchante ville, qui cause l'absence de nos maris. Qu'ils reviennent seulement ces chers époux, le reste ne nous touche guère ; mais, non, je connais Collatinus, je ne le reverrai point que la ville ne soit prise. Il est brave jusqu'à la témérité ; on le voit toujours

dans la mêlée, et courant, l'épée à la main, donner à droite et à gauche sur l'ennemi. Ah! toutes les fois que j'y pense, et que je me le représente tout couvert de sang dans les combats, un froid glaçant me saisit le cœur, je tombe en défaillance, je me meurs.

Ainsi parlait Lucrèce fondant en larmes. Son ouvrage commencé lui tombe des mains, et sa tête se panche doucement sur son sein avec beaucoup de grace. Rien n'est si beau qu'une femme vertueuse qui pleure l'absence d'un mari! Les tendres sentimens de son cœur, qui s'expriment sur son visage, donnent un nouvel éclat à sa beauté.

Collatinus caché, se montre tout-à-coup, et lui crie: Ne craignez rien pour moi, chère Lucrèce, me voici; cessez de vous troubler.

Lucrèce revit à sa voix; elle se jette au col de son mari, et le tient tendrement embrassé. Cependant, le jeune Sextus, témoin de la première entrevue de ces heureux époux, en est frappé; il se sent tout-à-coup épris d'une violente passion pour Lucrèce. Bientôt ce n'est plus amour, c'est fureur; il en est étonné lui-même. Tout le charme, tout l'enchante dans cette admirable femme. Son teint, plus blanc que les lys, ses cheveux du plus beau blond, cette beauté simple et sans art; la douceur de sa voix, le charme de sa parole, mais sur-tout cette noble pudeur, cette vertu sévère qui ne laisse rien espérer à quiconque oserait l'attaquer.

Mais moins il y a d'espérance, et plus le jeune Tarquin s'enflamme du désir de la vaincre.

Déjà l'oiseau qui annonce le jour avait donné son premier signal. Alors, nos jeunes guerriers reprennent ensemble le chemin du camp; mais Sextus ne peut oublier Lucrèce. Son image, quoiqu'absente, le suit par-tout, et nourrit dans son cœur la flamme qui le consume. Jamais elle ne lui parut plus belle que quand il cessa de la voir. L'idée de ce qu'il a vu lui revient sans cesse, et flatte agréablement ses sens. Ainsi, disait-il, Lucrèce était assise! telle était sa parure! ainsi ses cheveux épars tombaient négligemment sur ses épaules! ainsi elle tenait en main son ouvrage! ainsi elle maniait l'aiguille et le fuseau! Mais quelle grace! quelle noblesse! quelle décence dans toute son action! Ses discours n'ont pas moins de charmes.

De même que les flots de la mer, après avoir été violemment agités par les vents, gardent encore dans le calme quelque reste de leur première émotion, ainsi resta-t-il dans le cœur du jeune Tarquin, une forte impression de l'amour ardent qu'il conçut pour Lucrèce à la première vue. Au souvenir d'un objet si charmant, il s'enflamme de nouveau, et dans les premiers transports de l'indigne passion qui l'agite, il forme le dessein d'attenter sur le lit nuptial de ces illustres époux. Le succès est douteux, dit-il en lui-même, mais nous oserons tout, jusqu'aux dernières extrémités. Qu'il en arrive ce qu'il pourra;

Vénus et la Fortune aident aux hardis amans. Nous avons bien forcé Gabie, ville imprenable. A ces mots, il se ceint de son épée, et monte à cheval. Il arriva aux portes de Collatie au soleil couchant. Cet ennemi entre dans la maison de Collatinus. On le reçoit comme ami et bon parent, avec beaucoup de civilité de la part de Lucrèce; elle fait ordonner un grand souper. Hélas, quelle erreur la séduit! L'infortunée Lucrèce ne sait pas qu'elle régale dans la personne de Sextus, le plus dangereux de ses ennemis. Quelque tems après le repas, chacun se retire; il était tems de prendre du repos. Déjà la nuit était avancée; plus de lumières dans les appartemens. Alors, le jeune Tarquin se lève, tire son épée, et s'avance en furieux vers la chambre de la chaste épouse de Collatinus : il y entre, s'approche de son lit, et à peine y eut-il mis le pied : Ecoute, lui dit-il, Lucrèce, je tiens une épée dans ma main; je suis le fils du roi, et je me nomme Tarquin. Elle ne répond rien, car tout hors d'elle-même, elle n'a ni force, ni parole pour répondre; mais elle tremble de tout son corps; semblable à une jeune brebis surprise hors de sa bergerie et sous la griffe du loup. Que fera-t-elle? si elle résiste, ce n'est après tout qu'une femme, elle succombera. Criera-t-elle? Une épée nue et prête à la percer lui ôte la voix. S'enfuira-t-elle? Une main fortement appuyée sur son sein, l'arrête et la retient. Jusques-là jamais main étrangère ne tou-

cha ce chaste sein. Cet amant furieux redouble ses efforts, et la presse vivement de se rendre. Prières, promesses, menaces, tout fut mis en œuvre, mais en vain; ni les prières, ni les promesses, ni les menaces ne font rien sur elle. Au reste, ajouta Sextus, en vain résistez-vous, Lucrèce. Vous ne gagnerez rien. S'il ne faut qu'un crime, je ne l'épargnerai pas; vous périrez de ma main. Coupable d'adultère que je suis, je vous en accuserai vous-même, malgré votre innocence, et je me porterai pour témoin contre vous. Je tuerai votre esclave, et vous passerez pour être morte entre ses bras. Enfin, elle succombe à la crainte de perdre son honneur pour vouloir le sauver. Tu triomphes, infâme Sextus, mais que ce triomphe te coûtera cher! Tu périras, malheureux prince. Hélas! combien une seule nuit attirera-t-elle de malheurs sur toi et sur toute ta race? Déjà il était jour. Lucrèce déshonorée sort de son appartement en habit de deuil? elle se tient assise les cheveux épars, telle à peu près qu'une mère qui vient de perdre un fils unique qu'elle va conduire au tombeau. Dans cette posture elle assemble à la hâte toute sa famille, entr'autres Lucretius, son père, et Collatinus, son fidel époux. Elle les rappelle au plus vîte du camp devant Ardée.

Tous accoururent en diligence, et sans perdre un moment. Mais d'abord, surpris de son ajustement et de son habit négligé; on lui de-

mande quelle est donc la cause de son deuil? De qui pleure-t-elle la mort, et de quel mal enfin elle est atteinte? Lucrèce se tut assez long-tems, et toute honteuse, elle se couvre le visage de sa robe, pendant que des torrens de larmes coulent de ses yeux.

Cependant, son père d'un côté, et son mari de l'autre, s'efforcent de la consoler. Parlez donc, Lucrèce, lui disaient-ils, et agités au dedans d'eux-mêmes d'une crainte secrète, ils tremblent, ils pleurent, ils la pressent fortement de s'expliquer. Trois fois elle fit effort pour parler, et trois fois elle s'arrêta; enfin à la quatrième, tenant toujours la vue baissée, elle s'écria : C'est donc encore à toi, Sextus, que je dois la violence que je me fais. Hé quoi! malheureuse que je suis, faut-il donc que moi-même je déclare ici ma honte et mon déshonneur? Alors, elle raconte quelque chose autant qu'elle le peut, il ne fallait plus qu'un mot pour dire tout. Elle s'arrête..... Ses larmes dirent le reste.

Le père et le mari lui font grace sur la violence qu'on lui a faite. Vous me faites grace, leur dit-elle, et moi je n'en veux point. Elle tire à l'instant de dessous sa robe un poignard qu'elle tenait caché, et se l'enfonce dans le sein. Elle tombe aux pieds de son père, et même en mourant, elle prend garde à ne rien déranger sur elle, pour tomber avec décence.

Alors le père et le mari, sans égard à la bien-

séance, tombent sur le corps de Lucrèce expirante, et déplorent leur commun malheur. Brutus était là présent (1); mais ce n'est plus ce même Brutus, qui feignit autrefois d'être insensé, il dément ici son nom et sa feinte folie par un trait de sagesse des plus hardis. Il arrache du cœur de Lucrèce le poignard qui l'a percée, et le tenant à la main encore dégoûtant d'un si beau sang, il prononça ces terribles paroles : J'en jure, ô Lucrèce, par ce pur et généreux sang que vous venez de répandre, et par vos sacrés mânes que j'atteste ici comme mes Dieux, que vous serez vengée. Sachez que Tarquin et toute sa race proscrite et fugitive, seront punis comme ils le méritent. Assez et trop long-tems, j'ai dissimulé ce qu'un homme tel que moi, animé d'un courage à tout entreprendre, devait et pouvait contre la tyrannie.

A ces mots, Lucrèce étendue par terre, tourne ses yeux mourans vers Brutus, et, par

---

(1) Brutus fut celui qui affranchit la République romaine du joug et de la tyrannie des Tarquins, et, pour récompense, en fut fait le premier consul. On raconte que, pour se soustraire aux soupçons de Tarquin, il contrefit long-tems l'imbécille et l'insensé durant le règne de ce tyran. C'est ce qui lui fit donner le nom de *Brutus*. Il eut d'abord pour collègue au consulat, Collatinus, mari de la chaste Lucrèce; mais il trouva bientôt moyen de le rendre suspect d'intelligence avec les Tarquins, ses parens, et de le faire chasser de Rome comme eux.

un signe de tête, marque assez qu'elle les approuve. Enfin, l'on prépare la pompe funèbre de cette héroïne, et l'on porte son corps au tombeau comme en triomphe. Mais qui pourrait dire quels furent les regrets du peuple, et la juste indignation qu'excita dans tous les cœurs un si triste spectacle. La plaie de son sein encore ouverte, paraissait à découvert. Cependant, Brutus assemble à grands cris les sénateurs, et leur expose la cruauté, l'avarice et les violences du roi Tarquin. Ce tyran s'enfuit avec toute sa famille sans espoir de retour. Depuis ce tems-là un consul annuel exerça la justice, et prit en main le gouvernement. Enfin, ce fut ici le dernier jour de la royauté dans Rome.

FABLE XXXIII.

Chasteté de Claudia.

CLAUDIA QUINTA tirait son origne de l'ancien et fameux Clausus (1). Sa beauté fut égale

---

(1) Appius Clausus, qui donna depuis son nom à la famille Claudienne, l'une des plus illustres de Rome entre les familles praticiennes, était un seigneur, Sabin d'origine, qui, après l'expulsion des rois, vint à Rome avec une suite de plus de mille hommes, tant de ses vassaux que de ses cliens. On lui assigna un quartier dans cette ville, où il s'établit avec son nombreux cor-

à sa naissance. Cette vestale était chaste. Par malheur on n'en crut rien. Le trop grand soin de se parer et d'orner sa tête de riches pierreries, la rendit suspecte ; on lui en fit un crime. Enfin, de mauvais bruits, malignement semés parmi le peuple, blessèrent mortellement son honneur. Bien assurée de son innocence, elle ne fit d'abord qu'en rire ; mais nous autres Romains, un peu trop crédules, nous donnons aisément dans les bruits populaires, et nous nous obstinons à croire le mal où il n'est point. Il fallut enfin que Claudia se justifiât dans les formes. Heureusement pour elle, en ce tems-là arriva dans le Tybre un vaisseau venant de Grèce, et qui apportait à Rome la statue de Cybèle, mère des Dieux (1). Tout le collége des vestales était sorti par honneur au devant de la

---

tège. Il se rendit depuis fameux par les services importans qu'il rendit à la république.

(1) Le culte de Cybèle ne fut établi dans Rome qu'au tems de la seconde guerre de Carthage. Lorsqu'Annibal ravageait toute l'Italie, on trouva dans les livres sybillins que cet ennemi étranger ne serait chassé du pays, que lorsqu'on ferait venir d'Asie la statue de la mère des Dieux. Aussitôt on députa une célèbre ambassade en Grèce pour obtenir cette statue, et elle arriva dans le Tybre justement lorsqu'on était prêt de condamner à la mort Claudia, pour avoir violé son vœu de virginité. Depuis ce tems, la mère des Dieux, qu'on disait femme de Saturne, fut en grande vénération à Rome, sous le nom de *la bonne Déesse*.

Déesse. Alors, on vit Claudia quitter son rang et s'avancer seule jusqu'au bord du fleuve. Là, elle prend de l'eau à pleines mains, et trois fois s'en arrose la tête, trois fois aussi elle élève les bras vers le Ciel. On lui crut d'abord l'esprit un peu troublé. Cependant les cheveux épars et flottans sur ses épaules, elle se jette à genoux, puis fixant ses regards sur la statue de Cybèle, elle lui adresse ces paroles :

» Grande Déesse, mère de tant de Dieux, exaucez, je vous prie, à certaine condition, la prière que vous adresse une humble suppliante. On attaque mon honneur, on m'accuse d'incontinence. Si vous le jugez ainsi, je me rends et je me reconnais coupable ; oui, convaincue au jugement d'une Déesse, je souffrirai volontiers la mort ; mais si je suis sans crime, sauvez-moi la vie par des preuves incontestables de mon innocence. Suivez-moi, et vous qui êtes la chasteté même, suivez des mains chastes qui vous attirent à elles ». Elle dit, et prenant en main le cable du vaisseau, elle tire, et sans presqu'aucun effort, chose étonnante, mais cent fois attestée sur nos théâtres ! ce vaisseau (1), que plusieurs hommes des plus robustes n'avaient pu remuer, s'ébranle, se met en mouvement,

---

(1) Ce vaisseau échoué sur les bords du Tybre, y était tellement enfoncé, que plusieurs hommes robustes, après les plus grands efforts, n'avaient pu le remuer, ni l'attirer à eux pour le mettre à flot.

et suit sans peine la main qui le guide. Cybèle s'avance doucement vers Claudia, et rend témoignage à sa vertu. Aussitôt mille cris de joie s'élèvent en l'air, on crie miracle. Claudia marche à la tête de ses compagnes avec une noble fierté. Elle est maintenant reconnue pour chaste sur la foi d'une Déesse.

FABLE XXXIV.

Crime de la détestable Tullie, qui fait passer son char sur le corps de son père (1).

Le mariage de Tullie avec Tarquin ne fut contracté qu'au prix d'un horrible parricide.

Voici par quels discours cette détestable femme sollicita souvent son mari à commettre ce crime. Prince, lui disait-elle, à quoi nous sert d'avoir également souillé nos mains, vous

(1) Le fait rapporté ici ne doit pas être mis au rang des Fables. Il est attesté par tous les historiens de Rome, selon lesquels il est constant que Tullie, fille de Servius-Tullius, sixième roi des Romains, fut une des plus méchantes femmes du monde; car, après avoir empoisonné Aruns, son premier mari, elle ne voulut épouser le jeune Tarquin le Superbe, qu'à condition qu'il ravirait la couronne à son père, en le faisant massacrer.

du meurtre de ma sœur (1), moi de celui de votre frère? Ah! il fallait laisser vivre, moi mon mari et vous votre femme, si nous ne devions rien oser de plus. Je prétends pour ma dot la tête et le royaume de mon père, c'est à vous de m'en répondre; et si vous êtes homme de cœur, saisissez dès aujourd'hui cette dot avec tous ses appanages. Si c'est un crime, ce crime est digne d'un roi. Emparez-vous du trône par la mort de votre beau-père, et ne craignez point de rougir vos mains du sang de celui qui me donna le jour». Tarquin, excité par ces discours, exécuta tout à la lettre. Déjà il est assis sur le trône, et le peuple étonné court aux armes; on ne voit de toutes parts que sang et que carnage. Mais enfin l'âge faible et caduc du vieux Servius succombe sous les coups du jeune Tarquin. Le gendre, fier et superbe, ravit le sceptre à son beau-père; Servius, percé de coups près des Exquilles (2) et devant son palais, tombe par terre

(1) Tarquin avait épousé en premières noces la sœur aînée de Tullie, comme Tullie avait épousé Aruns, frère aîné de Tarquin. Celui-ci fit mourir de poison sa première femme, et Tullie en avait fait de même à son premier mari. Ainsi ils ne se cédaient rien en méchanceté.

(2) Le palais de Servius, et auprès duquel il fut tué, était bâti sur la colline, nommée *des Exquilles*, et nous apprenons de Tite-Live que Servius avait beaucoup augmenté et orné ce palais. On croit qu'il s'appelait des Exquilles, du mot latin *Excubiæ*, parce que c'était autour de cette colline que la garde du roi était postée.

nageant dans son sang. En ce même moment, Tullie, sa fille, traînée dans un charriot, traversait les rues de Rome d'un air triomphant (1), elle s'avançait vers le palais. Son cocher apperçoit le corps du père tout sanglant. A cette vue, il pleure, il frémit d'horreur et s'arrête. Marche, lui crie cette fille barbare, avance. Qu'attends-tu? Est-ce la funeste récompense d'une pitié hors de saison? Marche, te dis-je, ou tu mourras. En vain mes chevaux frémissent, que les roues de mon char passent sur ce corps étendu (2). Au reste, ami lecteur, rien n'est si vrai que ce récit, le fait est constant; c'est de là qu'on a donné à cette rue le nom de *rue Scélérate* (3), et qu'elle est demeurée décriée

(1) On dit que Tullie eut une si grande joie d'apprendre que Tarquin, son mari, était monté sur le trône, qu'elle traversa toute la ville avec beaucoup d'empressement, pour être la première à le saluer roi, et qu'elle fit passer son charriot sur le corps de son père, sanglant et étendu mort au milieu de la rue, devant la porte du palais où Tarquin haranguait le peuple pour appaiser le tumulte.

(2) On raconte que ce ne fut pas seulement le cocher de Tullie, mais les chevaux même qui furent épouvantés à ce spectacle, et qu'ils en frémirent d'horreur, refusant de marcher; mais cette fille dénaturée ne trouva rien de rebutant pourvu qu'elle pût satisfaire son ambition.

(3) Cette rue se nommait auparavant *rue Cyprienne*, ou *de Cypris*, et l'on dit que les Sabins, lorsqu'ils ne

éternellement par ce crime abominable. Cependant cette Tullie, chose étrange, mais pourtant véritable, osa bien mettre le pied dans un temple consacré à la mémoire de son père (1); mais on dit que la statue de Tullius qui se présentait assise sur le trône, se couvrit les yeux de sa main; que même elle parla, et dit : Cachez-moi le visage pour ne pas voir celui de mon abominable fille.

FABLE XXXV.

Origine de l'Amour, suivant les mythologues.

A la naissance de Vénus, les Dieux firent un grand festin. La Pauvreté vint à la fin du repas et s'arrèta à la porte. Le dieu de l'Abondance, après s'être enivré de nectar (car l'usage du vin n'était pas encore trouvé alors) se retira

firent plus qu'un même peuple avec les Romains, y habitèrent d'abord, et lui donnèrent le nom de Cypris, qui, dans leur langue, signifie *belle* ou *bonne*, et qu'elle fut nommée *rue Scélérate*, depuis que le roi Servius, fort aimé de son peuple, y fut massacré inhumainement par les ordres de sa méchante fille.

(1) C'est le temple de la Fortune, que Servius avait fait bâtir et où l'on plaça la statue de ce roi, assis sur un trône de marbre.

dans les jardins de Jupiter, où il s'endormit. La Pauvreté l'ayant apperçu, voulut lui tendre des embûches pour avoir commerce avec lui. En effet, elle s'en approcha, et devint grosse de l'Amour, qui fut donné à Vénus pour être de sa suite, parce qu'il avait été conçu au jour que l'on célébrait la fête de sa naissance ; ou parce qu'il est fort sensible, et qu'il n'y a rien de plus beau que Vénus. La destinée de l'Amour, issue de l'Abondance et de la Pauvreté, fut, dès le commencement, qu'il se trouva dans une extrême disette ; car tant s'en faut qu'il soit délicat et tendre, comme plusieurs se l'imaginent, qu'au contraire il est fort et robuste, accoutumé à la fatigue, et marchant pieds nus. Il n'a ni maison ni retraite ; il couche à terre sans lit, et sans couverture, exposé à l'air, dans les grands chemins ou bien aux portes des maisons. Il tient de sa mère, il vit dans une continuelle indigence ; il participe aussi aux qualités de son père, il est courageux, hardi, fort ; c'est un chasseur merveilleux, qui attaque toujours les beaux, et qui a recours à mille artifices pour venir à bout de ses desseins, et qui invente mille stratagêmes pour y réussir. On ne sait s'il est homme ou dieu. On le voit dans un moment passer de l'abondance à la pauvreté, jouissant d'une santé parfaite, et devenir tout à coup faible et languissant, et reprendre de même sa première force. Il dissipe en un moment tout ce qu'il acquit. L'Amour

n'est pas long-tems ni pauvre ni riche ; il varie entre la folie et la sagesse. Tous les Dieux immortels sont sages de leur nature ; ainsi ils ne s'appliquent point à l'étude de la sagesse, parce que cet exercice leur serait inutile. Ceux qui manquent de génie, ne s'appliquent point à acquérir la sagesse, et ne se soucient point de devenir sages ; car le plus grand de leurs malheurs, est de croire qu'ils excellent en vertu, en prudence, et en mille autres bonnes qualités. Or, ceux qui croient ne manquer de rien, ne se mettent pas en peine d'acquérir les talens qui leur manquent en effet. Qui sont donc ceux qui recherchent la sagesse, puisque ceux qui manquent de génie, ou ceux qui l'ont excellent, négligent de l'acquérir ? Ce sont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extrémités ; et c'est de ce nombre qu'est l'Amour. La sagesse est la plus belle et la plus excellente chose du monde. Or la beauté est l'objet de l'amour ; et par conséquent c'est une suite nécessaire que l'Amour aime la sagesse. Ainsi, on peut dire qu'il tient du sage et de l'hébété ; ce qui doit être rapporté à son origine ; car il est né d'un père très-sage et très-riche ; sa mère au contraire n'a ni esprit ni richesses ; telle est la nature de l'Amour. C'est l'erreur ordinaire de ceux qui aiment, de se persuader que l'Amour est une puissante divinité, que l'on en peut attendre toutes sortes de biens et d'avantages. Ils confondent l'idée de l'amour et pren-

nent ce qui est aimé, pour ce qui aime; car ce qui est aimable est en effet beau, agréable, parfait et capable de rendre heureux; mais toutes ces qualités ne conviennent pas toujours à ce qui aime.

FABLE XXXVI.

Inconvéniens de l'Ecriture, suivant un roi d'Egypte.

Les Egyptiens consacrèrent à l'un de leurs dieux, nommé Theuto, l'oiseau qui porte le nom d'Ibis. L'on dit que ce dieu fut le premier qui inventa les Nombres, l'Arithmétique, la Géométrie, l'Astronomie, le jeu des Dames et des Dez, et les Lettres. En ce tems-là Thamus était roi de toute l'Egypte; Theuto le vint trouver dans la célèbre ville de Thèbes, qui reconnaissait Ammon pour son dieu. Il lui communiqua toutes les découvertes qu'il avait faites, et lui persuada qu'il en fallait faire part aux Egyptiens. Le roi lui demanda quelle utilité on pourrait retirer de chacune de ces sciences, et ce que l'on y devait blâmer, ou approuver, pour le rebuter, ou pour le retenir. Theuto discourut long-tems sur toutes ces matières, et en découvrit au roi tous les avantages. Il faudrait employer un trop long discours pour les expliquer tous. Quand il vint à parler des let-

tres, il dit au roi que c'était le moyen le plus court pour rendre les Egyptiens savans, parce qu'elles aidaient la mémoire. « Je crois, lui répartit le roi, que tout le contraire arrivera; parce que les lettres empêcheront les méditations, et les réflexions; et par conséquent ceux qui s'appliqueront à l'étude, oublieront plus aisément ce qu'ils auront appris, dans l'espérance de le relire, et de s'en ressouvenir par le moyen des caractères. Ce que vous avez trouvé est plutôt un remède pour la réminiscence, que pour la mémoire. Vos disciples ne seront pas de véritables savans; ils croiront seulement l'être devenus. . . Ce sophisme ne persuada pas le dieu, qui fit de nouveaux efforts pour établir l'écriture parmi les hommes.

FABLE XXXVII.

Décret de Jupiter qui ordonne que les hommes soient jugés après leur mort.

Jupiter, Neptune, Pluton, au rapport d'Homère, partagèrent entre eux l'empire de leur père. Sous le règne de Saturne, on fit une loi qui dure encore, et par laquelle il fut ordonné, que tous les hommes qui auraient aimé la justice et la vertu pendant la vie, seraient conduits après leur mort dans les Isles fortunées, où ils couleraient une vie tranquille et délicieuse,

sans souffrir aucun mal ni aucune incommodité ; mais les méchans et les impies après leur mort seront renfermés dans une prison affreuse, pour être châtiés de leurs crimes. Ils appellent cette prison l'enfer. Voilà ce que les juges ordonnaient des mortels, sous l'empire de Saturne, le même jour qu'ils mouraient; mais ces jugemens étaient souvent faits au hasard, et contre les règles de la justice. C'est pourquoi Pluton et ceux qui étaient commis à la garde de ces Isles fortunées, allèrent trouver Jupiter, pour lui demander des remèdes contre ce désordre. J'y pourvoirai, leur répondit Jupiter, et j'empêcherai que cela n'arrive à l'avenir. Ce qui fait, ajouta-t-il, le désordre de ces jugemens, c'est qu'on juge les hommes, tandis qu'ils sont encore en vie, et que l'on veut connaître des crimes palliés. Souvent ceux qui ont les plus belles apparences du monde, ont le cœur corrompu et gâté. La noblesse de leur naissance, et les grands biens qu'ils possèdent, leur donnent du lustre ; ils corrompent plusieurs témoins qui en parlent comme s'ils étaient gens de bien, et comme s'il n'y avait rien à leur reprocher. Les juges éblouis de ces témoignages, décident en leur faveur, parce qu'ils s'arrêtent à l'écorce, et qu'ils ne pénètrent pas jusques dans leur intérieur. Il faut donc leur ôter la connaissance du jour de leur mort, qui leur est connu maintenant. J'ai déjà donné ordre à Prométhée d'ôter ce pressentiment aux

hommes ; on ne les jugera qu'après leur mort, et dépouillés de tout l'attirail et de tous les ornemens dont ils sont revêtus étant en vie. De même le juge sera nu, et trépassé. Ceux que l'on jugera ne seront point assistés de leurs amis ; car ils laisseront tout sur la terre ; le jugement sera juste et équitable, et selon toutes les règles. J'avais réfléchi sur cette matière, avant que vous n'en parlassiez, et j'ai établi pour juges mes deux fils, Minos et Rhadamante, qui sont tous deux Asiatiques, avec Eaque qui est d'Europe. Ils auront donc l'inspection sur tous les morts ; leur tribunal sera placé dans le lieu où les deux chemins se croisent, dont l'un conduit au séjour des bienheureux, et l'autre dans le Tartare. Rhadamante jugera les Asiatiques. Eaque et Minos jugeront les Européens ; cependant ils s'aideront réciproquement tous trois, afin que ce qui sera échappé à l'un puisse être suppléé par les deux autres ; et pour empêcher qu'ils ne puissent se tromper pour le chemin par lequel il devait faire passer les ames, elles seront séparées de leurs corps ; et ainsi l'on connaîtra facilement leurs inclinations, et les mauvaises habitudes qu'elles auront contractées. Quand il faudra être présenté devant les juges, les Asiatiques seront conduits au Tribunal de Rhadamante. Il contemplera avec soin ces ames, ne sachant de quelle manière elles se seront comportées pendant la vie. Examinant les mœurs de quel-

que roi de Perse, ou de quelque autre prince, il connaîtra que leurs moeurs sont entièrement corrompues, et que leurs ames se sont abandonnées à l'injustice, au mensonge, à la turpitude, à l'intempérance, et à toutes sortes de vices. Le juge ayant connu tous ces désordres, condamnera à la prison cette ame malheureuse, pour y souffrir la honte et la peine qu'elle mérite. Si les blessures se peuvent encore guérir, les supplices lui serviront encore de remède; mais si son mal est désespéré, les châtimens lui seront inutiles, et ce triste spectacle sera un exemple pour les autres, et une instruction pour ceux qui seront conduits aux enfers. Le juge imprimera un signe à tous ceux qu'il jugera, pour faire connaître si son mal peut être guéri, ou s'il est désespéré. Tel sera le jugement des méchans. On fera aussi comparaître les ames des hommes, qui ont vécu dans la piété et dans la pratique de la vertu, et principalement de ceux qui ont aimé la sagesse, qui n'ont point eu d'attachement pour les choses frivoles, ni pour les vices. Le juge les recevra avec un visage riant, et les fera conduire dans les Isles fortunées. Eaque observera la même méthode dans les jugemens qu'il rendra. L'un et l'autre auront une verge à la main en jugeant. Minos aura l'inspection sur les jugemens qui se rendront, et il portera un sceptre d'or, tel qu'Ulisse l'a eu, au rapport d'Homère, en jugeant les morts.

FABLE XXXVIII.

Anecdote rapportée par Hérodote sur un Voleur égyptien.

Nous avons appris que Rhampsinitus succéda à Protée dans l'administration de ses états. C'est lui qui fit bâtir le Vestibule du temple de Vulcain, du côté de l'occident, et qui y plaça deux statues de vingt-cinq coudées de haut. Les Egyptiens appellent l'Eté, celle qui est du côté du septentrion, et ils ont accoutumé de lui rendre des honneurs, et de l'adorer. Ils appellent Hiver celle qui est du côté du midi; Mais ils ne lui rendent aucun culte. Le roi Rhampsinitus possédait d'immenses richesses; il ramassa une si grande quantité d'argent, qu'aucun des rois, qui lui succédèrent, ne put l'égaler. Il voulut mettre son argent en lieu sûr, et fit construire une maison toute de pierres. L'une des murailles de cette maison aboutissait sur l'enceinte du palais. L'architecte, homme fin et rusé, y ajusta un grosse pierre avec tant d'art, qu'un homme ou deux pouvaient aisément l'arracher. Quand la maison fut achevée, le roi y fit porter son argent. Celui qui l'avait bâtie, se voyant peu de jours après attaqué d'une dangereuse maladie, fit

appeler ses deux fils, et leur apprit de quelle manière il leur avait facilité une entrée dans le trésor royal, d'où ils pourraient tirer autant d'argent qu'ils souhaiteraient. Il leur communiqua le secret de cette pierre mobile, il en démontra les grandeurs, et toutes les dimentions; en leur disant qu'ils pourraient à leur gré disposer de tous les trésors du roi, il expira. Ses enfans, sans différer, se mirent en état de profiter de ses bons avis. Ils allèrent de nuit au palais, et trouvèrent cette pierre, dont leur père leur avait parlé; ils l'ôtèrent sans peine, et enlevèrent du trésor une grande somme d'argent. Le Roi, quelques jours après, entra dans cette maison, pour s'y réjouir par la vue de ses richesses. Il remarqua que l'on avait emporté plusieurs vases d'argent, sans savoir sur qui il pouvait faire tomber ses soupçons, parce que tout était bien fermé. Il y retourna par deux ou trois fois, et s'apperçut que l'argent diminuait toujours, parce qu'ils continuaient à le voler. Le Roi fit tendre des piéges, et les mit autour des vases avec des pièces d'argent. Les Voleurs ne tardèrent pas long-tems sans venir dans la maison comme à leur ordinaire. Celui qui y entra le premier s'étant approché de l'argent, demeura pris au piége. Connaissant le malheur qui lui était arrivé, il appela son frère, lui déclara son aventure, l'exhorta d'approcher avec de grandes précautions, et de lui couper la tête, de peur que son visage ne le

fît reconnaître, et ne l'entraînât lui-même dans son malheur. Pausanias raconte la même chose de Trophonius et d'Agamède. Le frère jugeant que cet avis lui était salutaire, n'hésita point. Il fit ce que l'autre lui conseillait, et ayant remis la pierre mobile en sa place, retourna en son logis, emportant la tête de son frère. Le lendemain le Roi étant entré dans cette chambre, trouva le corps du Voleur, sans tête. Ce spectacle lui causa un étonnement mêlé d'horreur; il avait peine à comprendre ce mystère, voyant que la maison était bien fermée, et qu'il paraissait impossible d'y entrer, ni d'en sortir. Dans ce doute, on dit que le Roi ordonna de pendre à la muraille le cadavre du voleur, et de le faire garder, avec ordre aux gardes, de prendre et de lui amener tous ceux qu'ils verraient pleurer ou plaindre le malheur du mort. La mère du Voleur ayant appris que le corps de son fils était pendu aux crénaux de la muraille, pénétrée d'une douleur inexplicable, ordonna à celui qui restait de tenter toutes sortes de moyens de détacher le corps de son frère, et de le lui apporter, et s'il refusait de le faire elle le menaça d'aller découvrir au Roi ses larcins. Le jeun e homme ne pouvant apaiser ni les reproches, ni la douleur de sa mère, eut recours à cette invention pour se tirer d'affaire. Il chargea des ânes de bouteilles de vin, et les conduisit vers l'endroit de la muraille où le corps de son frère était pendu. Il ôta le bou-

chon à deux ou trois de ses bouteilles, et laissa répandre le vin, et se frappant la tête, il se mit à crier, feignant de ne savoir quelles mesures prendre pour remédier à ce malheur. Les gardes voyant que le vin coulait en abondance, et se perdait, accourent avec leurs gobelets, reçoivent le vin et le boivent. Le jeune homme feignant d'être en colère contre eux, les accable de reproches. Les gardes le consolent le mieux qu'ils peuvent : il feint de s'appaiser, et se mettent tous ensemble à rire, et à plaisanter. Il fit présent d'un grand flacon de vin aux gardes, qui s'assirent pleins de joie pour le boire, et qui prièrent le jeune homme de boire avec eux. Il y consentit ; et quand le premier flacon fut vuidé, il leur en donna un second d'une manière fort obligeante. Les gardes s'enivrerent en buvant avec excès, et ne pouvant plus résister au sommeil, ils s'endormirent tous au même endroit où ils s'étaient assis pour boire. La nuit était fort avancée. Alors le jeune homme alla d'abord détacher le corps de son frère, ensuite il coupa avec un rasoir un côté de la barbe aux gardes, pour plus grande infamie, mit le cadavre sur un âne, et le conduisit dans sa maison, pour satisfaire aux ordres de sa mère. Le Roi ayant appris que l'on avait enlevé le cadavre du Voleur, fut transporté de colère, et résolut de découvrir, à quelque prix que ce fût, l'auteur d'un coup si hardi. On dit qu'il fit ce que je vais raconter ; mais la chose ne me pa-

rait nullement vraisemblable. Il prostitua sa fille à tous venans, l'ayant placée dans une espèce de galerie, et l'obligea de demander à tous ceux qui auraient commerce avec elle, de lui déclarer auparavant ce qu'ils auraient fait de plus rusé et de plus méchant en leur vie, avec ordre que, si quelqu'un lui avouait ce qui concernait le Voleur, elle l'arrêtât, et ne le laissât pas échapper. La fille obéit aux volontés de son père. Le jeune homme pénétrant dans les intentions du Roi, et se doutant du motif, qui l'obligeait à prostituer sa fille de la sorte, coupa le bras d'un homme, qui était mort depuis peu, et l'emporta avec lui. Il alla trouver la Princesse. Elle lui demanda comme aux autres ce qu'il avait fait en toute sa vie de plus hardi et de plus méchant. Il lui avoua qu'il avait coupé la tête à son frère, pris à un piége dans la chambre, où l'on gardait l'argent du Roi; mais ce qu'il avait fait de plus adroit et de plus rusé, était d'avoir enlevé le corps de son frère, malgré les gardes qui devaient en répondre. La Princesse ayant entendu ce discours, voulut se saisir du jeune homme, et l'empêcher de sortir; mais durant les ténèbres, il lui présenta la main du mort, qu'il avait apportée, et sortit par la porte de l'appartement de la Princesse, sans qu'elle s'en apperçût. Ces nouvelles ayant été rapportées au roi, son étonnement redoubla, et il ne put s'empêcher d'admirer la souplesse et la hardiesse du jeune

homme. Enfin il envoya dire dans toutes les villes de son royaume, qu'il pardonnait et qu'il promettait l'impunité et de grands présens à l'auteur de tous ces tours. Le Voleur se confiant sur la parole du Roi, le vint trouver, et lui déclara que c'était lui qu'on cherchait. Le Roi plus étonné que jamais de son intrépidité, lui donna en mariage sa fille qu'il avait prostituée, le regardant comme le plus habile et le plus rusé de tous les hommes, et qui pouvait sans crainte se vanter d'être le plus souple et le plus fin de tous les Egyptiens, et de les surpasser en subtilités.

FABLE XXXIX.

Anecdote du riche Pithius, qui est dévoré de chagrins au milieu de son opulence.

DANS le tems que le roi de Perse conduisit son armée en Grèce, Pythius était gouverneur d'une ville de Phrygie, située à la source du Méandre. Un autre fleuve, nommé Cataracte, aussi grand que celui-là, passait par la place publique de la ville, et allait se rendre dans le Méandre. Il y avait de tout tems dans la place publique de cette ville une peau suspendue, que les Phrygiens croyaient être celle

de Marsyas, qu'Apollon écorcha tout vif, après l'avoir vaincu au chant. Xercès étant venu en cette ville avec toutes ses troupes, Pythius le reçut et le traita comme hôte, et défraya toute son armée. Hérodote dit qu'elle était composée de dix-sept cent mille fantassins, et de quatre-vingt mille cavaliers. Le même Pythius fit part de ses richesses au roi pour défrayer son armée. Xercès s'enquit des siens, quel était cet homme, et on lui dit que c'était le même qui avait donné à Darius son père, ce riche plane, et cette tygne d'or. Le Roi le fit donc venir, et lui demanda combien il avait d'argent comptant. Il lui répondit, qu'il l'avait supputé avec beaucoup d'exactitude, depuis qu'il avait su que Xercès voulait faire la guerre aux Grecs, et que son armée navale était en mer; et qu'il avait trouvé dans ses coffres deux mille talens d'argent, qui valent douze cent mille écus de notre monnoie, sans parler de trois cent mille neuf cent quatre-vingt-dix pièces d'or, marquées de l'image de Darius, avec soixante-six mille talens d'or. Je vous donne, ajouta Pythius, toute cette somme; car je crois que vous en avez besoin pour soutenir les frais d'une aussi grande guerre; je trouverai assez de quoi vivre dans mes champs, et dans mes autres revenus. Xercès admirant la magnificence et le zèle de ce gouverneur, le reçut avec de grandes marques d'affection et de reconnaissance, et l'exhorta à continuer toujours dans

les mêmes sentimens pour lui. Après cela il partit pour aller combattre les Grecs. Pythius avait trouvé ces grandes richesses dans des mines d'or et d'argent, et il y faisait travailler avec tant d'avidité, qu'il ne se donnait pas à lui-même un moment de relâche. Il obligeait tous es sujets d'y travailler aussi; les uns creusaient les mines pour en arracher les métaux; les autres travaillaient à les nétoyer, et à les fondre, sans qu'il se souciât des autres ouvrages, ni de cultiver la terre. Plusieurs étaient attenués de travail, et succombaient sous la fatigue. Les femmes vinrent supplier l'épouse de Pythius, de sauver la vie à leurs époux, et de leur donner un peu plus de relâche. Elle les consola, et leur promit de faire ce qu'elle souhaitaient. Aussitôt elle fit venir tous les ouvriers en qui elle avait le plus de confiance; elle les renferma dans sa maison, et leur ordonna de faire toutes sortes d'ouvrages d'or et d'argent, du pain, des gâteaux, des pommes et des autres fruits, qui a ient le plus au goût de Pythius. Quand tous ces ouvrages furent achevés, on les servit devant Pythius, qui demandait à manger au retour d'un voyage. Sa femme fit dresser une table d'or, et l'on mit dessus des images de toutes sortes de mets faits de ce même métal. Cette vue fit d'abord beaucoup de plaisir à Pythius, et lorsqu'il demanda à manger, on lui présenta des pains d'or, et des fruits d'or. Ce jeu le lassa enfin; il se mit

tout de bon en colère, criant et demandant très-sérieusement à manger, parce qu'il se sentait pressé de la faim. Vous ne nous avez laissé que de l'or, lui répondit sa femme, vous avez négligé tout le reste; l'on ne s'occupe d'aucun ouvrage; personne n'a le soin de cultiver la terre; on ne sème point, et l'on ne fait point aussi la récolte; vous employez tous les citoyens à chercher l'or, et ce travail continuel et outré les a tous mis sur les dents. Ces paroles touchaient Pythius; mais elles ne le guérissaient pas entièrement de sa passion, ni de l'envie de faire encore travailler aux mines à l'avenir, pour en tirer de l'or; mais au moins il régla la chose en telle manière, que la cinquième partie des citoyens fut employée à amasser de l'or; le reste eut soin des autres ouvrages, et de l'agriculture. Lorsque le Roi partit de Sardes, le soleil s'obscurcit. Pythius qui était en grande faveur auprès du prince, fut étonné de ce prodige, et parla au Roi en ces termes: Seigneur, j'ai une grace à vous demander, que vous pouvez m'accorder fort facilement, et dont je vous serai infiniment redevable. Xercès lui promit de lui accorder sa demande, sans savoir ce que c'était. Pythius prenant courage, après cette assurance. Seigneur, lui dit-il, j'ai cinq enfans dans vos troupes, et qui vous accompagnent dans l'expédition que vous allez faire contre les Grecs; je vous conjure d'avoir compassion de ma vieillesse, et de donner à l'aîné de mes en-

sans la permission de quitter l'armée, pour être auprès de moi, et pour avoir soin de mes affaires. Les quatre autres vous suivront partout, et ne reviendront qu'après que vous aurez terminé heureusement vos glorieuses entreprises. Ces paroles mirent Xercès en colère, et lui causèrent une grande indignation contre Pythius. Malheureux, lui dit-il, j'expose ma personne et tous mes enfans aux périls de la guerre, mes frères, tous mes proches, tous mes amis; et vous avez l'audace de demander votre fils, vous qui êtes mon esclave et qui deviez me suivre à la guerre avec votre femme, et toute votre famille? Sachez donc maintenant, que le siége de l'ame est dans les oreilles; que les bons discours font plaisir à l'esprit et au corps; mais que les discours désobligeans chagrinent l'esprit et l'aigrissent. Quoique vous m'ayez fait de grands présens, vous ne sauriez vous vanter d'avoir surpassé le Roi en libéralités. Je ne vous chatierai point, comme vous le méritez, de votre insolence; j'épargnerai votre personne, je ne violerai point en vous les droits de l'hospitalité. Je ne ferai aucun mal à vos quatre fils, mais je ferai mourir celui dont vous vous mettez tant en peine. Après qu'il eut parlé de la sorte, il commanda à quelques ministres de ses ordres, de chercher et d'amener le fils aîné de Pythius, de le couper en deux parties, de les placer à droite et à gauche, et de faire passer toute l'armée entre deux; ce qui

fut exécuté sur le champ. Les quatre autres fils de Pythius périrent dans la Grèce, avec une multitude innombrable de soldats de l'armée de Xercès. Quoique Pythius fût accablé de tant de malheurs, cependant il fit ce que font la plupart des riches, qui n'ont ni courage, ni force d'esprit, et qui demeurent en vie par l'appréhension qu'ils ont de la mort, quoiqu'ils ne goûtent aucuns plaisirs dans le monde, et qu'ils y trouvent mille chagrins. Pythius aurait bien souhaité de cesser de vivre ; cependant il ne voulait pas se faire mourir. Il se retira sur un petit promontoire, sous lequel un bras du fleuve coulait par un chemin détourné. Il se bâtit une demeure auprès du fleuve, et donna ordre à sa femme de mettre tous les jours dans un esquif toutes les choses nécessaires pour la subsistance, et de laisser l'esquif suivre le courant de l'eau, jusqu'à ce qu'elle s'apperçût que l'on n'aurait point touché aux provisions qui seraient dans l'esquif; car ce serait-là le signal de sa mort et un avertissement pour la dispenser de lui envoyer des provisions à l'avenir. La femme fut chargée du gouvernement de la république. Pythius acheva sa vie de la manière que nous venons de dire. Son épouse acquit beaucoup de gloire pendant son administration ; elle dispensa tous les citoyens de toutes les corvées auxquelles ils étaient obligés. Elle adoucit le joug de leur servitude. Elle vécut dans la

splendeur et dans l'opulence, et fut aimée et honorée de tous ceux qui vivaient sous sa dépendance.

FABLE XL.

Cacus vaincu et tué par Hercule.

HERCULE, après de longs voyages entrepris dans diverses contrées du monde, venait d'arriver sur les bords du Tybre. Il y débarqua des vaches d'Espagne qu'il emmenait avec lui. Pendant que ce héros jouissait agréablement des droits d'hospitalité chez Evandre, dans sa maison de Tégée, son troupeau errait à l'aventure et sans garde par la campagne. Un matin, à son réveil, il s'apperçut qu'il lui manquait quelques pièces de son bétail, et que le nombre n'en était pas complet. Aussitôt il se met au champ. Il va, il vient, et cherche s'il ne trouvera point quelques vestiges du larcin qu'on lui a fait. Il n'en découvre aucun. Cacus était le voleur; mais pour donner le change, il avait eu l'adresse de traîner les vaches par la queue et à reculons.

Or, ce Cacus était la terreur du mont Aventin, et l'opprobre de la forêt voisine. Terrible fléau de tout le pays; mais sur-tout l'ennemi implacable de tout étranger. Cet homme avait

un air farouche, une mine brutale. Sa taille était gigantesque, son corps nerveux et robuste, ou plutôt la force et la vigueur même. Le dieu Vulcain fut le père de cet homme monstrueux. Il avait pour demeure une vaste caverne à longs détours, profondément creusée dans le roc, et inaccessible aux bêtes même. On ne voyait sur sa porte que des squelettes d'hommes dont il avait fait la curée, ou que des membres arrachés qui y étaient suspendus; et la terre des environs toute blanche d'ossemens humains, faisait horreur à voir. Déjà Hercule, fils de Jupiter, s'en allait assez mécontent d'avoir perdu, par sa faute, une partie de son bétail. Alors un mugissement, qui partait des vaches dérobées, se fit entendre. Profitons, dit Hercule, du signal qui me rappelle; je m'y rends volontiers. Il suivit donc la voix du côté qu'elle venait, et, perçant au travers de la forêt, il arrive enfin à l'antre détestable de Cacus. Celui-ci en avait bouché l'entrée par une roche détachée de la montagne, et d'une grosseur énorme. A peine dix paires de bœufs eussent pu remuer cette effroyable masse. Hercule s'en approche, il y applique ses épaules; je dis ces mêmes épaules qui soutinrent autrefois le ciel. Il ébranle, il secoue cette roche, et la renverse enfin; mais avec un fracas qui fit trembler le ciel même, et affaisser la terre sous cet horrible poids. Cacus fut le premier à livrer combat. Il lance d'abord contre son adversaire de gros morceaux de

rocher et de gros troncs d'arbres, avec une férocité sans égale; mais voyant qu'il n'y gagnait rien, et qu'il se trouvait trop faible contre un tel adversaire, il eut recours aux ruses qu'il tenait de Vulcain, son père. Il vomit de sa bouche des tourbillons de flammes, qui en sortaient avec une impétuosité et un bruit terrible. On croirait à chaque souffle que c'est le géant Thiphée qui respire, ou comme autant de foudres lancées des gouffres fumans du mont Etna; cependant Hercule s'élance sur lui, le saisit au corps, et le frappe trois à quatre fois sur la bouche. Cacus tombe sous les coups redoublés du héros; il vomit de gros torrens de fumée ensanglantée, et, battant la terre de sa large poitrine, il expire.

FABLE XL.

Arion sauvé de la mort par un Dauphin.

Le nom d'Arion était devenu célèbre dans toutes les villes de la Sicile. On ne parlait que de lui et des charmans accords de sa lyre. Toute l'Italie en était enchantée. Cependant Arion, touché du désir de revoir sa patrie, monte sur un vaisseau, et y charge avec lui

tous les biens qu'il avait acquis dans l'exercice de son bel art. Malheureux Arion, tu n'appréhendais peut-être en t'embarquant que les vents et les flots; mais la mer et ses orages sont moins à craindre pour toi que ton propre vaisseau. Le Pilote paraît d'abord l'épée à la main, puis une troupe impie de matelots, complices du même crime, s'arme contre Arion. Barbare nocher, que veux-tu faire de cette épée? Songe seulement à bien gouverner ton navire, ces armes ne sont pas faites pour tes mains. Cependant Arion, tranquille et sans s'étonner, leur parla ainsi : Je ne crains point la mort, dit-il, point de grace pour moi, j'y consens. Permettez seulement que je vous chante sur ma lyre un petit air de ma façon. On le lui permet, mais on se rit en même-tems du petit répit qu'il obtient. Alors, Arion prend en main une couronne qu'il pose sur sa tête; mais une couronne si riche et si brillante, qu'elle semble faite pour Apollon. Déjà il s'était revêtu d'une robe de la plus belle pourpre, et dans cet équipage, il commence à toucher sa lyre. Elle ne rend que des sons lugubres, mais si doux et si tendres, qu'ils égalaient le chant du Cygne, lorsque percé d'outre en outre d'un trait meurtrier, il chante sa mort prochaine. Dans ce moment, Arion s'élance au milieu des ondes avec toute sa parure; l'eau en réjaillit sur la poupe du vaisseau. Mais on dit, chose incroyable! qu'un Dauphin le reçut à l'instant sur son dos, et qu'Arion, tranquille-

ment assis sur ce dauphin, prit en main sa lyre, et paya de son chant le prix de sa voiture, chant au reste si mélodieux, qu'il charma les flots même de la mer qui en devinrent plus calmes.

FABLE XLII.

Le Corbeau, le Serpent et la Coupe métamorphosés en Astres.

Un jour, Apollon préparait une fête solemnelle à Jupiter. Va-t-en, dit Phébus au Corbeau, va-t-en, mon oiseau, et afin que la disette d'eau ne retarde pas une si sainte fête, apporte-nous un peu d'eau d'une source vive et pure. A ces mots, le diligent Corbeau saisit de sa patte une coupe d'or, et s'élance d'un vol rapide à travers les airs. C'était alors la saison où le figuier se trouve chargé de figues, mais encore un peu trop vertes. Le Corbeau en attaque une de son bec, mais elle n'était pas encore assez mûre, ni bonne à être cueillie. Enfin, on dit qu'oubliant son message, il s'arrêta sous l'arbre en attendant que les figues fussent plus tendres et plus à son goût. Alors s'étant rassasié, il enlève, dit-on, entre ses serres un serpent, puis il revient trouver son maître, et lui fait un conte à sa mode. C'est, dit-il, ce maudit Serpent que voici qui m'a retardé dans mon voyage;

Les ministres d'une si triste exécution, s'en retournèrent chez eux tout en larmes. Cependant le petit berceau où on les avait mis flottait au gré des vents, et les soutenait sur la surface des ondes. Ah! petite planche, que tu portes sur toi de grands destins (1)! Il aborde enfin, ce petit berceau, sur un sable fangeux, à l'ombre d'une épaisse forêt; et l'eau du fleuve venant à manquer peu à peu, le berceau s'arrête, et demeure à sec. Il y avait là un arbre dont on voit encore des vestiges: il se nomme aujourd'hui *le Figuier Ruminal*, et s'est appelé longtems *le Figuier de Romulus*. Une louve, chose étonnante! une louve pleine qui venait de mettre bas ses petits, accourut aux cris des deux jumeaux exposés sur la rive.

Cette bête féroce, qui le croirait! ne leur fait aucun mal, c'est trop peu dire, elle leur fait même du bien; et, ce qui est fort étrange, une louve nourrit de son lait ceux que les mains cruelles d'un propre oncle ont voulu faire périr. Elle s'arrête, elle flatte doucement de sa queue ses tendres nourrissons: elle lèche de sa langue leurs petits corps, comme pour les décrasser de la boue dont ils sont couverts. Au reste, il pa-

(1) Cette petite planche, creusée en forme de canal, était le berceau de Romulus. Il portait, en effet, de grands destins; c'étaient les destins de Rome. C'en était fait de la ville et de toute la grandeur romaine, si Romulus eût péri dans ce petit berceau.

raît bien qu'ils ont pour père le Dieu de la guerre, ils ne tremblent point, ils sucent hardiment les mamelles de la louve, et se nourrissent d'un lait qui, certes, n'était pas fait pour eux. C'est cette nourrice d'une étrange espèce, qui a donné son nom au lieu célèbre appelé *Lupercal*, digne salaire du lait qu'elle a fourni aux deux illustres jumeaux.

FABLE XLIV.

Procas, roi d'Albe, préservé dans son enfance contre certains Oiseaux de proie, par Crané, espèce de Divinité chez les Romains.

Il est au monde certains oiseaux voraces, autres que ces harpies qui enlevaient à Phinée les viandes servies sur sa table, ensorte qu'il n'en avait que la fumée. Ceux-ci, quoique différens, sont de même race. En voici la figure : une grosse tête, des yeux fixes et saillans, un bec crochu fait pour la rapine, des ailes d'un blanc pâle, enfin des ongles en forme d'hameçon. Ils ne volent que la nuit et n'attaquent guère que les enfans qu'ils trouvent sans nourrice ; ils infectent d'abord de leur venin ces petits corps tendres et délicats, arrachés du berceau, et l'on dit même qu'après les avoir déchirés, ils en

Il s'était emparé des bords de la fontaine, et en interceptait toutes les eaux, ainsi je n'ai pu m'acquitter plutôt de mon message. Voilà, dit Apollon, un beau mensonge que tu me fais; outre ta faute, tu as encore la hardiesse de vouloir en imposer au Dieu des oracles. Mais moi je te déclare aujourd'hui que désormais, pendant qu'il y aura des figues aux arbres, tu ne boiras point du tout. Ainsi parla ce Dieu. Et c'est depuis ce tems-là, que, pour monument éternel de ce fait ancien, on voit briller au ciel le Serpent, le Corbeau et la Coupe.

FABLE XLIII.

Rémus et Romulus nourris par une Louve.

La vestale Ilia, au tems que son oncle Amulius régnait dans Albe, mit au monde deux jumeaux de race divine. Ce roi cruel et inhumain les fit enlever du sein de leur mère, et ordonna qu'ils fussent jetés dans le fleuve prochain, pour y être noyés. Prince barbare et malavisé, arrêtes, que fais-tu? L'un de ces enfans sera le grand Romulus. Cependant, les ministres d'Amulius exécutent ses ordres, bien qu'à regret et les larmes aux yeux, ils portent ces deux enfans à l'endroit qui leur était marqué.

L'Albula, ce fleuve appelé depuis le Tybre, du nom du roi Thiberinus qui s'y précipita, se trouvait alors fort enflé par les pluies d'hiver, en sorte que dans ce lieu même qui fait aujourd'hui la place romaine, aussi bien que dans le vallon qui borde le grand cirque, on voyait aller et venir de petits bateaux sur les eaux débordées. Lors donc que les gens chargés des ordres du roi Amulius y furent arrivés, ils s'arrêtèrent tout court, sans pouvoir passer outre; alors deux de ces hommes, jetant les yeux sur ce qu'ils portaient : O Dieux, s'écria l'un des deux, que ces deux enfans se ressemblent, et qu'ils sont beaux l'un et l'autre! Cependant en voilà un qui, dans son air, a je ne sais quoi de plus mâle et de plus vigoureux. Si l'on peut juger de la naissance par les traits du visage; mes enfans, dit-il, ou je me trompe, ou l'un de vous est un Dieu. Mais pourtant, si quelque Dieu était auteur de vos jours, il viendrait vous secourir dans un si pressant danger. Il y viendrait sans doute, si ce n'est que la mère, hélas! devenue mère et sans enfans en un seul jour, n'avait encore besoin d'une plus prompte assistance. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, ô vous, enfans, qui êtes nés et condamnés à mourir ensemble, allez aussi ensemble au fond des eaux. Il dit, et aussitôt il les descend doucement de son sein dans le courant du fleuve. Tous deux en même-tems jetèrent des petits cris d'enfans; on eût dit qu'ils sentaient ce qu'on leur faisait.

lités de ces deux élémens. Quand ils furent prêts à les faire paraître, ils ordonnèrent à Prométhée et à Epimethée d'orner et d'embellir ces matières, et de leur donner toutes les vertus, et toutes les propriétes nécessaires. Alors Epimethée pria Prométhée de lui laisser tout le soin de cet ouvrage, et de le regarder faire. Il partagea tellement les qualités entre les animaux, qu'il donna aux uns de la force sans légéreté, aux autres de la légéreté dénuée de force. Il donna à quelques-uns des armes pour se défendre. Il suppléa par la raison à la nudité des autres. Il donna des ailes aux plus petits, ou il les cacha sous la terre. Les grands se défendent par leur propre masse. C'est de la sorte que les qualités furent partagées pour la conservation de chaque espèce. Quand ce partage eut été achevé, et qu'il eut mis les Animaux en état de se défendre les uns des autres, il eut soin de les garantir contre les incommodités de l'air. Il couvrit les uns d'un poil épais, les autres d'une peau dure et capable de résister aux rigueurs du froid ou à la violence du chaud, ou qui pût même leur servir de lit quand ils voudraient se coucher et prendre du repos; il ajouta des ongles aux pieds des autres, ou des poils ou une peau dure et séche.. Il donna aussi des alimens divers aux différens animaux. Les uns se nourrissent des herbes, que la terre produit, les autres des fruits des arbres, ou des racines. Les uns ne font que peu de petits, les

autres sont plus feconds, et en portent un plus grand nombre.

Epimethée, qui n'était pas doué d'une grande sagesse, ayant partagé toutes les qualités entre les animaux dépourvus de raison, ne s'appercevait pas qu'il n'avait rien laissé pour l'homme et qu'il demeurait dans une grande disette. Tandis qu'il raisonnait sur cela, ne sachant à quoi se déterminer, Promethée survint, pour voir de quelle manière il s'y était pris à faire le partage des différentes propriétés. Il vit que tous les animaux étaient fort bien pourvus des qualités nécessaires, mais que les hommes étaient nus, sans habits et sans défense.

Le jour fatal était déjà arrivé où l'homme devait paraître. Prométhée ne sachant que trouver pour la conservation du genre humain, s'avisa de dérober l'art ingénieux de Vulcain et Minerve avec le feu, sans lequel l'autre eût été inutile, et il en fit présent aux hommes. Il leur manquait encore la science civile, qui est entre les mains de Jupiter, mais l'entrée de son palais était interdite à Promethée, et sa garde le tenait dans le respect. Il se glissa donc furtivement dans le laboratoire commun de Vulcain et de Minerve, où ces deux divinités s'occupaient à leur ouvrage, et leur déroba leur art, qu'il communiqua aux hommes, ce qui leur fournit abondamment de quoi vivre. Epiméthée accusa dans la suite Prométhée de larcin; mais l'homme devenu participant de la

boivent le sang à longs traits. Ces oiseaux se nomment Orfraies, et *Sirix* en latin, nom qui leur vient du cri aigre et funèbre qu'ils font entendre dans les horreurs de la nuit. Soit donc qu'ils naissent à l'ordinaire, soit que ce soit des productions monstrueuses de quelque sortilège et que quelque vieille magicienne du pays des Marses en ait formé des oiseaux par des vers magiques. Quoi qu'il en soit, une troupe de ces Orfraies vint fondre sur le berceau du petit Procas; il n'avait encore que cinq jours, morceau friand pour ces monstres. Ils se jetèrent donc sur lui, et commençaient à s'acharner sur ses petits membres; le pauvre enfant crie, et, par ses cris, demande du secours. La nourrice, alarmée, accourt au plus vîte, à la voix de son enfant. Elle trouva qu'il avait déjà les joues toutes déchirées à coups d'ongles, et le visage aussi pâle que ces feuilles, qui, sur la fin de l'automne sont frappées des premiers froids de l'hiver. Que fera-t-elle dans un si triste accident? Elle a recours à la nymphe Crané, va la trouver chez elle, et lui raconte tout ce qui est arrivé. Consolez-vous, lui dit Crané, ne craignez rien, je vous réponds de votre enfant. Crané vint donc au berceau de Procas; elle y trouve le père et la mère tout en larmes; encore une fois, ajouta-t-elle, cessez de vous affliger, je guérirai votre fils : alors elle prend en main une branche d'arbre; trois fois de suite, elle en touche la porte du logis, en marque le seuil

jusqu'à trois fois, et arrose toute l'entrée d'une eau salutaire et médicinale; puis, tenant à la main les intestins d'une jeune truie de deux mois, elle parla ainsi : O vous, dit-elle, Oiseaux de nuit, gardez-vous désormais d'attenter sur les entrailles de cet enfant, recevez cette victime, petite truie, pour ce petit enfant; cœur pour cœur, intestins pour intestins, nous vous sacrifions cet animal pour une vie d'un plus grand prix, soyez contens. Crané, après avoir ainsi achevé son sacrifice, exposa à l'air les entrailles arrachées de la victime, avec défense aux assistans d'y tourner les yeux. Enfin, elle prit en main une baguette d'épine blanche dont Janus lui avait fait present, et la suspendit à une petite fenêtre qui donnait le jour au berceau de l'enfant. L'on assure que depuis ce tems-là ces oiseaux malfaisans n'infestèrent plus le berceau du petit Procas, et l'enfant reprit ses forces et sa couleur naturelle.

FABLE XLV.

Création du Monde, suivant Platon.

Les Dieux ont été long-tems avant les hommes. Quand ils eurent résolu de les créer, ils firent plusieurs Animaux du mélange de la terre et du feu, et d'autres matières qui participent aux qua-

divinité, fut le seul entre les animaux, qui connut les Dieux. Il leur bâtit des temples et des autels; il distingua chaque chose, et leur donna des noms particuliers. Il fit des maisons, selon les régles de son art, des habits, des souliers, des lits, et trouva de quoi se nourrir par les fruits que produit la terre.

Dans ce premier état, les hommes vivaient confusément et sans demeure fixe; car il n'y avait point encore de villes alors. Les animaux féroces les égorgeaient, parce qu'ils étaient plus faibles. Ils trouvaient à la vérité suffisamment de quoi vivre par leur industrie, mais ils n'avaient aucune défense contre la férocité des bêtes; ils manquaient d'expérience et de science militaire. Cependant les hommes cherchaient les moyens de se conserver. Ils résolurent donc de bâtir des villes: mais depuis qu'ils se furent rassemblés, ils commencèrent à se maltraiter les uns les autres, et à se faire tout le mal qu'ils purent. Ils se dispersèrent et furent exposés de nouveau à la fureur des bêtes féroces.

Jupiter craignant que le genre humain ne pérît entiérement, envoya Mercure sur la terre, qui y amena la pudeur et la justice, pour contenir les habitans des villes par les liens d'une union réciproque. Mercure voulut être instruit de quelle manière il devait dispenser ces vertus aux hommes; car il doutait s'il devait les distribuer, comme les autres talens sont partagés. Celui qui sait la médecine, par exemple,

peut être utile aux autres, qui ignorent les règles de cet art. On en peut dire autant de ceux qui professent les autres siences. Voulez-vous, demanda Mercure à Jupiter, que l'on partage de la sorte la justice et la pudeur entre les hommes, ou s'il vaut mieux les offrir à tous? Je veux, répondit Jupiter, qu'on les propose à tous les hommes, et qu'ils aient la libérté de choisir : car les villes ne pourraient subsister, s'il n'y avait qu'un petit nombre d'habitans qui en fussent pourvus. Vous leur direz encore de ma part, que tous ceux qui seront trouvés sans pudeur et sans justice, on les massacrera comme autant de pestes de la république.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES FABLES CONTENÜES DANS CE VOLUME.

FABLES MYTHOLOGIQUES.

Fin de la Table du dernier volume.

